






LE
GÉNÉRAL BECKWITH

SA VIE ET SES TRAVAUX

PARMI

LES VAUDOIS DU PIÉMONT

PAR

J.-P. MEILLE
pasteur



LAUSANNE
GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

LE

GÉNÉRAL BECKWITH

SA VIE ET SES TRAVAUX

PARMI

LES VAUDOIS DU PIÉMONT

PAR



J.-P. MEILLE

pasteur



LAUSANNE

GEORGES BRIDEL ÉDITEUR

1872

A Mademoiselle Charlotte Beckwith.

Mademoiselle,

Une très grande épreuve vous a été dispensée, à votre entrée dans cette vie: vous n'y avez plus trouvé celui que votre naissance eût comblé de joie, et qui aurait fait de votre bonheur sa plus constante et sa plus douce occupation, votre illustre et vénéré père.

Un des buts que je me suis proposé en m'appliquant à la composition de ce volume, a été, pour autant qu'il serait en moi, d'adoucir cette épreuve, en rassemblant et

en reconstruisant, à votre intention aussi, les éléments épars de cette noble existence que, plus heureux en cela que vous, il m'a été donné de contempler de si près et pendant si longtemps.

Y aurai-je réussi ?

J'ai, à cet égard, des doutes aussi fondés que pénibles.

Mais si pourtant, tout imparfaites que sont ces pages que je prends la liberté de vous offrir, vous me disiez un jour, quand vous serez en âge d'en apprécier le contenu, que, grâces à elles, vous connaissez, au moins dans une certaine mesure, l'homme éminent duquel vous avez le bonheur et l'honneur d'être la fille; et si cette lecture vous inspire pour l'église, à la prospérité de laquelle il s'est dévoué avec tant d'ardeur, une affection pareille à la sienne, rien ne

manquerait, sous ce rapport, à ma satisfaction, quel que soit l'accueil que le public fasse à mon travail.

Agréez, Mademoiselle, et faites agréer à votre chère et digne mère, pour laquelle mon affection égale mon respect, l'assurance de mes meilleurs sentiments en Jésus-Christ.

J.-P. Meille, pasteur.



AVANT-PROPOS

Le volume que nous publions aujourd'hui aurait dû voir le jour, il y a déjà quelques années.

Les raisons que nous aurions à alléguer pour excuser tout au moins, si ce n'est pour justifier ce retard, nous sont trop personnelles pour que nous jugions devoir en entretenir le public. La seule chose que nous tenions à dire à ce sujet, c'est que nous en avons souffert autant et plus que personne.

Si maintenant que, par la bonté de Dieu, nous sommes arrivé au terme de notre travail, nous pouvions nous bercer de l'espoir de n'être pas resté trop au-dessous de l'attente de ceux qui nous avaient engagé à l'entreprendre ;

si ceux qui ont connu personnellement Beckwith pouvaient nous rendre le témoignage qu'ils l'ont bien retrouvé dans ces pages ; si ceux qui ne l'ont pas connu en recevaient une impression assez distincte et assez vive pour se le représenter tel qu'il fut; et si tous ensemble se sentaient pénétrés, soit d'une profonde admiration pour sa personne, soit d'un ardent désir de marcher sur ses traces et de continuer l'œuvre qu'il a laissée inachevée, notre ambition serait pleinement satisfaite, et nous nous regarderions comme plus que récompensé de nos fatigues.

Quoiqu'on puisse dire que la vie d'un homme comme Beckwith est écrite pour tout le monde, puisque tous indistinctement ont besoin de la grande leçon qui en ressort, nous tenons cependant à déclarer que c'est essentiellement en vue des Vallées vaudoises et de leur population que nous avons écrit.

Que cette déclaration nous serve d'excuse pour être entré, sur bien des points, dans des détails qui ne peuvent avoir d'intérêt pour d'autres que pour des Vaudois, mais qui pour eux, dans les circonstances particulières où ils se trouvent, en ont un très réel et très considérable. Qu'elle nous serve encore d'excuse pour avoir parsemé notre récit de plus de citations que cela n'eût été peut-

être convenable, au point de vue de la rapidité de la narration et des exigences littéraires.

Il nous a semblé qu'aucune parole, si peu correcte qu'elle apparaisse parfois, Beckwith écrivant dans une langue qui n'était pas la sienne, qu'aucune parole, disons-nous, ne devait avoir autant d'autorité sur nos compatriotes et coreligionnaires que celle de l'homme éminent auquel, de son vivant déjà, ils avaient spontanément décerné le titre si mérité de BIENFAITEUR.

Que si même nous n'avons pas abondé davantage dans ce sens, ç'a été faute de matériaux, Beckwith ayant mis un soin particulier à faire disparaître, jour après jour, tout ce qui aurait pu, en fait d'écrits, mettre les survivants dans le secret de sa prodigieuse activité et de sa bienfaisance. En effet, de la vaste correspondance que, pendant plus de trente années, il a dû entretenir avec toutes sortes de personnes, en vue de son œuvre, et qui aurait jeté sur celle-ci un jour des plus précieux, non plus que des registres de ses dépenses, qui nous auraient appris tant de choses sur ses innombrables libéralités, nous n'avons rien retrouvé [1], tout ayant été détruit par lui au fur et à mesure.

[1] A l'exception du cahier des charges de la bâtisse des temples de La Tour et de Turin.

Si, malgré cela, il nous a été possible d'enrichir notre narration d'autant de lettres ou de fragments de lettres que nous l'avons fait, nous en sommes redevable à l'obligeance des personnes aux mains desquelles ces lettres se trouvaient, et auxquelles nous ne pouvons assez exprimer ici toute notre reconnaissance.

Et maintenant que Celui sous le regard et pour la gloire duquel nous nous sommes mis à l'ouvrage daigne mettre sa bénédiction sur ce travail, si imparfait soit-il, et s'en servir pour opérer quelque peu de bien au sein de cette église, notre mère spirituelle, au relèvement et à la prospérité de laquelle Beckwith a consacré une si notable partie de son existence.

Pra, au bord de la Méditerranée,
le 12 juillet 1871.

LE GÉNÉRAL BECKWITH

CHAPITRE PREMIER

Origine, enfance et carrière militaire de Beckwith. 1789 à 1827.

La famille Beckwith, dont le dernier descendant mâle doit faire le sujet des pages qui vont suivre, est d'entre les plus anciennes de l'Angleterre; elle n'était toutefois pas primitivement connue sous ce nom, mais sous celui de Malby ou Malebisse (du latin Mala bestia), porté, selon toute vraisemblance, par un de ces hardis Normands que la soif du butin et l'amour des aventures amena dans cette île, à la suite de Guillaume le conquérant. En 1226, sous Henry II, Hercule Malby,

troisième fils de sir Siméon Malby, s'étant uni en mariage à Lady Anne Beckwith-Bruce, changea son nom primitif de Malby en celui de Beckwith, et devint ainsi le chef d'une nouvelle famille au sein de laquelle l'instinct guerrier de la souche primitive paraît avoir été héréditaire[1].

En effet, pour ne parler que de ce qui nous touche de plus près, des cinq fils qui naquirent au général John Beckwith, le grand-père du héros de cette histoire, quatre embrassèrent la carrière militaire et parvinrent tous au grade de général; un seul parcourut celle des emplois, quoique lui aussi, comme ses frères, eût débuté par celle des armes, qu'il abandonna lors de son mariage avec Miss Mary Halliburton, sœur de sir Brenton-Halliburton, juge suprême à Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse. Il s'appelait John comme son père, et était l'aîné de la famille.

John Beckwith[2] était, au dire de ceux qui le connurent particulièrement, un homme réservé et de bon sens. Son épouse[3] unissait, à un extérieur

[1] Les armoiries de la famille Beckwith, primitivement des Malby sont: chevron d'argent entre trois têtes d'antilope: gueules écrasées; sur un coin de l'écu, une couronne murale en or: pour cimier une antilope or, gorgée d'une couronne murale, gueules; dans la bouche un rameau d'olivier.

[2] Mort le 20 mars 1820.

[3] Morte à Southampton, dans la paroisse de Sainte-Marie

des plus remarquables, un esprit fort cultivé et un grand savoir-faire domestique.

Elle donna à son mari quatorze enfants, dont quatre moururent en bas âge, et dix, — trois garçons et sept filles, — atteignirent un âge assez avancé, pour qu'à l'exception d'un seul, tous aient été mariés.

L'aîné de cette famille patriarcale, né à Halifax même, le 2 octobre 1789, reçut au baptême le nom de John-Charles[1]; il est devenu le *colonel* et plus tard le *général à la jambe de bois*, dont le nom durera autant que celui de l'église au relèvement et à la prospérité de laquelle il a consacré une si grande partie de son existence.

John-Charles Beckwith n'était encore qu'un enfant, que déjà il était l'oracle de ses frères, sœurs et cousins, qui ne juraient que par lui. Il les enchantait non moins par ses chansons, dont le répertoire était inépuisable, que par ses merveilleux

extra muros, plus de vingt ans après son mari, le 4 mars 1841, à l'âge de soixante-douze ans.

[1] Ses frères s'appelaient l'un Henry, l'autre Sydney. Tous les deux moururent *lieutenants-colonels* dans la brigade des tirailleurs: Henry, à Kingston, dans le Canada, le 31 juillet 1847, célibataire; Sidney, en Crimée, du choléra, le 25 septembre 1854 laissant une veuve, mais pas d'enfants. Des sept sœurs du général, trois vivaient encore quand il mourut: Isabelle, mariée au capitaine Murray, de la marine royale; M[me] Ewatt, veuve du colonel Ewatt, et M[me] Herbert, qui ne survécut que d'environ un an à son frère.

récits, les uns complétement inventés, les autres arrangés par lui en vue de son jeune auditoire.

Il avait hérité de son père un goût très prononcé pour les représentations théâtrales et composait lui-même de petites pièces qu'il jouait ensuite avec ses frères et sœurs. Une vieille écurie à deux compartiments lui servait de théâtre; et, comme il composait les pièces, il peignait aussi les décors. Aussi le jour où il quitta Halifax, pour se rendre en Angleterre y prendre du service dans l'armée (c'était en 1803[1] et il avait alors quatorze ans) fut-il pour tous les siens, mais pour son jeune entourage surtout, un jour d'inexprimable tristesse. « C'était, » écrit une de ses grandes admiratrices d'alors, « par une matinée d'hiver; le temps était très froid; la terre couverte de neige; chacun pleurait, mais plus fort que tous le pauvre vieux nègre Georges. » Beckwith était alors, et resta jusqu'à dix-huit ans, très petit de taille, si petit qu'un vieux soldat de la brigade dans laquelle il était entré (la 95e) raconte qu'il fallait le porter sur les épaules quand il se rencontrait sur le chemin un cours d'eau quel-

[1] Cette date m'est fournie par une lettre fort intéressante, la seule, je crois, qu'on ait retrouvée parmi les papiers du général, qu'un parent du nom de James Stewart (un oncle par alliance, je suppose) lui remettait avec une Bible et quelques guinées, au moment où il allait quitter sa famille. (Voir cette lettre à l'appendice A.)

que peu large à traverser. Lui-même, dans une caricature qu'il avait faite pour le divertissement de sa famille, se représentait marchant d'un air crâne et le chef fièrement jeté en arrière, sur le front d'une compagnie de soldats, deux fois aussi grands que lui, et les commandant. Plus tard il grandit très rapidement; et la même parente à laquelle nous devons ces détails assure, qu'en 1814, lorsqu'il avait atteint, par conséquent, l'âge de vingt-cinq ans, il était « un des plus beaux hommes que l'on pût voir. »

Sa première campagne fut celle du Hanovre. En 1807, il prit part à l'expédition contre le Danemark, et en 1808, à celle contre la Suède. En 1809 il passa à la suite de sir Arthur Wellesley, plus tard lord Wellington, dans la péninsule ibérique, et se trouva à la désastreuse retraite de Corogna, commandée par sir John Moore, qui y perdit la vie. Durant les cinq années qui suivirent, il n'y eut pas un fait d'armes de quelque importance, pas un combat, pas une bataille, pas un siége, auxquels il n'ait pris une part active, depuis Pombal et Fox d'Arona, jusqu'à Salamanca, Orthez et enfin Toulouse, où il reçut, avec la médaille d'or [1], le grade de major (3 mars 1814).

Pendant toutes ces campagnes il ne fut jamais

[1] Cette médaille porte sur la tranche l'inscription suivante:

blessé, quoique dans les reconnaissances, qu'en sa qualité d'officier d'état-major il avait coutume de faire chaque matin, pour bien s'assurer par lui-même de la position de l'ennemi, il ait couru de fréquents dangers. Un matin entre autres, raconte son vieux domestique du nom de Rouse, à peine était-il arrivé en face d'une forêt, où l'ennemi se tenait en embuscade, que son cheval tomba mort sous lui frappé d'une balle, entraînant le cavalier dans sa chute. « Je crus, disait le dévoué serviteur, que c'en était fait de mon maître ; » mais cette douloureuse supposition avait à peine traversé son esprit que déjà Beckwith se relevait, en s'écriant : « Tout va bien, John, » et par une prompte retraite, réussissait à se mettre à l'abri des coups de feu de la colonne ennemie.

A la paix qui suivit l'abdication de Fontainebleau et l'exil de Napoléon à l'île d'Elbe, Beckwith put aller passer quelque temps au sein de sa famille, qui, de la Nouvelle-Ecosse, était venue s'établir en Angleterre. Là, comme à Halifax, les enfants n'avaient pas d'ami meilleur que lui, ni

Major Ch. Beckwith, 95 Régt. Asst. Mr Gl.; sur une des faces, la victoire assise sur son char, avec un lion à ses pieds et une couronne de laurier à la main; sur l'autre, la simple inscription: *Toulouse,* avec une couronne également de laurier tout autour. Entré, comme nous l'avons dit, au service en 1803, Beckwith fut fait *sous-lieutenant,* le 4 mai 1804; *lieutenant,* le 18 avril 1805; capitaine, le 28 juin 1808, et major, le 3 mars 1814.

plus disposé, tout major qu'il était devenu, à s'associer de bon cœur à leurs turbulents ébats et cela sans crainte aucune de déroger. « Vous rappelez-vous, écrit en parlant de lui cette même parente que nous avons déjà citée, lorsqu'il se roulait sur l'herbe avec vous et Robert? Un jour après déjeuner, c'était en hiver, il écrivait et vous faisiez un tapage à ne pas s'entendre. Il vous appela : Enfants, vous dit-il, ne vous en allez pas, restez ici avec moi. — Mais, Charles, lui dit ma mère, si vous voulez lire ou écrire, ne les retenez donc pas, car ils ne feront que vous déranger. — Je le sais très bien, reprit-il en riant; aussi est-ce parce que j'étais sûr que le meilleur moyen de les faire partir serait de leur dire de rester, que je leur en ai fait la proposition. »

Durant ces loisirs de la maison paternelle, il voulut ajouter à ses autres talents celui de la musique; et à cet effet, tous les matins, pendant un temps déterminé, il faisait des exercices de piano, avec beaucoup de persévérance.

Il voulut aussi apprendre à jouer le whist « pour quand il serait général, » ajoutait-il en riant ; mais chaque fois qu'il s'y essayait, il perdait courage, et, jetant ses cartes, il s'écriait : C'est inutile ! je sais bien que je n'y parviendrai jamais !

Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et la levée

soudaine de boucliers à laquelle cet événement, tout à fait imprévu, donna lieu de la part des puissances qui avaient concouru à son abdication, et de l'Angleterre en particulier, arrachèrent le jeune et brillant officier aux douceurs de la vie domestique, pour le transporter, au moment où il s'y attendait le moins, des verts gazons du cottage qu'il habitait avec sa famille, sur le champ de bataille de Waterloo.

On sait quel fut le résultat de cette terrible bataille, la dernière de cette longue série qui, commencée en 1793, ne devait finir qu'en 1815, après avoir, au physique et au moral, bouleversé l'Europe entière et fait perdre la vie à des millions d'hommes.

Quatre chevaux tués sous lui dans le courant de cette mémorable journée montrent, plus que tout ce que nous pourrions en dire, la part héroïque qu'y prit Beckwith, et cette intrépidité rare qui était un des traits distinctifs de son caractère. Et pourtant, malgré tant de risques courus, il n'avait reçu aucune blessure, quand un des derniers coups de canon tirés par l'ennemi en déroute, lui fractura la jambe gauche. Après trois mois d'attente stérile, l'amputation devint indispensable. Le relèvement, et nous dirions presque la résurrection de l'église vaudoise, n'étaient-ils pas, dans les desseins

de Dieu, comme renfermés dans ce boulet, lancé par une main inconnue, qui, certes, était loin de se douter du résultat auquel elle allait par-là concourir ?

Sans cette épreuve qui, en un sens, mit fin à sa carrière militaire, Beckwith, lieutenant-colonel[1] à l'âge de vingt-six ans, serait probablement devenu un général de renom, le généralissime peut-être de l'armée anglaise, et aurait rendu à son pays, dans cette position, de grands et brillants services. Mais, précisément à cause de cela, il n'aurait jamais trouvé, ni même cherché le chemin des Vallées vaudoises. Jamais il ne serait venu à sa pensée de devenir l'éducateur de milliers d'enfants, et de rappeler au sentiment de sa mission providentielle une église qui, sous le poids de l'écrasement produit en elle par ses souffrances séculaires, avait cessé de s'en préoccuper. Et si cette mission, de mieux en mieux comprise, est aussi toujours plus fidèlement et plus vaillamment poursuivie; si les faibles et chétifs commence-

[1] Il fut promu à ce grade sur le champ de bataille même, et décoré en outre de la médaille frappée en souvenir de cette mémorable victoire. La médaille de Waterloo est en argent, et porte, sur l'une de ses faces l'Angleterre tenant d'une main une branche de palmier, et de l'autre un rameau d'olivier, avec le motto *15 juin 1815*, au bas de la médaille et au haut le nom de *Wellington*. Sur l'autre face se trouve l'effigie du prince Régent avec l'inscription *Georges* P. *Régent*.

ments de l'œuvre d'évangélisation de l'église vaudoise en Italie sont, entre les mains de Dieu, le grain de sénevé, destiné à devenir un jour un grand arbre, qui peut dire les rapports intimes que nos après-venants pourront constater entre les effets de cet éclat de bombe et la régénération religieuse et sociale de la nation italienne, de cette nation qui fut, dans tous les siècles, le boulevard par excellence de la papauté! Quoiqu'il en soit de ces considérations et du degré de valeur dont elles seront jugées dignes par ceux qui liront ces lignes, revenant au fait qui les a provoquées, nous dirons que, si l'opération à laquelle Beckwith dut se soumettre fut douloureuse, elle marqua pour lui le commencement d'inappréciables bénédictions spirituelles, en vue desquelles, certainement, cette épreuve lui avait été dispensée. Sa convalescence fut très longue, mais lui procura cependant de pures et douces jouissances.

Dans la solitude du château de Mont-Saint-Jean où il avait été recueilli, il trouva, — lui, l'ami par excellence des enfants, celui qui plus que personne avait le secret de se les attacher, et qui devait, un jour, ne vivre que pour leur être utile, — il trouva, disons-nous, dans la petite fille du propriétaire du château, jeune enfant de six ans, la garde la plus

attentive et la plus dévouée; elle ne s'éloignait presque jamais de son lit, et par son babil enfantin, ses innocentes cajoleries et la tendre sympathie qui se peignait dans son regard, elle répandait un charme si particulier sur la mélancolique existence du pauvre officier blessé, que, quand il dut s'en séparer, ce fut pour son cœur aimant une véritable souffrance, et qu'après bien des années écoulées, et quand, probablement, l'enfant était devenue mère, il n'en parlait jamais qu'avec une reconnaissante émotion.

Ce fut là aussi que Dieu se manifesta à lui, rendant son esprit et son cœur attentifs à des choses qui jusque-là ne l'avaient préoccupé qu'en passant, mais qui devaient former un jour le grand et suprême intérêt de son existence. — Beckwith n'avait jamais été ni sceptique, ni incrédule, c'est lui-même qui l'affirme; et quand il le dit, on peut le croire. Mais pendant longtemps sa foi avait été ce qu'elle est chez beaucoup de personnes qui disent en avoir une: une foi inerte et sans effets sensibles sur la vie.

La gloire était alors pour lui (avec le sentiment du devoir rarement absent du cœur d'un soldat anglais) son unique ou presque unique préoccupation; la dispensation sévère et inattendue par laquelle le Seigneur l'arrêta, le fit rentrer

en lui-même et s'interroger plus à fond qu'il ne l'avait fait jusqu'alors sur le véritable but de l'existence. Une Bible qui lui était tombée sous la main, on ne sait trop comment, pendant qu'il se trouvait en garnison dans un petit village aux environs de Courtray, en Belgique, fut tirée du portemanteau où elle gisait inutile, et devint, à partir de ce moment, la fidèle compagne du jeune blessé, qui en couvrit les marges d'annotations et de références. — « J'étais emporté par l'amour de la gloire, disait-il lui-même dans son langage pittoresque à des amis qui l'interrogeaient un jour sur cette époque si mémorable de sa vie, mais le bon Dieu m'a dit : Halte-là, coquin ! et il m'a coupé la jambe, et je crois que j'en serai plus heureux. »

Quant à la capacité de Beckwith comme officier, voici ce qu'écrivait un de ses anciens compagnons d'armes, devenu général comme lui, dans une lettre qui nous a été obligeamment communiquée : « J'ai toujours regardé Beckwith comme l'officier de la division qui donnait les espérances les plus brillantes pour l'avenir, car il réunissait toutes les qualités requises pour bien commander une armée : une grande promptitude de conception, un sang-froid au moment du combat que rien ne parvenait à troubler, un talent admirable

d'organisation et un courage indomptable. Quoique dans l'état-major, il était toujours prêt à quitter sa position de sûreté pour se jeter avec les troupes dans la mêlée, et je me souviens de l'avoir rencontré sur la brèche de Ciud-ad-Rodrigo, à la tête de la colonne qui livrait l'assaut, bien que sa place eût été à l'arrière de l'armée.

» Ce qu'il y avait aussi de remarquable chez lui, c'est le soin qu'il prenait des soldats quand il remplissait la charge de major de brigade. Malgré le mauvais temps et sa propre fatigue, il ne descendait jamais de cheval qu'il n'eût logé et casé tout son monde, avec tout le confort que les circonstances pouvaient permettre. Je l'entendis une fois recommander aux soldats de ne mettre leurs gilets de flanelle que parfaitement secs. Il ne croyait pas que de telles minuties fussent indignes de son attention, tandis que son beau caractère, son esprit vif et prompt, son intelligence très cultivée, en faisaient un favori à la table des officiers et parmi ses compagnons d'armes. J'ai toujours pensé que s'il avait suivi la carrière des armes, il aurait pu arriver à être généralissime, grade pour lequel peu d'hommes étaient aussi bien qualifiés que lui. »

De retour en Angleterre, Beckwith y employa ses loisirs à recommencer à nouveau son éduca-

tion, que l'âge tendre encore auquel il était entré au service avait laissée naturellement incomplète.

La théologie, l'histoire, l'économie politique et l'agriculture attirèrent successivement son attention ; l'étude approfondie qu'il fit de chacune de ces branches explique cette surprenante variété de connaissances qui était un des traits distinctifs de sa conversation toujours si captivante.

Soit dans l'intention de compléter ses études d'une manière pratique, soit poussé par le désir de revoir les lieux témoins de son enfance, Beckwith entreprit, vers cette époque, un voyage en Amérique, voyage qu'il prolongea durant quelques années, visitant l'un après l'autre les divers états de la république naissante, étudiant avec soin les institutions et les ressources, et poussant ses excursions jusque chez les sauvages Indiens, dont les mœurs et les idées si différentes des nôtres offraient à son esprit investigateur un sujet abondant d'études du plus haut intérêt.

Peut être est-ce à l'époque de son retour d'Amérique qu'il faut rapporter les efforts qu'il se sentit pressé de tenter pour venir en aide à la population ouvrière de Spitalfields, efforts (nous écrivait un membre de sa famille) qui, contrecarrés par des hommes bien disposés au fond, mais à vues étroites, n'aboutirent à aucun résultat.

Etant à Londres, Beckwith entretenait aussi les relations les plus suivies et les plus agréables avec un grand nombre de ses anciens compagnons d'armes se réunissant à Whyndam-Club, et notamment avec son général en chef, le duc de Wellington.

Une des visites qu'il fit à ce dernier dans sa résidence de Hyde-Park, dans l'été de 1827, eut une trop grande influence sur le reste de sa carrière et sur les destinées de l'église vaudoise en particulier, pour que nous ne la racontions pas dans tous ses détails, telle que nous l'avons plus d'une fois entendue de la bouche du général lui même.

Le duc, nous disait-il, ne pouvant le recevoir à l'instant même, donna ordre qu'on l'introduisit dans sa bibliothèque, sur la table de laquelle il trouva plusieurs volumes récemment parus.

Dans le nombre, un volume intitulé : *Narrative of an excursion to the mountains of Piedmont and risearches among the Vaudois or Waldenses, protestants inhabitants of the Alpes*, attira particulièrement son attention. C'était le récit que le Dr Gilly, plus tard prébendaire de la cathédrale de Durham, faisait, — avec un talent d'écrivain très distingué et un accent de sympathie auquel il était difficile de résister, — d'une excursion qu'il

venait d'accomplir dans les Vallées vaudoises.

Les quelques pages que Beckwith parcourut de ce livre l'ayant à la fois surpris et touché, il ne rentra chez lui qu'après en avoir fait l'acquisition chez son libraire. Son étonnement à mesure qu'il lisait allait en augmentant, et, avec l'étonnement, l'intérêt pour cette population que les persécutions les plus atroces, se perpétuant pendant des siècles, n'avaient pas réussi à anéantir, et qui avait, évidemment, reçu de Dieu la mission de tenir haut élevé, sur le sol classique de la papauté, la bannière du pur Evangile.

Le livre terminé, une tentation irrésistible le prit de contempler de ses propres yeux ce que l'imagination émue du bon docteur avait réussi à lui peindre sous des couleurs si attrayantes, et l'automne venu, il quittait Londres, dans une chaise de poste, se dirigeant vers les Vallées, « anxieux au plus haut degré (ce sont ses propres expressions) de contempler ce pays qu'il était arrivé à se figurer comme tout peuplé d'anges, et où, ajoutait-il en riant, il avait bien aussi trouvé quelques diables.

Or, en attendant qu'il y arrive, essayons de nous rendre un compte exact de ce qu'était à cette époque, c'est-à-dire vers la fin de 1827, la condition des Vallées vaudoises, au triple point de vue so-

cial, intellectuel et religieux ; ce sera le meilleur moyen de nous former une idée exacte de l'importance et des difficultés de l'œuvre remarquable à tant d'égards que Beckwith était à la veille d'y entreprendre.

CHAPITRE II.

Les Vallées vaudoises en 1827.

Socialement et politiquement parlant, la condition des Vallées vaudoises, en l'an de grâce 1827, était aussi triste que possible et si différente de l'état actuel qu'on éprouve une vraie difficulté à se persuader que quarante et quelques années seulement nous séparent de cette époque.

En effet, non-seulement les libertés générales, fruit de la grande révolution française, dont les Vaudois avaient joui pendant quelque temps, avaient été soudainement et violemment supprimées; mais, tous les anciens édits les concernant, et contenant les dispositions les plus vexatoires, avaient été l'un après l'autre exhumés de leur poussière et, sous l'influence de l'esprit jésuitique

dominant alors plus que jamais dans les conseils du petit royaume de Sardaigne, remis en vigueur, avec une sévérité qui, durant des années, alla constamment en augmentant, jusqu'au point où la force même des choses en rendit l'application absolument impossible.

Le gouvernement du roi (non de son plein gré, il faut le dire, mais sous la pression tyrannique et avilissante du clergé [1]), insistait encore sur la stricte observation de certains de ces édits [2] en 1841, à la veille pour ainsi dire de la proclamation des libertés qui nous régissent. Défense absolue était faite par eux à tous Vaudois, uniquement parce qu'ils étaient Vaudois, de posséder ou même de prendre à ferme aucune espèce de biens-fonds, ou d'exercer n'importe quelle industrie en dehors de l'étroite enceinte de leurs vallées [3]. Les professions libérales, qu'au moins dans cette en-

[1] Une lettre du procureur-général de S. M. comte Stara, en date du 12 avril 1841, communiquant au préfet de Pignerol l'ordre venu de haut lieu de « suspendre au plus tôt l'exécution des mesures ordonnées par le gouvernement, concernant les mariages mixtes et l'acquisition des biens-fonds faite sur le territoire de Lusernette (hors des limites) et ailleurs, » contenait cette recommandation : « de faire ensorte que l'autorité ecclésiastique ne s'aperçût pas de cette suspension ou révocation des mesures arrêtées. » Voir Bert : I. Cristiani Valdesi, pag. 303.

[2] Edits de 1602, 1603, 1618 et 1622.

[3] Edit de 1622. Une injonction du juge de Pignerol, de l'année

ceinte ils eussent dû pouvoir exercer librement, leur étaient pareillement interdites, aussitôt que pour être exercées, elles requéraient le doctorat; et la charge de notaire elle-même, pour laquelle cette condition n'était pas absolument indispensable, ne leur était accessible que dans les proportions les plus minimes[1].

D'après une série d'autres dispositions marquées au même coin de l'intolérance et de l'injustice, le libre exercice du culte, toujours dans l'intérieur des Vallées (car pour le dehors, il va sans dire qu'il ne pouvait en être question), était soumis aux prescriptions et aux entraves les plus

1827, à l'occasion de locations d'immeubles faites à des Vaudois dans cette ville, portait ce qui suit, à l'appui de l'ordre donné à tous les Vaudois établis pour leur commerce dans cette ville de s'en éloigner dans le terme de vingt-quatre heures: « Sottopena ai padroni di casa che non facessero sgombrare i loro alloggi dai protestanti, di venir processati a termine dell'Editto ducale 23 dicembre 1622, il quale, in conformità al Breve fatto pubblicare dalla santità di N. S. Gregorio XV, perchè si conoscesse tanto maggiormente la inclinazione di Carlo Emanuele I in eseguire i santi pensieri di S. S., e mostrare sempre più il suo zelo verso il servizio di Dio e della santa Religione Cattolica romana, proibiva a tutti quelli della R. P. R. di poter abitare nè aver camere nè botteghe, per tenervi mercanzie, fuori dei limiti soliti e tollerati, e ai sudditi cattolici di affittare camere e botteghe ai suddetti sotto pena della confiscazione delle stesse case, ed altra arbitraria. » Voir A. Bert : I. Valdesi pag 265 et 266.

[1] Edit du 2 juin 1653: « Poter essere sei notai eretici nei limiti tollerati, pel servizio solo dei Valdesi. »

inconcevables[1], de même que l'introduction dans le royaume des livres religieux les plus indispensables, tels que bibles, catéchismes et recueils de cantiques.

En outre, dans des communes, comme celles des Vallées vaudoises, où la presque totalité de la propriété est aux mains des protestants, et où ne ne se trouvaient, surtout alors, en fait de catholiques romains, qu'un nombre relativement très restreint d'individus, la plupart vivant ou bien d'aumônes, ou bien de ce qu'ils gagnaient comme journaliers au service des habitants — il était requis, de par la loi, que la majorité du conseil communal fût constamment et nécessairement composée de catholiques[2] !

Enfin, deux autres édits, souvent invoqués par les autorités, bien longtemps encore après l'époque dont nous parlons, contenaient ces deux dispositions, l'une et l'autre aussi barbares que profondé-

[1] A chaque envoi de Bibles et de Nouveaux Testaments, le modérateur devait signer par devant le réviseur en chef une déclaration portant engagement formel que pas un seul exemplaire de ces livres ne serait vendu, ni même prêté à un catholique romain.

[2] Edit de 1653. « Nei luoghi dove tutti non sono eretici (la chose aurait été par trop difficile là où il n'y aurait eu *aucun* catholique!) non dovere i sindaci e consiglieri protestanti essere in numero tale che i cattolici non li eccedano. »

ment immorales : la première obligeant la malheureuse fille que des relations coupables avaient rendue mère, ou bien à se séparer de son enfant, l'envoyant à la *roue*; ou bien (si le sentiment maternel était assez fort chez elle pour lui rendre une telle détermination impossible) à s'engager, par devant le magistrat, avec serment, à le faire baptiser et élever dans la religion catholique [1] ; la seconde autorisant tout enfant mâle âgé de douze ans et toute fille âgée de dix, à s'enfuir de la maison paternelle, sans faculté ni à père ni à tuteur de les y ramener, pourvu que le motif allégué pour légitimer cette fuite fût le désir de faire son salut, en se convertissant à l'église romaine [2].

Le seul avantage, on peut bien le dire, que leur titre de nationaux valût aux Vaudois, était celui de pouvoir comme soldats (chose qui n'était pas permise alors aux Israélites) verser leur sang pour la défense de la patrie. Sous tous les autres rapports,

[1] « É intenzione di S. M. che vengano i fanciulli illegittimi battezzati cattolici, dovendo i disposti già emanati essere osservati. » Lettre de l'avocat général en date du 18 juin 1838, citée par Bert : I. Valdesi, pag. 285.

[2] Edit de 1655. « I figliuoli dei religionarii poter essere loro tolti se vogliono abbracciare la religione cattolica quando sieno, i maschi in età maggiore di dodici anni; le femmine di dieci. » Voir sur ce sujet : I. Valdesi de M. A. Bert, pag. 286-289 où sont racontés des faits que l'on ne croirait pas s'ils n'étaient confirmés par les documents les plus authentiques.

leur condition aurait été infiniment plus douce si, au lieu d'être considérés comme les sujets très fidèles de S. M. sarde, ils l'avaient été de toute autre puissance, soit catholique, soit même protestante [1].

Au point de vue de l'instruction, surtout élémentaire, si la condition des Vallées vaudoises était, même à l'époque dont nous parlons, de beaucoup supérieure à celle de la plupart des autres localités du royaume ; si déjà alors on pouvait compter parmi nous, sur une population ne dépassant guère les vingt mille âmes, près de quatre mille enfants fréquentant les écoles, au moins pendant l'hiver, cette condition était pourtant assez misérable non-seulement pour laisser le champ libre à de nombreuses et d'importautes améliorations, mais pour les faire ardemment désirer.

Qu'étaient, en effet, à cette époque, les écoles dites *de quartiers* ou de hameaux, au nombre d'environ cent vingt ?

[1] L'autorisation, entre autres, de posséder et pour cela d'acheter des immeubles de tout genre, « avere comperare, e conservare stabili od altri beni di qualunque genere fossero, » et dans quelque partie que ce fût des États de S. M. « in qualunque luogo dei R. Stati ; » cette autorisation si sévèrement déniée aux Vaudois, était, dès l'année 1822, concédée aux Prussiens, Hollandais, Saxons, Wurtembergeois, etc., etc. Voir Bert, I. Valdesi, pag. 299.

Le local était ordinairement une étable (et pas toujours des plus vastes ni des mieux éclairées) où, pendant trois ou quatre mois de l'hiver , quinze, vingt, trente et même quelquefois quarante enfants de tout âge s'entassaient les uns sur les autres dans l'étroit espace qui n'était pas occupé par le bétail, et où des têtes de moutons ou de chèvres venaient à chaque instant se mêler aux têtes brunes ou blondes des enfants moins chagrinés que charmés des interruptions occasionnées par ces visites.

Le régent était ce que l'on pouvait attendre d'un homme dont le salaire n'atteignait pas toujours les dix francs par mois, c'est à-dire un peu moins de 34 cent. par jour ! Sa science, hélas ! il faut bien le reconnaître, marchait souvent de pair avec son salaire, et toutes ses notions de pédagogie se trouvaient comme condensées dans une énorme verge, faite de branches de bouleau, dont il ne se séparait presque jamais, et qu'à des intervalles plus ou moins réguliers, il promenait, d'un air terrible, sur les mains et les genoux du turbulent petit peuple qu'il était chargé de morigéner et de former aux bons principes. — Aussi devait-on s'estimer plus que satisfait, si, au bout de quelques hivers d'un pareil régime, les enfants qui y étaient soumis étaient parvenus à lire tant bien que mal,

à écrire de même, à chiffrer fort médiocrement, et à réciter par cœur, outre une prière pour le soir et une pour le matin, les commandements de la loi de Dieu, l'oraison dominicale et le symbole des apôtres.

Les écoles paroissiales, la plupart ouvertes pendant dix mois de l'année et fréquentées, en hiver, par les enfants les plus grands, et, une fois le printemps venu et les écoles de quartier fermées, par tous ceux dont le travail des champs ne réclamait pas impérieusement les services, — n'étaient pas dans des conditions beaucoup plus prospères que les précédentes.

Pour ces écoles aussi l'édifice destiné à les contenir, sans être précisément une étable, manquait généralement de ces conditions d'air et de lumière absolument indispensables à un local de cette nature.

Le matériel qu'il n'est plus permis maintenant, même à l'école la moins bien pourvue, de ne point posséder, n'existait alors dans aucune. Point alors de ces tables convenablement inclinées, comme on en trouve partout aujourd'hui, et où les enfants, placés sur un seul rang, échappent par cette disposition même aux tentations à la distraction si naturelles à leur âge; point de planche noire; point d'ardoises, point de cartes de géographie.

Les seuls manuels de lecture que l'on y rencontrât, étaient, pour le français, la Bible, et pour le peu d'italien qui s'y enseignait, les actes notariés, — et par conséquent écrits à la main et nullement de l'écriture la plus lisible, — que chaque enfant, empruntait, dans ce but, aux archives de la famille; actes où, tout naturellement, il n'était question que d'achats et de ventes et où, par conséquent, pas une pensée élevée, pas un sentiment généreux ne venait éclairer l'intelligence ni émouvoir le cœur du malheureux enfant condamné à les déchiffrer.

En fait de discipline, la plus universellement pratiquée était, pour ces écoles comme pour celles de quartier, la discipline de la verge, ou comme l'on disait alors, du *cheval* ou de la *châtaigne*, selon la gravité du cas et la partie de l'individu sur laquelle se portaient plus particulièrement les coups de l'instrument éducateur.

Les régents, parmi lesquels se trouvaient des hommes d'un singulier mérite et dont la supériorité a d'autant plus lieu de nous étonner qu'il n'y avait point alors d'école normale destinée à les former, — les régents, disons-nous, même les meilleurs, qui sans se préoccuper de l'exiguité de leur salaire s'appliquaient à leur noble tâche avec zèle et dévouement, ne parvenaient que très imparfaitement à réagir contre un pareil état de choses.

Et si tel était l'état de l'instruction primaire, celui de l'instruction secondaire ou classique ne présentait pas un aspect plus encourageant. En effet, l'école dite latine[1] était une espèce d'institution nomade, s'abritant tantôt ici, tantôt là, suivant les circonstances, et où quinze à vingt élèves divisés en cinq classes apprenaient, sous la conduite d'un seul professeur, pas toujours très capable et maigrement rétribué, assez de latin et de grec, pour pouvoir être admis (à force d'indulgence, il est vrai) comme étudiants en belles-lettres, dans les académies de Lausanne, de Strasbourg ou de Genève.

Religieusement et ecclésiastiquement parlant, la situation était-elle beaucoup plus satisfaisante? Malgré le vif désir que nous aurions de répondre affirmativement à cette question, nous ne l'osons, pour ne pas être infidèles à la vérité. Non que nous prétendions insinuer, en parlant ainsi, qu'il n'y eût que mal sous ce rapport: ce serait une grave injustice que de le prétendre. Bien des restes de l'ancien état de choses qui avait valu à l'église vaudoise sa célébrité exceptionnelle s'y laissaient encore apercevoir. Des mœurs relativement pures ; le respect pour la religion ; la fréquentation assidue

[1] Entretenue par la générosité du V. Comité Wallon de Hollande.

du culte; un profond attachement à la foi des pères; la disposition à tout souffrir plutôt que d'en renier la profession; l'affection et le respect pour les hommes chargés de la conserver et de la répandre, voilà ce qui, à l'époque dont nous parlons, formait encore un des traits distinctifs du caractère de la population vaudoise.

Les pasteurs, à quelques exceptions près, étaient fidèles à l'ancienne orthodoxie évangélique.

Mais ce dont pasteurs et troupeaux n'avaient que très imparfaitement conscience, c'était, d'un côté, le but et la mission de l'église, et de l'autre, la vraie nature des fruits que la prédication est destinée à produire. La réalisation de moins en moins incomplète du règne de Dieu sur la terre, le salut des âmes, sa nécessité, son urgence, son importance sans égale étaient loin de préoccuper, surtout au degré qu'il l'aurait fallu, soit ceux qui avaient charge d'annoncer l'Evangile, soit ceux qui n'auraient pas manqué un seul dimanche de se rendre au temple, pour l'entendre.

Ce qui se trouvait, en réalité, à l'ombre de ces cadres ecclésiastiques religieusement conservés, et dans les plis de cette orthodoxie à laquelle il n'y avait rien à reprendre, c'était le formalisme avec toutes ses inévitables et déplorables conséquences.

Jésus-Christ y était présent de nom, mais absent de fait; et les fruits de sa grâce, ces fruits si aisés à discerner et d'un goût si exquis, ne se laissaient apercevoir que chez un bien petit nombre.

Ecclésiastiquement et administrativement parlant, les lacunes n'étaient pas moins sensibles. Les synodes rendus très difficiles, d'un côté par la susceptibilité ombrageuse du gouvernement qui voyait de mauvais œil ces assemblées d'un caractère tout à fait représentatif, de l'autre par les communes, qui (à cause des frais qui en résultaient pour elles) ne manquaient jamais d'en retarder le plus possible la convocation, les synodes, disons-nous, ne répondaient que très imparfaitement au but de leur institution, et leur influence sur l'état spirituel de l'église se réduisait à bien peu de chose. La Table, à son tour, oubliant ses attributions qui sont essentiellement spirituelles, s'était insensiblement réduite au rôle d'un bureau supérieur, pour l'expédition des affaires courantes.

Même tendance au sein des consistoires, à perdre de vue le côté spirituel de leur mandat, pour ne se préoccuper que d'affaires temporelles et terrestres. — L'église se maintenait, mais les symptômes de la vie dans son sein, de cette vie procédant d'en haut, et qui est le but premier et

suprême de son existence, y étaient bien rares et bien faibles.

Quelques lueurs pourtant, messagères de jours meilleurs, commençaient à dissiper, çà et là, l'obscurité de ces ténèbres. Grâce à la généreuse initiative d'une femme, Mme veuve Geymet, puissamment encouragée dans cette entreprise par le Modérateur alors en fonction, le digne pasteur Bert, de La Tour, un hôpital pour les pauvres vaudois avait été fondé [1].

D'un autre côté, quelques jeunes ministres arrivés depuis peu des académies étrangères, de celle de Lausanne surtout, où l'influence du réveil avait été particulièrement sensible, parlaient et agissaient de manière à provoquer dans leur entourage le besoin d'autre chose que ce dont on s'était contenté jusqu'alors.

Une visite faite en 1826 dans nos différentes paroisses, par celui qu'on a surnommé avec raison *l'apôtre des Hautes-Alpes,* le bienheureux Félix Neff, accompagné de son ami M. le pasteur Blanc, de Mens, avait déposé, dans plus d'un cœur, des germes bénis de conversion qui n'avaient pas tardé à se manifester et à porter des fruits.

[1] Voir dans l'*Echo des Vallées* de 1869 et de 1870, des détails pleins d'intérêt sur les origines de cette institution, qui commença à fonctionner en 1826.

Mais ce n'étaient là que des lueurs matinales. Bien des années devaient s'écouler encore, et bien des luttes pénibles être engagées, avant que le soleil de justice éclairât de ses bienfaisants rayons les pentes boisées et les recoins ombragés de nos belles vallées.

En résumé donc, une population rendue craintive par tout ce qu'elle avait souffert; déçue dans ce qu'elle avait cru posséder pour toujours, et qui lui avait été soudainement repris; garottée dans un réseau d'édits tous plus vexatoires les uns que les autres et gênant chacun de ses mouvements; une population avide avant tout de repos, et considérant l'absence de persécutions comme l'idéal le plus élevé auquel elle pût prétendre; aucune conscience, chez elle, d'une mission à remplir, d'une influence à exercer; le sentiment au contraire d'être étrangère sur son propre sol; l'habitude invétérée et qui, hélas! n'est point encore perdue, de compter avant tout sur les autres, quand c'est sur soi-même, sur son énergie propre, sur ses efforts, sur ses sacrifices à soi, qu'après Dieu, il faudrait essentiellement compter; une instruction publique dans les langes; une vie religieuse et morale languissante et sans aucune espèce d'énergie, voilà ce que Beckwith allait trouver dans les Vallées; voilà le sol singulièrement ingrat qu'il

aurait à défricher, les obstacles sans nombre qu'il aurait à surmonter pour y accomplir l'œuvre bénie à laquelle la Providence l'avait destiné, et qui ne requérait rien moins que la trempe tout à fait exceptionnelle de son beau caractère et cette foi dont il est écrit qu'elle « transporte les montagnes! »



CHAPITRE III.

Arrivée de Beckwith aux Vallées; ses débuts; ses habitudes; coup d'œil général sur son œuvre de 1827 à 1853.

Au moment d'introduire sur la scène de l'église vaudoise le héros de cette histoire, il s'est présenté à notre esprit une grave difficulté sur laquelle nous éprouvons le besoin de dire quelques mots à nos lecteurs.

Sera-ce, nous sommes-nous demandé, année après année, dans un ordre rigoureusement chronologique, que nous entreprendrons le récit de cette existence où, d'un côté, les événements marquants sont en bien petit nombre, et de l'autre l'activité est tellement multiple et enchevêtrée, qu'il serait impossible de l'imaginer davantage? Ou bien, après un premier chapitre destiné à raconter l'arrivée de Beckwith aux Vallées, ses dé-

buts, ses habitudes et à présenter, avec quelques dates, quelques considérations générales sur son œuvre, reprendrons-nous, en autant de chapitres distincts et pour ainsi dire parallèles, les divers aspects de cette activité sans relâche?

Telle est la question que nous avons dû forcément nous poser; que nous avons longuement débattue avec nous-même, et que nous craignons fort n'avoir que très imparfaitement résolue.

Nul doute que, toutes choses égales d'ailleurs, la première de ces méthodes ne fût de beaucoup la plus naturelle; et c'est aussi celle à laquelle nous nous serions rangé d'emblée, si, tout bien considéré, elle ne nous avait présenté ce double inconvénient : 1° d'entraver plutôt que de faciliter la marche du récit, 2° de ne nous permettre qu'un usage fort limité de ce qui pourtant constitue, à nos yeux, la partie de beaucoup la plus intéressante et la plus utile de ce travail: la correspondance du général lui-même.

Ces considérations, la dernière surtout, sont ce qui nous a décidé pour la méthode opposée. Non qu'elle ne présente, elle aussi, ses côtés défectueux, et qu'au point de vue littéraire en particulier, elle ne prête le flanc à plus d'une juste critique. Mais cela reconnu, nous avons pourtant la conviction que le but que nous nous sommes surtout pro-

posé, celui de faire connaître sous son jour le plus vrai et le plus complet, à l'église vaudoise, l'homme remarquable dont le Seigneur s'est servi pour son relèvement, será plus sûrement atteint par cette seconde méthode que par la première.

Ce fut donc, ainsi que nous l'avons indiqué déjà, dans l'automne de 1827 que Beckwith, alors âgé de trente-huit ans seulement, mit, pour la première fois, le pied sur le sol des Vallées vaudoises.

Malheureusement, le temps s'étant trouvé détestable quand il y arriva, et son intention étant d'ailleurs de passer cet hiver dans le sud de l'Italie, il ne s'arrêta aux Vallées que fort peu de jours, trois ou quatre à peine, renvoyant à une meilleure occasion de faire plus ample connaissance avec ce peuple singulier dont le livre du docteur Gilly lui avait révélé l'existence, et que ses entretiens avec le digne pasteur Bert, pendant les quelques jours qu'il passa à La Tour, lui avaient rendu plus intéressant encore. Aussi revint-il l'année d'après; et puis une autre, et puis une autre encore; en sorte que ce devint une chose à peu près régulière de le voir arriver en octobre de chaque année pour repartir en mai de l'année suivante, lorsque les chaleurs commençaient à se faire sentir.

La quatrième ou cinquième de ces visites, celle qu'il fit dans l'hiver de 1832 à 1833, avait failli,

hélas! être la dernière. Beckwith qui, dès le commencement de son séjour aux Vallées, avait élu domicile à Sainte-Marguerite, près de La Tour, au sein de la charmante famille du pasteur de cette paroisse, y fit, vers le printemps de 1833, une maladie tellement grave que tout son entourage s'attendait à sa fin. Lui-même n'avait pas été des derniers à entrevoir cette possibilité, preuve en soit une lettre écrite de son lit, adressée à M. J.-P. Bonjour, alors chapelain des légations protestantes à Turin, et contenant les instructions nécessaires « pour le cas, disait-il, où il m'arriverait quelque chose [1]. » Mais cette perspective, loin de le troubler, le laisse parfaitement tranquille. « Soyez sans crainte, » disait-il une nuit qu'il était au plus mal, à la personne qui le veillait et qui lui laissait entrevoir son inquiétude, « si c'est la volonté de Dieu que je guérisse, Il saura bien inspirer quelque bonne idée à mes médecins [2]; sinon il les aveuglera, et tout sera dit! Après tout, ce n'est pas un bien grand malheur de s'en aller en paradis! »

[1] Cette lettre touchante dans sa simplicité, par la sollicitude qu'elle manifeste pour toutes sortes de choses et de personnes, a été écrite en deux fois, à la date du 6 et du 15 avril 1833, cette dernière partie d'une écriture beaucoup plus altérée que la première.

[2] Messieurs les docteurs Truchi, de Bricherasio, et Malanot, de Torre-Pellice.

Une fois rétabli, il disait de cette maladie : « Elle m'a été très utile ; elle m'a rendu évidente la valeur de ma foi, et m'a convaincu que je n'avais pas bâti sur le sable. » Le reste de cette année et l'hiver de 1833 à 1834 furent passés par Beckwith en Angleterre [1], dans le but de rétablir sa santé qui avait reçu de la grave maladie qu'il venait de traverser une assez forte secousse.

Dans l'intervalle, M. le pasteur Bert étant mort [2] et la Modérature ayant passé des mains de M. le pasteur Rostaing, de Villesèche, à celles de M. J.-P. Bonjour, devenu pasteur de la paroisse de Saint-Jean [3], ce fut chez ce dernier que Beckwith, de retour aux Vallées, alla dans l'automne de 1834, se fixer, et ce fut là qu'il resta jusqu'au printemps de 1839, époque où il partit pour l'Angleterre pour n'en revenir que deux ans après et s'établir, non plus à Saint-Jean, mais à La Tour, dans l'ancien palais des comtes, où il continua à demeurer pendant tout le temps de son séjour aux Vallées, c'est-à-dire jusqu'en 1851.

Le fait de sa demeure, durant des années, sous le toit des deux hommes qui étaient les membres

[1] Preuve en soit une lettre du 24 mars 1834, écrite à M. le pasteur Muston de Boby, d'une localité « à quarante lieues de Londres », dont le nom n'est pas indiqué.

[2] En août 1833.

[3] Au synode de 1833.

les plus influents du clergé vaudois de cette époque, fut-il, de la part de Beckwith, une simple affaire de convenance personnelle, ou se laissa-t-il diriger dans ce choix par des considérations d'un ordre plus relevé et en rapport intime avec son œuvre ? — Tous ceux qui ont connu intimément le général savent combien peu les considérations personnelles avaient d'influence sur ses déterminations.

Une des premières conditions de réussite de l'œuvre qu'il allait entreprendre aux Vallées, devait être une connaissance aussi exacte que possible du milieu sur lequel il se proposait d'exercer son influence, tout faux pas à cet égard pouvant avoir les conséquences les plus regrettables. Or, quel moyen plus sûr, à cet effet, que des relations journalières et, pour ainsi dire, de tous les moments, avec deux hommes doués l'un et l'autre d'un tact exquis, d'une intelligence supérieure, et plus à même que qui que ce fût, par leur position, de lui fournir, soit sur les hommes, soit sur les institutions, les informations qui devaient éclairer sa marche et lui aider à bien assurer ses pas ?

Une autre chose qui, en vue de son œuvre, n'importait pas moins à Beckwith que celle que nous venons d'indiquer, c'était d'éloigner de l'esprit de la population en général et de celui du clergé en

particulier toute espèce de soupçon qu'il fût mu par d'autres mobiles que celui du bien réel de l'église pour laquelle il voulait travailler. — Or, quel meilleur gage de la rectitude de ses intentions aurait-il pu fournir, que de s'appliquer à cette œuvre, non seulement sous le regard, mais avec la coopération des directeurs et gardiens attitrés de cette église elle-même?

Voici quel était le genre de vie qu'il adopta dès le commencement de son séjour aux Vallées, et auquel il est resté fidèle jusqu'à la fin : le matin, vers huit heures, il se levait et faisait ses lotions d'eau froide. A neuf heures, il déjeunait, puis après quelques instants passés à contempler, appuyé à la balustrade de son balcon, le magnifique spectacle qui, soit de la maison de Sainte-Marguerite, soit de la cure de Saint-Jean, se déroulait à ses regards, et surtout cette plaine immense, dans laquelle il lui semblait déjà discerner le futur théâtre et comme le but suprême de son activité, il regagnait sa chambre, où il travaillait sans désemparer jusque vers deux heures. L'objet de ses travaux était aussi divers que son activité était multiple. C'était d'abord la continuation des études entreprises à Londres, et dont nous avons dit quelque chose déjà dans notre premier chapitre. C'était ensuite sa corres-

pondance, dont le cercle allait naturellement s'élargissant de jour en jour. C'était enfin, le temps venu, la confection de plans et de devis de toute espèce : écoles, temples, presbytères; ou bien des ébauches d'écrits divers en rapport plus ou moins direct avec son œuvre, écrits qu'il composait avec un très grand soin et auxquels, dans son esprit, il attachait une très grande importance.

A deux heures, il descendait dans la salle à manger, y prenait une croûte de pain et un doigt de vin, tout en échangeant quelques propos avec les personnes de son entourage; puis, son parapluie dans une main et son bâton dans l'autre, il se mettait invariablement en route, quelque temps qu'il fît, pour ne rentrer que vers cinq ou six heures. Il parcourait ainsi des distances considérables, et pas toujours sans peine, — à cause de son infirmité et de la quantité de neige ou de boue dont les routes étaient souvent encombrées — fréquemment arrêté sur son chemin par des personnes de connaissance, avec lesquelles il avait toujours du plaisir à entrer en conversation, ou bien par des indigents qui profitaient de cette occasion pour lui exposer leurs besoins et faire appel à sa bienfaisance.

De retour de sa promenade, il montait à sa chambre et s'habillait pour le dîner qu'il prenait

généralement à sept heures; le repas fini, il passait au salon où, tandis qu'on lui préparait son thé, il jetait un coup d'œil sur les journaux. Il se livrait ensuite jusque vers minuit ou bien à des lectures, quand il était seul, ce qui arrivait rarement, ou bien à des conversations sur toutes sortes de sujets avec les personnes les plus diverses d'âge, de condition, de manière de voir, qu'il avait le secret d'attirer auprès de lui; mettant chacun à son aise, parlant engrais ou sainfoin avec le cultivateur, ourlet ou tricot avec la jeune fille, instruction ou éducation avec le maître ou la maîtresse d'école, élection et libre arbitre avec le théologien; émettant sur tout des idées très arrêtées, souvent originales, et de tout aussi faisant butin, en vue de son œuvre.

Celle-ci s'offrit-elle à son esprit complète de prime abord, et telle exactement qu'il l'a ensuite entreprise et poursuivie? — Nous ne le pensons pas. La nature, l'étendue et le caractère de son œuvre dépendaient naturellement de ses observations. Or ce qu'elles ne tardèrent pas à lui révéler, ce fut, d'un côté, l'état de gêne extrême à laquelle, dans certaines communes surtout, une grande partie de la population était réduite; et de l'autre, un affaissement moral si général et si complet, qu'il semblait n'y avoir plus chez les Vaudois

aucun sentiment d'une œuvre à faire et d'une influence à exercer.

Aux besoins matériels les plus urgents, Beckwith chercha à subvenir de son mieux, par d'abondantes largesses.

Aux besoins essentiellement spirituels, il ne crut pouvoir plus efficacement remédier que par l'instruction, mais par une instruction basée sur l'Evangile et tirant de ce fond divin sa substance et sa force. Voilà pourquoi — à côté de ses tournées dans les différentes paroisses, dont la condition temporelle et spirituelle lui fut bientôt mieux connue qu'à beaucoup de Vaudois eux-mêmes, et de quelques publications en patois vaudois — son activité, durant les cinq ou six premières années de son séjour aux Vallées, fut presque exclusivement dirigée vers les écoles, vers celles de *quartier* surtout.

Mais, comme dit le proverbe italien: *da cosa, nasce cosa;* un premier besoin satisfait vous en fait apercevoir un second, et celui-ci un troisième qui, en venant à son tour s'imposer à votre conscience, vous entraîne beaucoup plus loin que vous ne l'aviez imaginé d'abord, et finit par vous jeter, pieds et poings liés, dans une arène d'où, le voulussiez-vous, il n'est plus en votre pouvoir de vous retirer avant d'avoir longuement et vaillamment combattu.

Et voilà exactement ce qui est arrivé à Beckwith. Voilà comment ayant débuté aux Vallées par une visite de quelques jours, ce fut la meilleure moitié de sa vie active qui leur fut entièrement consacrée. Voilà comment l'œuvre très élémentaire et très circonscrite que probablement il avait en vue en y arrivant, s'est peu à peu transformée en cette multitude d'œuvres diverses et importantes dont les pages qui vont suivre ont pour but de nous dérouler l'intéressant tableau : œuvres accomplies au milieu d'obstacles et de difficultés dont nous n'avons maintenant aucune idée et qui, à côté d'une partie considérable de sa fortune, ont exigé de lui tout son temps, toutes ses forces et l'application la plus constante et la plus énergique de ses belles et nobles facultés.

Et tandis que le cercle de ces œuvres allait peu à peu s'élargissant, les temps se hâtaient; un vent de liberté parcourait, d'un bout à l'autre la péninsule, et partout, sous l'influence de ce souffle vivificateur, l'ancien despotisme se liquéfiait, en quelque sorte, et cédait la place à des constitutions plus ou moins libérales.

Le royaume de Sardaigne, celui de tous les états italiens que l'on considérait comme le plus irrévocablement lié au passé, venait d'entrer lui aussi, monarque en tête, dans cette voie qui devait aboutir pour lui à de si glorieuses destinées.

Beckwith fut des premiers à discerner le lien étroit qui existait entre ces événements et l'avenir de l'église vaudoise. Le but de la conservation providentielle de cette église, à savoir l'évangélisation par elle de l'Italie, but qu'il n'avait jusqu'alors qu'entrevu par moments, apparut clairement à ses regards.

Le reste de sa vie active, de 1848 à 1853, lui fut entièrement et presque exclusivement consacré.

Dans cet intervalle de plus de vingt-six ans qui s'écoule entre 1827 et 1853, un petit nombre d'événements en dehors de sa vie habituelle d'abnégation, méritent une mention particulière; ce sont les suivants :

En 1836, une souscription ouverte par la Table, au sein de la population vaudoise, pour fixer sur la toile et multiplier par la lithographie les traits vénérés de son bienfaiteur.

En 1837 [1], sa promotion du grade de lieutenant-colonel à celui de colonel.

En 1844, offre d'une coupe d'honneur, par le synode, à Beckwith et aux deux hommes qui, chacun à leur manière, l'avaient le plus efficacement secondé dans son œuvre : le Dr Gilly et le comte de Waldbourg-Truchsess, ministre plénipotentiaire du roi de Prusse près la cour de Turin.

[1] Le 10 janvier.

En 1846 [1], sa promotion du grade de colonel à celui de major général.

En 1848, sa nomination par le roi Charles-Albert au grade de chevalier de l'ordre des *saints Maurice et Lazare* [2].

En 1850 [3], son mariage avec Mlle Caroline Volle, des Vallées vaudoises, que Beckwith, dans sa correspondance avec ses amis, qualifiait fréquemment par ce mot qui dit tout : *Ma bénédiction de femme.*

Enfin, en 1851, son établissement à Turin, dans le but d'y suivre de plus près la marche de l'œuvre importante dans laquelle — en grande partie à son instigation — l'église vaudoise venait de s'engager : l'évangélisation de l'Italie.

Et maintenant, ainsi que nous l'avons annoncé, reprenons l'un après l'autre, pour les envisager dans leurs détails, les différents aspects de cette activité prodigieuse que ce chapitre nous a déjà fait pressentir.

[1] Le 9 novembre.
[2] Le diplôme royal lui conférant ce grade porte la date du 15 décembre 1848 et est conçu dans les termes les plus flatteurs. Voir cette pièce à l'Appendice, lettre B.
[3] Le 20 juin.



CHAPITRE IV.

Beckwith et l'instruction primaire.

Ce qui nous oblige en quelque sorte à donner à l'instruction primaire la place d'honneur dans cette biographie, c'est le sentiment aussi profond que général de la population vaudoise qui fera toujours, avant tout, de Beckwith, le propagateur ardent et dévoué de l'instruction des masses, et, de cette partie de son œuvre, son titre le plus incontesté à la vénération et à la reconnaissance.

Quant aux raisons qui l'ont conduit à diriger spécialement et de prime abord son attention de ce côté, nous croyons pouvoir indiquer les deux suivantes, comme les principales : Premièrement, Beckwith était laïque; et convaincu, comme on l'est généralement dans l'église anglicane à la-

quelle il appartenait, que c'est l'affaire exclusive des pasteurs de remédier, par la prédication ou par d'autres moyens analogues, aux misères spirituelles d'une communauté religieuse, il se serait bien gardé d'empiéter sur leur domaine.

En second lieu, Beckwith avait parfaitement compris que l'ignorance est une des principales causes de la misère soit physique soit morale, et que, par conséquent, le plus sûr moyen d'attaquer avec succès cette misère, c'est de combattre l'ignorance.

Après cela, que ce soit par des écoles de quartier ou de hameau plutôt que par des écoles paroissiales, d'une importance majeure en apparence, que Beckwith ait débuté, cela non plus ne doit pas nous surprendre de la part d'un esprit aussi éminemment pratique que le sien. Débuter ainsi, n'était-ce pas le faire de la manière la plus économique, et qui, cependant, comme essai, pouvait parfaitement suffire? N'était-ce pas, en outre, commencer de la manière la plus propre à assurer le résultat qu'il avait en vue?

En effet, il n'avait pas fallu à Beckwith un bien long séjour dans les Vallées pour se convaincre de ces deux choses : 1° que l'école dite de quartier est la vraie école de la population vaudoise, celle à laquelle elle est surtout redevable de l'instruction

qu'elle parvient à acquérir ; 2° que l'élan une fois donné sur ce terrain, le propager dans les autres directions aussi loin que cela serait nécessaire, deviendrait chose relativement facile.

Voilà pourquoi ce furent ces plus humbles d'entre les écoles élémentaires qui attirèrent les premières son attention, et devinrent les objets de sa sollicitude.

Mais pour tirer bon parti de ces écoles et les relever du triste état où nous avons vu qu'elles étaient réduites, comment devra-t-il s'y prendre? Demander tout d'abord des sacrifices de quelque importance à des gens qui avaient pu s'accommoder d'un état de choses aussi déplorable que celui que nous avons décrit, eût été peine perdue. Beckwith le sentit, et aussi les premiers bâtiments d'école dont il entreprit la construction, s'élevèrent-ils complétement à ses frais, sans autre concours de la part de la population que la cession de l'ancien local, quand il en existait un, et le don gratuit de l'emplacement sur lequel il fallait bâtir. Mais quand ces premiers essais eurent éveillé quelque peu l'attention et que les habitants des Vallées commencèrent à comprendre quelle grande différence il y avait, pour la santé et les progrès de leurs enfants, entre une salle bien aérée, convenablement éclairée, et l'étable obscure et fétide où les

écoliers croupissaient, amoncelés les uns sur les autres, alors le désir se manifesta d'avoir dans chaque localité une salle pareille, et de nombreuses demandes pour en obtenir furent adressées au généreux philanthrope.

« Je consens à ce que vous me demandez, » répondait-il invariablement aux pétitionnaires, « mais à la condition que nous nous y emploierons en commun, chacun fournissant ce qui est en son pouvoir, vous, mes amis, le terrain et les matériaux, et moi l'argent nécessaire à la main d'œuvre! » La condition était trop douce pour n'être pas immédiatement acceptée; elle l'était la plupart du temps; et c'est ainsi que, dans l'espace de bien peu d'années, les cent ou les cent vingt réduits obscurs qui jusqu'alors avaient servi de locaux pour les écoles de quartier, furent remplacés par autant de maisonnettes, généralement situées sur un emplacement des mieux choisis, à une petite distance des habitations, et composées chacune d'une salle au rez-de-chaussée, saine et bien éclairée, et quelquefois encore d'une chambre au premier, pour servir de logement au régent. Les gens du pays ne les désignent que par le nom d'*écoles du colonel;* et c'est bien justice, car non-seulement c'est lui qui a poussé à leur construction, et qui en a en grande partie supporté les frais; lui encore

qui les a pourvues de tout le matériel indispensable, et qui, dans plus d'une occasion, a ajouté de sa bourse au traitement par trop minime du pauvre instituteur; mais il n'y a peut-être pas dix de ces cent ou cent vingt écoles dont il n'ait lui-même désigné l'emplacement, se transportant à cet effet sur les lieux, sans se laisser arrêter ni par la situation escarpée et abrupte du plus grand nombre, ni par son infirmité qui ne lui permettait l'usage que d'une seule de ses jambes.

Quand donc Beckwith n'aurait fait que ce que nous venons de rappeler, et n'aurait laissé de son passage sur notre sol que la trace bénie qui vient d'être indiquée, ce serait assez déjà pour que son nom ne dût être prononcé au milieu de nous qu'avec vénération et reconnaissance.

Mais ce qui pour bien d'autres aurait constitué le terme extrême de leurs entreprises charitables, ne fut pour lui que le point de départ et en quelque sorte le prélude à une activité bien autrement considérable qui se déploya, pendant de longues années, dans les directions les plus diverses.

Un des premiers résultats des améliorations apportées à la condition et à la marche des écoles de quartier fut de rendre particulièrement sensible le triste état où, sous le double rapport du local et de l'enseignement, se trouvaient

encore réduites la plupart des écoles paroissiales. Aussi le besoin de les améliorer, à leur tour, commença-t-il à se faire généralement sentir.

Comme pour les écoles de quartier, ce fut à la bienfaisante générosité du *colonel anglais* qu'on eut tout d'abord recours à cet effet. Et Beckwith, loin de se tirer en arrière quand des ouvertures de ce genre lui étaient faites, les encourageait et souvent même les provoquait.

— « Vous avez besoin d'une autre salle d'école que celle que vous possédez, et d'un bon logement pour votre régent, » s'en allait-il disant, tantôt à l'une, tantôt à l'autre des administrations communales.

— « C'est vrai, monsieur le colonel, » ne manquait-on presque jamais de lui répondre. « Mais comment nous les procurer ? A nous seuls, nous ne pourrions suffire à une aussi forte dépense ? »

— « A vous seuls, non, » reprenait à son tour le généreux bienfaiteur ; « mais en unissant nos efforts, la chose ne sera pas impossible. Procurez-moi pour votre part tant de milliers de francs (tantôt c'était quatre, tantôt c'était cinq, suivant les circonstances) et moi, je vous donnerai, complétement achevée, l'école qui vous est nécessaire. »

Quand les administrations étaient assez sages et assez désireuses du bien public pour accepter

une telle proposition, l'imposition était votée, et le reste de la somme nécessaire à la construction de l'édifice, — c'est-à-dire, la moitié dans certains cas, les deux tiers ou même plus dans quelques autres — restaient à la charge du colonel, qui, en outre, se réservait généralement la stipulation du contract avec l'entrepreneur, ainsi que la direction et la surveillance des travaux jusqu'à l'achèvement de la bâtisse.

Et c'est de cette manière que, peu à peu, une année ici et l'autre là, on vit s'élever dans presque toutes les communes des Vallées vaudoises de beaux édifices, reproduisant en grand ce dont l'école de quartier avait déjà donné l'idée en petit; c'est-à-dire composés d'un souterrain, d'une grande salle précédée d'un vestibule, au rez-de-chaussée, et au premier d'un logement commode et suffisant pour l'instituteur et sa famille. La salle, magnifiquement éclairée, était munie d'un bon poêle, d'une planche noire, de tableaux de lecture, souvent même de belles cartes de géographie, et avait assez de bancs et de tables pour que 60 à 80 enfants pussent commodément y trouver place.

Quelle différence, ici aussi, entre l'ancien local, étroit, obscur et mal aéré, et celui qui venait de prendre sa place! Et quelle salutaire influence, ces

édifices si parfaitement adaptés à leur destination, ne devaient-ils pas exercer, le temps venu, sur la population tout entière en vue de laquelle ils avaient été construits!

Cependant, si de beaux et de bons locaux pour recevoir les écoles étaient beaucoup dans un sens, dans un autre, ce n'était que bien peu de chose, et les résultats en auraient été des plus insignifiants sans de bons régents pour les utiliser. Or de tels régents, comment se flatter de les avoir, en nombre suffisant surtout, avec des salaires aussi chétifs que ceux qui leur avaient été assignés jusqu'alors, et dont les plus élevés ne dépassaient pas 300 à 400 francs par an? Sous peine donc de voir cette première réforme paralysée et rendue à peu près inutile, il fallait de toute nécessité en provoquer une seconde: l'augmentation de ces salaires. Mais ici encore et surtout, comment obtenir ce que l'on avait en vue? Recourir à des contributions volontaires qui, même aujourd'hui, après plus de vingt ans de progrès indubitable, produisent encore si peu de chose, aurait été parfaitement peine perdue à cette époque. Force était donc de s'attaquer au seul moyen qui, pour lors, fût praticable, celui des impositions.

Mais comment Beckwith, un étranger, pouvait-il

se flatter d'amener des administrations communales qui n'étaient pas toujours des mieux disposées ni des plus intelligentes, à s'imposer à elles-mêmes et à leurs ressortissants des charges et des sacrifices assez considérables, et cela pour un but dont l'importance était loin de leur être suffisamment démontrée?

Heureusement, Beckwith n'était point seul dans une entreprise aussi difficile. Nous avons déjà dit que la charge de Modérateur de l'église vaudoise avait passé, en 1833, aux mains d'un homme d'un très grand mérite, plus à même que personne, aux Vallées, de comprendre Beckwith, de s'associer à ses projets et d'en poursuivre avec lui la réalisation d'une main à la fois intelligente et vigoureuse.

M. le pasteur Bonjour (car c'est de lui que nous voulons parler), de concert avec ses collègues, membres de la Table, adressa à cet effet, sous la date du 18 novembre 1835, à tous les consistoires des Vallées vaudoises, une circulaire par laquelle il les engageait, dans les termes les plus pressants, à user de toute leur influence sur leurs ressortissants pour que les intentions du colonel rencontrassent auprès d'eux l'accueil favorable et empressé auquel elles avaient droit. La circulaire se terminait par une invitation à se faire représenter, par un délégué pris dans leur sein, à une réunion fixée

pour le 3 décembre, à Saint-Jean, en vue d'y conférer sur cette importante matière.

Beckwith, de son côté, adressait quelques jours plus tard, le 24 novembre, une circulaire analogue, non plus aux consistoires, mais aux administrations communales qu'il invitait à se faire représenter, elles aussi, à la réunion sus-mentionnée. Dans cette circulaire, après s'être appliqué à leur démontrer que sans des salaires convenables il leur serait toujours plus difficile de se procurer de bons régents, et leur avoir prouvé par des chiffres que chaque famille vaudoise ne payait, jusqu'à ce jour, pour l'instruction publique, qu'*un* franc à peine par an, le colonel ajoutait :

« C'est à la position difficile de la population dans ce pays, et aux entraves de toute espéce contre lesquelles l'éducation avait à lutter, que l'on doit que les étrangers aient concouru, à cet égard, d'une maniére si efficace. Mais la charité la plus bienveillante, la plus philanthropique, la plus persévérante, manquerait finalement de moyens et de courage si elle ne se voyait pas secondée par la bonne volonté et les sacrifices raisonnables qu'on a le droit d'attendre de ceux qui en sont les objets. Les choses sont arrangées par la Providence de maniére que, sans des sacrifices de toute espèce, nous ne pouvons réussir dans aucune entreprise. Si les parents ne font pas des sacrifices pour les enfants, ils ne seront jamais aimés d'eux, et ne peuvent s'attendre ni à leur reconnaissance, ni à ces secours dont, tôt on tard, ils auront probablement besoin. D'ailleurs, quand

on fait venir des enfants au monde, on est tenu, devant Dieu et devant les hommes, de leur donner une éducation religieuse et les moyens de gagner leur vie dans l'état où la Providence trouvera bon de les placer. On sait combien les familles augmentent; combien les terres sont morcelées, et combien il devient plus nécessaire, chaque année, ou de sortir du pays ou de s'adonner au commerce et aux occupations des grandes villes. Mais comment y réussir sans éducation? Les uns n'ont que leurs bras et leur temps pour toute fortune; les autres leur intelligence et leur application; mais à tous il faut de la bonne conduite, et on ne trouvera cela que dans la religion chrétienne.

Celui qui vous adresse ces lignes est votre sincère ami. Il n'a pas d'autre but que votre bien et celui de vos enfants. Il vous conjure d'écouter sa voix. Il a bien pensé, bien travaillé déjà à votre service; il connaît vos besoins et a bien pesé les choses qui contribuent le plus à vos intérêts temporels et éternels. Il ne demande qu'un léger sacrifice de votre part, ou plutôt il vous indique un moyen par lequel, chaque dix ans, le profit sera bien supérieur à la dépense. »

La réunion provoquée par cette double circulaire eut lieu au jour qui avait été indiqué. La cause de l'augmentation du salaire des régents, chaudement plaidée par Beckwith d'abord, par le Modérateur et les autres membres de la Table ensuite, y obtint un complet triomphe. Séance tenante, une délibération fut prise par laquelle les délégués des communes et des consistoires, au nom de leurs commettants respectifs, s'engageaient à porter à 600 fr.

par an (y compris le subside de Hollande) le salaire des régents de Saint-Jean, La Tour, Angrogne, Villar, Boby et Prarustin; à 500 fr. celui des régents de Pomaret, Ville-Sèche, Pramol, Saint-Germain et Rora; à 400 fr. celui des régents de Massel et de Praly, et à 300 fr. celui des régents de Rodoret et de Maneille. La Table, de son côté, s'était empressée de faire auprès des autorités de la province, les démarches nécessaires pour obtenir leur assentiment à l'imposition projetée [1], et cette autorisation ayant été accordée, les nouvelles mesures touchant le traitement des régents furent mises en vigueur à partir du 1er janvier 1837.

Mais les bons régents ne s'obtiennent pas seulement par de bons salaires. Il faut, outre la vocation et une position plus ou moins assurée, des études particulières et les directions d'hommes spéciaux, versés dans tout ce qui a trait à l'enseignement.

Déjà à cette époque il existait à Lausanne, à côté de l'académie, depuis longtemps fréquentée par la plupart des étudiants en théologie des Vallées vaudoises, une *école normale*, justement renommée, ayant à sa tête un homme aussi pieux que zélé et capable, l'ancien pasteur Gauthey, qui fut plus tard directeur de l'école normale de Courbevoie, près de Paris. Le Modérateur obtint de l'autorité

[1] Délibération du 10 mai 1836.

scolaire du canton de Vaud, pour un premier groupe de nos meilleurs régents, la faveur d'être admis pendant quelques mois à suivre les cours de cette école [1]. A ce premier groupe en succéda bientôt un second, puis un troisième; tellement qu'au bout de peu de temps presque tous nos régents paroissiaux avaient passé par Lausanne et en étaient revenus, sinon aussi aptes à l'exercice de leur noble profession que cela eût été désirable, tout au moins convaincus de ce qui leur manquait sous ce rapport, et mis sur la voie de l'acquérir avant qu'il fût longtemps, grâce aux directions qu'ils avaient reçues et au travail consciencieux auquel ils allaient se livrer.

Les frais de tous ces voyages successifs furent entièrement supportés par Beckwith.

Et afin que ce qui venait de s'accomplir ne fût pas comme une empreinte sur le sable, bientôt effacée, une autre mesure, destinée à compléter la précédente et en assurer le résultat, fut adoptée provisoirement d'abord par la Table, puis confirmée par le synode de 1839 qui en fit un article de règlement, savoir : que désormais personne ne pourrait exercer les fonctions de régent paroissial au service de l'église vaudoise, sans être muni d'un

[1] Ce fut en mai 1838 que ce premier groupe partit pour Lausanne.

brevet de capacité délivré par la Table, et constatant qu'il possédait non seulement l'aptitude et les autres qualités morales indispensables, mais les connaissances nécessaires à l'exercice de cette charge.

La fondation aux frais de Beckwith d'un certain nombre d'écoles de filles — à côté de celles qui, depuis la visite de Gilly aux Vallées, y avaient été *établies* par le *Comité de Londres* — fut comme le sceau mis à cette partie de son œuvre.

Quant à l'esprit dans lequel tout ce que nous venons de rappeler avait été entrepris et poursuivi, au but suprême qu'avait constamment devant les yeux celui qui y travaillait avec tant d'ardeur et de constance, c'est à lui-même et à sa trop rare correspondance qu'il faut surtout le demander :

Je vous ai envoyé, écrivait-il à la date du 24 mars 1834 à M. le pasteur Muston, de Boby, 20 fr. de plus que le loyer et l'honoraire de la maîtresse, pour être dépensés à l'achat d'objets propres à donner de l'occupation aux jeunes filles dans l'école même, et je vous prie de les affecter à cette fin. J'espère que vous m'accorderez un dixième de ces quatre-vingt-dix jeunes filles. Voilà donc neuf jeunes filles sages et prudentes; celles-ci en feront encore neuf et celles-là encore neuf autres; voilà donc vingt-sept femmes sages et prudentes du livre des Proverbes, puis trente-six et ainsi de suite, ce qui fait qu'avant la fin du siècle, j'aurai peuplé, avec l'aide de Dieu, toute la commune de femmes sages et prudentes. C'est

donc de l'argent bien dépensé que je consacre à cette œuvre.

Il est certain, écrit-il au même dès l'année 1831, que votre population sera tôt ou tard plus répandue en Piémont qu'elle ne l'est maintenant, et que des filles élevées dans une religion vraie, sachant lire, écrire, coudre, etc., avec des mœurs irréprochables et des manières agréables, seront une espèce d'enfants miraculeux dans la plaine, et que dans les familles, comme domestiques, ou comme femmes de maris vaudois, elles exerceront, quand les circonstances rendront la chose possible, une très grande influence sur les progrès de la vérité.

Quant à moi, écrivait-il encore dans une autre lettre du 6 janvier 1840, datée de Londres, si je rencontre dans le monde à venir une vieille femme et deux petits enfants parmi les *Bubiarels* (habitants de Boby) qui auront profité de mes semailles et de mon patois[1], je m'estimerai récompensé pour tous les sacrifices que j'ai faits en faveur de ces *universités de chèvres*, où le peu qu'on enseigne est absolument vrai et absolument bon, étant fondé sur la repentance envers Dieu et la foi en Jésus-Christ.

Et il ajoute à ce propos la réflexion suivante, bien frappante et bien vraie sous sa forme quelque peu bizarre:

Si vous réfléchissez un moment à tout ce fatras de folies et d'absurdités qui ont travaillé les têtes de tant de malheureux, même sous ce beau ciel d'Italie, vous penserez

[1] Allusion aux diverses publications qu'il avait faites en patois vaudois, en vue des écoles.

peut-être avec moi que s'il fallait choisir entre Padoue [1] et la Ferrière [2], il y aurait bien à dire en faveur de cette dernière.

Dirigez, écrivait-il bien des années après, le 28 août 1848, au Modérateur de l'église vaudoise, dirigez votre attention essentiellement sur vos *écoles de quartier*; le bien-être de vos enfants dépend en grande partie de leur efficacité. C'est dans ces pépinières que sont jetées les premières semences de ces grandes vérités inconnues à Socrate et à Platon. C'est là qu'on greffe sur ces tendres rejetons la parole immuable qui annonce « Jésus-Christ crucifié, seul médiateur entre Dieu et les hommes, » la parole de celui qui est « le chemin, la vérité et la vie; » de celui sans lequel « personne ne vient au Pére, dont le sang purifie de tout péché » et qui a proclamé que « celui qui confesse avec sa bouche et croit dans son cœur que Jésus est le Fils de Dieu sera sauvé » : théologie capable de sauver un monde!

Mais veut-on connaître plus à fond encore la pensée du général sur ces écoles dont l'amélioration était devenue l'intérêt dominant de son existence, qu'on lise les lettres suivantes par lesquelles le glorieux blessé de Waterloo, le brillant officier dont un de ses anciens compagnons d'armes disait qu'il aurait pu devenir le généralissime de l'armée anglaise répondait, dans un style qu'il

[1] Une des plus célèbres d'entre les nombreuses universités italiennes.

[2] Un des hameaux les plus reculés et les plus misérables de la paroisse de Boby, où Beckwith avait fondé une école de quartier.

s'efforçait de rendre aussi simple et aussi enfantin que possible, aux humbles épîtres que lui adressaient, ou bien les jeunes filles de l'école de Boby, ou bien, à deux reprises, les enfants de l'école paroissiale d'Angrogne, dans le but de lui exprimer, à leur manière, leur reconnaissance.

Mes chères enfants, écrivait-il, de Saint-Jean, aux premières, sous la date du 7 avril 1835, je vous remercie sincèrement de tous les bons sentiments que vous m'avez témoignés. La reconnaissance envers les hommes est toujours louable et surtout utile, puisqu'elle nous conduit naturellement à ce sentiment de gratitude et d'amour pour le bon Dieu qui nous comble de ses bienfaits. Tout le bien qui nous est donné, et « tout don parfait vient d'en haut, descendant du Père des lumières » (Jacq. I, 17), et le désir de faire le bien, les moyens d'en faire, et la reconnaissance chez ceux qui en sont les objets, viennent également de l'auteur de tout bien. Parmi les autres dons que notre Père céleste ne cesse de répandre sur nos têtes, une bonne éducation est celui dont nous pouvons tirer les plus grands avantages, quand elle est dirigée vers son véritable but, qui est l'amour de Dieu et du prochain. Vous êtes encore trop jeunes pour en sentir tout le prix, mais vous pouvez vous en former une idée en jetant les yeux sur ceux qui en sont malheureusement privés. Ce n'est pas tant dans les choses qu'on apprend que consiste la vraie valeur de l'éducation, car il y a des personnes qui avec un sentiment solide et bien entendu de la religion, et en remplissant avec diligence et persévérance les plus humbles devoirs, sont utiles aux hommes et agréées de Dieu,

quoique sans éducation, et il faut se mettre bien en garde de n'être pas enflé d'orgueil parce que nous connaissons quelque chose de plus que nos semblables, puisque nous sommes tous des ignorants, « car nous voyons maintenant par un miroir, obscurément, » mais la véritable utilité de l'éducation consiste dans l'effet heureux d'une sage discipline, des habitudes d'ordre et de régularité; dans l'exercice de l'esprit, du jugement et de la mémoire; dans la patience et la persévérance, qualités toutes absolument nécessaires dans la conduite des affaires de ce monde et en matière de religion.

La discipline de l'école exerce nos esprits à supporter les épreuves et les traverses que nous rencontrerons dans notre vie, et qui nous sont absolument nécessaires pour former nos caractères, et pour préparer nos âmes pour la vie à venir. C'est dans l'enfance que cette gêne est la moins sentie, car à cet âge les impressions sont faciles, et si l'on veut bien commander, il faut avant tout apprendre à obéir. Il est vrai que « tout châtiment ne semble pas sur l'heure être un sujet de joie, mais de tristesse ; » mais nous ne pouvons pas nous méprendre sur ses effets salutaires, puisque notre Père miséricordieux nous dit lui-même : « Mon enfant, ne méprise point le châtiment du Seigneur, et ne perds point courage quand tu es repris de lui, car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il fouette tout enfant qu'il avoue. » C'est donc avec raison que nos parents et nos maîtres nous châtient, quand nous le méritons.

Des habitudes d'ordre et dans l'esprit et dans la manière de régler toutes les affaires de la vie, sont d'une grande importance; la constitution de nos esprits, les besoins de notre nature, le temps et la marche des saisons nous en imposent la nécessité, et nous en indiquent les

bons effets. La fréquentation régulière de l'école, et une attention soutenue et suivie pendant que nous y sommes, nous faciliteront d'une manière étonnante toutes sortes d'études, et agiront puissamment dans la réussite de tout ce que nous entreprendrons. En nous soumettant avec docilité à la discipline, en suivant jour par jour les instructions de ceux à qui la Providence a assigné la tâche pénible de notre enseignement, nous parvenons peu à peu à cette excellente vertu de patience que la religion rend parfaite ; et la persévérance nous assure la récompense de nos efforts. Quand l'éducation a fait tout ce qui dépend d'elle pour former ces bonnes habitudes qui sont d'un si grand prix dans tout ce qui concerne notre bien-être, il s'agit de mettre en pratique ce que nous avons appris, et d'abord d'appliquer les qualités qui ont été développées et exercées en nous et les connaissances que nous avons acquises, aux affaires ordinaires de la vie. C'est par la religion de Jésus-Christ seule que nous pouvons dompter nos passions et donner la véritable direction à notre existence ; mais c'est par la raison — ce beau don de celui qui nous a créés, et qui nous a donné le flambeau de l'Evangile pour l'éclairer, — par l'éducation et l'expérience que nous parvenons à régler notre conduite dans les affaires temporelles. Une femme chrétienne est douce, humble, patiente, elle aime son mari et ses enfants, elle soigne bien le ménage, elle aide son mari de son mieux en tout ce qu'il entreprend pour le bien de la famille, et surtout elle use de toute son influence pour attirer tous ceux dont elle est entourée du côté de la religion, et elle a bien soin d'élever ses enfants dans la crainte du Seigneur. La propreté sur sa personne, dans ses habits, dans ceux de ses enfants, dans sa maison, dans les meubles, dans le linge, dans les ustensiles de cui-

sine; l'ordre et la régularité du ménage où tout sera à sa place, sont les signes extérieurs auxquels on reconnait cette femme dont l'homme le plus sage de la terre a dit : « Son prix surpasse de beaucoup celui des perles ; le cœur de son mari se confie en elle ; elle met ses mains au fuseau et ses mains tiennent la quenouille. Elle ouvre sa main à l'affligé et tend ses mains aux nécessiteux. Son mari est remarqué dans la ville. Elle est revêtue de force et d'honneur. Elle ne mange point le pain de paresse. La grâce trompe et la beauté s'évanouit, mais la femme qui craint l'Eternel est celle qui sera louée. (Prov. XXXI) »

Sa première lettre aux enfants de l'école d'Angrogne, de quelques mois antérieure à la précédente (8 janvier 1835), est ainsi conçue :

Mes chers enfants,

C'est avec un grand plaisir que j'ai reçu votre lettre du 6 d'abord, comme témoignant de vos bons sentiments envers moi, et ensuite, comme une preuve de l'esprit dont vous êtes animés envers ceux qui n'ont d'autre désir, d'autre pensée que de vous rendre de bons enfants et de bons chrétiens. Il est vrai, mes enfants, que nous avons fait bâtir une école où vous avez tout ce qui vous est nécessaire pour votre instruction ; mais la chose principale, comme vous avez le bon sens de le reconnaître, c'est que nous avons eu soin de vous donner un régent capable de vous instruire dans les différents objets qui composent le cours de l'enseignement ordinaire, et aussi de vous diriger et de vous mener dans la voie de votre bien-être temporel, et dans celle de la sagesse éternelle. Ecoutez sa voix ; prêtez une oreille attentive à ses admonitions; soumettez-vous avec

patience quand il est forcé de vous reprendre avec la verge de l'autorité, pour votre propre bien; soyez diligents et persévérants; apprenez à bien fixer votre attention sur la chose qu'on vous enseigne, sans vous laisser distraire par d'autres choses que celles qui vous occupent. Vous savez, mes enfants, qu'on commence à labourer la terre pour répandre l'engrais, semer le blé, et puis on attend avec patience le temps de la moisson. Il en est ainsi avec la jeunesse: Vous êtes la terre, le maître est le cultivateur; mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. Priez donc ce bon Dieu de vous donner la grâce de vous soumettre en tout à sa bonne volonté; adressez-lui vos priéres par Jésus-Christ (car sans lui vous ne pouvez rien), pour qu'il daigne bénir vos faibles efforts en vue de bien obéir à vos péres et à vos mères, de bien écouter votre pasteur et votre maître, de vous rendre diligents, honnêtes, humbles, et en toute maniére de bons enfants. Suivez diligemment les leçons de votre pasteur, car il est bien capable de vous donner une instruction solide. Quand il vous enseigne la chute de l'homme, lisez le troisiéme chapitre de la Genése; quand il parle de la mort d'Abel, lisez le quatriéme; quand il raconte le déluge, lisez le sixiéme, le septiéme et le huitième; suivez avec le pasteur l'histoire d'Abraham dans la Genése, l'histoire de Joseph et de Moïse dans la Genése et dans l'Exode. C'est ainsi que vous parviendrez à comprendre votre pasteur, et que vous serez en état de répondre à ses questions. Quand vous arrivez à cette partie du catéchisme où il est parlé des vérités de la religion chrétienne, fixez bien votre attention sur le symbole des apôtres, vous y trouverez le sommaire de votre foi. En faisant ces choses, chaque jour vous deviendrez plus sages à salut; votre bonne odeur se répandra partout; vous de-

viendrez des enfants obéissants, sages, sobres, prudents, discrets, intègres, laborieux, religieux. Vos champs bien labourés par l'intelligence, par la tempérance, la persévérance, fruits de vos esprits bien labourés par les vérités de l'Evangile, rendront mieux leur moisson, et honorés par les hommes et bénis par votre Dieu et Sauveur, vous vivrez contents dans ce monde, et vous recevrez la récompense de votre foi dans le monde à venir. Mais, mes enfants, faites bien attention que quand vous avez appris tout ce qu'on vous enseigne, vous ne savez que trés peu de chose. Nous sommes tous de pauvres ignorants ensemble, grands et petits, riches et pauvres. Cependant Dieu nous a fait la grâce de nous révéler les choses les plus sûres: que nous sommes nés dans le péché; tous enfants de colère; perdus et morts dans le péché; mais que nous sommes rachetés par le sang précieux de Christ. C'est pourquoi rendons nos actions de grâce à notre Rédempteur, et faisons tous nos efforts pour lui plaire et pour obéir à ses commandements. Et si notre Seigneur lui-même a appris ce que c'est que l'obéissance, combien plus ne sommes-nous pas appelés à nous soumettre à tous ceux qui sont placés en autorité sur nous? et si nous ne pouvons aimer Dieu sans aimer notre voisin, soyez persuadés que nous ne pouvons pas obéir à Dieu sans avoir appris à nous soumettre les uns aux autres. Soyez courageux, mais pas implacables; fermes, mais pas durs; hospitaliers, mais pas ivrognes; justes, mais miséricordieux; supportez-vous mutuellement et faites tout ce qui est vrai, honnête, juste, pur et aimable.

Que le Dieu de paix soit avec vous tous.

Votre sincére ami

Ch. Beckwith.

Aux écoliers de la grande école, Angrogne.

La seconde, écrite sept ans plus tard, le 10 janvier 1842, de La Tour, n'est pas moins intéressante que la précédente, et ceux qui connaissent les circonstances particulières de cette localité, admireront comme nous avec quel tact Beckwith, sans avoir l'air d'y toucher, s'applique à prémunir les enfants contre ce qui constituait alors et malheureusement constitue encore aujourd'hui un des travers les plus regrettables de beaucoup d'entre les parents eux-mêmes :

La Tour, 10 janvier 1842.

Mes chers enfants,

Je vous remercie beaucoup de la lettre que vous avez bien voulu m'adresser le jour de l'an. Celui qui aime son voisin aime son Dieu; celui qui obéit à l'homme est capable d'obéir à Dieu; celui qui est reconnaissant envers les hommes, est capable d'être reconnaissant envers Dieu. En tout, faites paraitre votre foi par vos œuvres. A quoi sert-il, mes enfants, de crier Seigneur, Seigneur, si vous ne faites pas la volonté de votre Père céleste? Croyez-vous que vous pouvez honorer Dieu avec vos lèvres, si vous n'honorez pas vos pères et vos mères sur la terre? croyez-vous que vous pouvez être justifiés et rendus capables de vivre avec Jésus-Christ, si vous êtes injustes les uns envers les autres ? Croyez-vous que vous serez pardonnés, si vous ne pardonnez pas à ceux qui vous ont fait des torts? Si chaque fois qu'il s'élève quelque différend sur un pied de terrain, sur un sentier, sur une goutte d'eau, vous courez aux tribunaux pour vous venger, vous travaillez à la ruine

de votre adversaire, de votre famille et de vous-mêmes? Est-ce là ce que Jésus-Christ nous a commandé dans son Evangile? Voici ce qu'il nous a dit dans le cinquième chapitre de saint Matthieu au 38e verset: « Vous avez entendu qu'il a été dit: Oeil pour œil, dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi la gauche; et si quelqu'un veut plaider contre toi et t'ôter ta robe, laisse-lui encore l'habit. » Il n'est pas dit que vous ne pouvez pas vous servir des lois pour protéger vos biens et vos personnes contre la conduite injuste des hommes méchants, mais il vous est démontré comment vous devez agir envers tous les hommes, et dans quel esprit: de ne jamais agir par malice; de ne jamais se laisser gouverner par la passion ni par la vengeance, car si vous faites ces choses, vous n'êtes pas les enfants de Dieu mais les enfants du malin. Je n'ai pas besoin, à votre âge, de vous mettre en garde contre l'avarice; mais si, par la suite, vous vous laissez entraîner par le jeu, l'avarice entrera bien vite et finira par vous rendre voleurs du bien d'autrui, et dissipateurs de votre propre fortune. Sur cela vous vous mettrez à fréquenter les auberges, et, pour étouffer la voix de la religion et de la conscience, vous deviendrez bientôt ivrognes, et par là incapables d'entrer dans le royaume de Dieu. Donc chicaneurs, avares, ivrognes, corps et esprit ruinés, honneur, réputation et fortune, tout perdu, vous traînerez les restes de vos misérables vies, méprisés par les hommes et haïs de Dieu. Et comme vous savez très bien que nous devons tous paraître devant le tribunal de Christ, pour recevoir la récompense des choses faites dans cette vie, grands et petits, riches et pauvres, ce Juge terrible vous condamnera à la punition que vous au-

rez si justement méritée par vos propres folies et vos propres méchancetés. Mais ce bon Dieu, quoique terrible dans ses jugements n'a aucun plaisir dans la mort du pécheur, et il a envoyé son propre Fils bien-aimé pour vous sauver. Il vous a donné des pasteurs pour annoncer sa Parole et pour vous instruire. Il vous a donné la Bible et des régents pour vous enseigner comment il faut la lire et la comprendre. Il vous a donné des amis pour vous envoyer des livres et bâtir des écoles. Il ne vous manque rien pour connaître sa sainte volonté. Faites-la donc. Soyez obéissants, sages, diligents, attentifs, patients, persévérants. Faites bien attention aux instructions de votre pasteur Fréquentez régulièrement l'école. Allez toujours au temple; lisez vos Bibles; dites la prière matin et soir. La maison où cela se fait est bénie par le Seigneur, et tout ira bien. N'oubliez pas que ce n'est pas assez de prier, de chanter et de fréquenter les saintes assemblées, mais qu'il faut porter la religion dans toutes les affaires de la vie, tous les jours de la semaine. Si vous n'êtes pas intègres en matière d'argent, et dans toutes vos transactions avec les hommes, vous n'êtes pas intègres vis-à-vis de Dieu. C'est un Dieu de justice; et si vous êtes injustes sur la terre, vous serez incapables de vivre avec ce Dieu juste; il vous chassera de sa présence. Mais si, au contraire, vous êtes de bons enfants ici-bas, si vous demandez à Dieu par Jésus-Christ de vous donner son Saint-Esprit, il viendra avec son Fils habiter spirituellement dans vos corps comme dans des temples du vrai Dieu, et vous serez remplis de bonnes pensées, de bonnes paroles et de bonnes œuvres, et vous serez aimés de Dieu et de son Fils. Et quand vous aurez terminé votre travail sur la terre, il vous accordera un bonheur éternel dans le ciel, et vous entendrez cette voix qui a été déjà

entendue: « Venez, recevez le royaume qui a été préparé pour vous dés la fondation du monde. »

Croyez-moi, mes chers enfants,

Votre sincère ami

CHARLES BECKWITH, colonel.

Aux écoliers de la grande école St. Laurent-Angrogne.

La lettre aux enfants était accompagnée d'un court billet au régent lui-même, billet que nous tenons à transcrire, à cause surtout de la recommandation par laquelle il se termine, et qui nous montre quelle importance Beckwith attachait à ces échanges de sentiments qui étaient pour lui bien autre chose qu'un simple échange de politesses.

Mon cher Chambeaud,

Je vous remercie de votre lettre et de celle que vous m'avez envoyée de la part du régent de l'école subsidiaire et de vos écoliers de la grande école. Tout cela m'a fait un sensible plaisir. De tels témoignages me prouvent que mon travail n'a point été infructueux, et la perspective est très encourageante. La réponse à la lettre de vos élèves accompagne cette missive. Je vous prie de la lire à haute voix dans l'école, et d'en donner copie à ceux qui le désireraient.

Votre sincère serviteur, J. CHARLES BECKWITH, colonel.

Quelle piété de bon aloi que celle qu'on respire dans ces différentes lettres, et quel noble idéal leur

auteur ne se faisait-il pas de ce qui constitue l'éducation des masses et du résultat auquel elle doit surtout aboutir !

Des efforts si énergiques, poursuivis dans un but si élevé, ne pouvaient laisser insensible la population au profit de laquelle ils étaient accomplis. De bonne heure le besoin de donner à Beckwith quelque marque particulière de sa reconnaissance se fit jour au milieu d'elle, et une liste de souscriptions, mise en circulation par la Table, dès l'année 1836, en vue de faire fixer sur la toile par un artiste distingué les traits vénérés de son bienfaiteur, se couvrit en peu de temps d'un très grand nombre de signatures.

A ces témoignages qui ne purent qu'être agréables à celui qui en était l'objet, s'en ajoutèrent bon nombre d'autres, de différente nature et de différente provenance. Un de ceux auxquels Beckwith se montra le plus sensible, fut la lettre collective que les étudiants vaudois des facultés de Lausanne et de Berlin lui adressèrent au printemps de 1837 et dans laquelle une promesse qui dut être particulièrement précieuse au cœur du colonel, terminait l'expression à la fois naïve et enthousiaste de leur admiration et de leur gratitude: « Laissez-nous vous assurer surtout, lui disaient-ils, que ces germes que vous avez posés en terre et qui devront fructifier pour d'autres encore que pour les

habitants des Vallées, ne périront point par notre faute, mais qu'excités par votre exemple, nous aussi, quand nous y serons appelés, nous travaillerons de toutes nos forces à cette œuvre que vous avez si noblement commencée. » La réponse de Beckwith est trop belle, elle complète trop bien l'exposé de ses vues, non-seulement sur l'important sujet de l'éducation des masses, mais sur l'ensemble de son œuvre, pour que, malgré la longueur de ce chapitre, nous puissions résister à la tentation de la reproduire en son entier.

Saint-Jean, 28 juin 1837.

Mes chers jeunes amis,

L'expression de vos sentiments bienveillants envers moi m'a fait un sensible plaisir, car on sent bien qu'à votre âge ils viennent tout droit du cœur.

Il est vrai que j'ai travaillé depuis quelques années pour améliorer l'instruction publique dans votre pays, et que nous avons réussi à créer quelques moyens qui donneront par la suite plus ou moins de fruit. Mais l'œuvre n'est que commencée; il reste encore bien des pas à faire avant que nous soyons arrivés au moment où il nous sera permis de crier à la victoire.

L'obstacle le plus grand au succès de nos efforts, c'est l'état faible et languissant des sentiments religieux et moraux. La difficulté consiste en ceci, que nous avons à lutter contre une masse inerte d'ignorance et d'indifférence.

Plusieurs personnes qui sont animées par de meilleurs sentiments, bien loin de se joindre franchement à ceux qui n'ont d'autres moyens de montrer leurs bonnes intentions

que par leurs actions, se séparent d'eux et jettent le discrédit sur des efforts qui sont manifestement propres à produire un meilleur état de choses. C'est donc sur vous, mes jeunes amis, étudiants de Lausanne, que je jette les yeux avec espérance, et en vous que j'attends de trouver de bons soldats. C'est parmi vous que nous trouverons, s'il plaît à Dieu, de pieux pasteurs, de bons régents, de bons pères de famille, qui auront à la fois la connaissance et la conscience d'élever les enfants dans la crainte de Dieu ; de vrais citoyens et des hommes intègres, justes et débonnaires; enfin, des chrétiens bien entendus dans leur religion, sobres, libéraux, charitables, paisibles, pensant au salut d'autrui, et bâtissant l'édifice de leur vie chrétienne sur le rocher des siècles. C'est dans le moment actuel qu'il s'agit de former vos caractères pour les rendre aptes à engager le combat qui vous est préparé dans la carrière qui se présente devant vous. Ce n'est pas dans la variété des connaissances que consiste une bonne éducation, mais dans le développement solide des qualités du cœur et de l'esprit, dans la patience, la persévérance, dans la netteté et la précision des idées, et surtout dans une attention suivie sur les objets qui vous occupent. Ce sont principalement ces choses qui constituent la différence qu'il y a entre les hommes, et jamais on n'a fait rien de grand ni d'utile sans elles. Une éducation conduite de cette manière aura toujours de bons résultats, et formera des hommes propres à tout; mais c'est sur la religion seule qu'on peut compter pour donner l'application désirée à des qualités qui sans elle resteront toujours bien au-dessous du véritable but de la vie présente.

S'approprier la vérité, dans son ensemble, dans ses détails et sous toutes ses formes, et l'identifier dans nos pro-

pres personnes, voilà la grande affaire qui doit nous occuper entièrement. Pouvoir d'esprit, connaissances, arts et sciences, tout doit se rapporter à ce grand but. Une philosophie divine basée sur la pierre fondamentale des principes chrétiens, et éclairée par une saine raison; des connaissances exactes et bien raisonnées sur l'histoire de l'homme; l'application juste de toutes les grandes vérités connues, physiques et morales, serviront puissamment à développer en vous ce caractère qui vous rendra vraiment hommes, faits pour honorer votre religion, vos familles et votre patrie. Marchez donc en avant d'un pas ferme et assuré. Soyez patients et persévérants. Apprenez à obéir, sans cela vous serez à jamais incapables de conduire les autres. N'oubliez pas que vous êtes appelés à jouer le premier rôle dans la régénération de votre pays; qu'on requiert impérieusement de vous à cet effet des lumières suffisantes, l'intégrité, la prudence, la patience, la bonhomie, le désintéressement, et toutes les qualités qui distinguent l'homme de bien et le ministre de l'Evangile. Soyez simples et vrais dans votre langage, dans vos entretiens et dans toutes vos communications avec les hommes. Enfin, « que tout ce qui est vertueux et digne de louange occupe vos pensées. »

Pardonnez-moi, mes amis, si j'ai pris un peu trop le ton de Mentor, mais vous êtes mes Télémaques, et je ne puis pas vous cacher le désir ardent de mon cœur que vous soyez à la hauteur de la tâche qui vous sera imposée, et de dignes soutiens du nom vaudois.

Votre sincère et affectionné ami,

CHARLES BECKWITH,
colonel.



CHAPITRE V.

Beckwith et l'instruction secondaire.

LE COLLÉGE.

En abordant ce chapitre de l'*instruction secondaire* et de la grande part qu'eut Beckwith à son relèvement au sein de notre église, un autre nom vient de lui-même se placer sous notre plume, celui du révérend Dr William Stephen Gilly, prébendaire de la cathédrale de Durham, en Angleterre.

Cet homme, non moins remarquable dans son genre que Beckwith dans le sien ; doué d'un talent d'écrivain éminent, d'une imagination brillante, d'un tact exquis, mais surtout d'une piété vivante et affectueuse, d'une bienveillance à toute épreuve et d'une fidélité à ses affections que rien ne parvint jamais à entamer, est tellement associé à l'œuvre

de Beckwith, que l'on peut dire d'eux, avec raison, que Dieu les avait faits l'un pour l'autre. Les séparer, ce serait en même temps qu'une infidélité à l'histoire, une injure à l'amitié et à la confiance qu'ils ne cessèrent jamais de se témoigner du jour où ils se connurent.

Ce fut en 1823 que Gilly visita pour la première fois les Vallées vaudoises et entre 1824 et 1825 qu'il publia, dans un fort volume in 8, le récit de cette première visite[1].

Ce livre où, grâce à la belle imagination de l'auteur et à son esprit avant tout bienveillant, les Vallées et l'église vaudoise apparaissent sous le jour le plus favorable, fut pour beaucoup de ses compatriotes une véritable révélation, en même temps qu'il excita dans tous les rangs de la société anglaise le plus vif intérêt en faveur de ce petit noyau de chrétiens bibliques, que les persécutions les plus atroces, se prolongeant pendant des siècles, n'avaient point réussi à anéantir, et qui constituaient, sur le sol classique de la papauté elle-même, la plus éloquente protestation contre ses doctrines.

Nous avons déjà eu l'occasion de rappeler que

[1] « Narrative of an excursion to the mountains of Piedmont and researches among the Vaudois or Waldenses protestants inhabitants of the Cottian Alpes. London 1824-1825. »

ce fut la lecture de ce livre qui, humainement parlant, donna à l'église vaudoise, dans la personne de Beckwith, son plus illustre bienfaiteur. De la part de beaucoup d'autres encore, cet intérêt se manifesta plus efficacement que par de simples paroles. Gilly veillait sur le feu qu'il avait lui-même allumé, et faisait tous ses efforts pour l'attiser et le répandre. Des dons ne tardèrent pas à lui parvenir de différents côtés en faveur de cette église dans la détresse, et, dans le nombre, un legs de 4000 livres sterling (100 000 fr.) dont l'application lui était entièrement abandonnée. Gilly, ainsi qu'il l'écrivit plus tard, était revenu des Vallées plus convaincu que jamais, après avoir considéré les choses de près, qu'une des principales causes de l'affaissement de la vie religieuse au sein de notre église, devait être cherchée dans le « système qui obligeait les étudiants en théologie à s'expatrier pendant huit, dix et même douze ans avec grand péril pour leurs mœurs et leurs principes religieux ; système, ajoute-t-il, qui se trouve en même temps être insuffisant pour l'instruction de la jeunesse vaudoise, destinée aux professions diverses [1]. »

[1] Extrait du *Plan pour la fondation d'un collége* proposé par le Dr Gilly à la vénérable Table et au Corps des pasteurs en date du 18 août 1829.

Mû par cette double idée, il n'hésita pas longtemps sur l'emploi des 100 000 fr. qui lui avaient été confiés, et décida qu'ils seraient consacrés à la fondation d'une institution supérieure qui donnât une telle étendue et direction à l'école latine (le seul établissement d'instruction secondaire alors existant), qu'elle pût servir en même temps à la formation des pasteurs, des professeurs de collége, des maîtres d'école, etc. [1], c'est-à-dire, un établissement où se trouverait réuni tout ce qu'on désigne maintenant sous le nom de collége inférieur ou gymnase, de collége supérieur ou lycée, d'école normale pour les régents et d'école de théologie pour les ministres de l'Evangile.

Ce qu'en particulier il se proposait d'obtenir par ce moyen, c'était que les jeunes gens qui se destinaient à la carrière pastorale, ou bien n'eussent plus du tout à se rendre à l'étranger, ou, s'ils ne pouvaient absolument échapper à cette nécessité, ne s'y rendissent que pour fort peu de temps et lorsque déjà, suffisamment affermis dans leurs convictions, ils n'auraient plus à redouter quant à leur foi les influences délétères du socinianisme et du rationalisme, ou simplement du latitudinarisme dont plus d'une faculté de théologie soit en France, soit en Suisse, était malheureusement imbue.

[1] Extrait du *Plan pour la fondation d'un collége*, etc.

Ce but spécial de ce qu'on appela plus tard le *collége* est si important aux yeux de Gilly, c'est là tellement pour lui sa vraie raison d'être que, la V. Table ayant mis en tête d'un règlement qu'elle avait préparé pour cet établissement, en 1839, un préambule où il était dit que « le but du collége était de conduire les jeunes gens jusqu'au point où ils pourraient être admis en philosophie dans les académies, où ils continueraient leurs études, » Gilly réclama de la manière la plus énergique contre ce qui lui apparaissait comme une déviation de son but primitif.

Je désire, écrivait-il, répéter encore ce que j'ai déjà dit bien des fois: le but du collége n'est pas seulement de conduire les jeunes gens jusqu'à un certain point, et de s'arrêter là; mais le dernier et le plus important but de l'Institution est de fournir de tels moyens d'instruction dans les Vallées, qu'il ne soit plus absolument nécessaire pour les jeunes Vaudois d'aller aux académies étrangéres pour finir leur éducation. C'est pour prévenir cette expatriation si dangereuse aux mœurs et aux principes religieux des Vaudois que j'ai cherché à donner une telle étendue et direction à l'Institution, qu'elle puisse servir en même temps à la formation des pasteurs, des régents et des maîtres d'école. Si les Vaudois continuent d'envoyer leurs fils en Suisse... le collége deviendra pour la plupart inutile et les espérances des fondateurs seront frustrées[1].

[1] Lettre à la V. Table en date du 23 décembre 1839.

Les branches d'enseignement — en sus de l'écriture, de l'arithmétique, de la géographie et de la musique sacrée — devaient être : l'histoire (celle des Vaudois en particulier), les langues française, italienne, latine et grecque ; la géométrie élémentaire et l'algèbre, la philosophie et la théologie. Trois professeurs devaient suffire pour l'enseignement de toutes ces branches. Le premier aurait à sa charge la section supérieure du latin et du grec, les belles-lettres, la géométrie, l'algèbre, la philosophie et la théologie. Les éléments du grec, la continuation du latin, les langues française et italienne, la géographie et l'histoire seraient dévolus au second. Le troisième aurait l'écriture, l'arithmétique, la musique sacrée et les premiers éléments du latin[1].

Comment un plan si vaste pouvait se réaliser avec un personnel relativement aussi restreint, comment, en particulier, un seul professeur pouvait suffire à l'enseignement des littératures française, latine et grecque, des mathématiques, de la philosophie et de toutes les branches de la théologie, ce n'est pas ici le lieu de l'examiner. Les faits se sont d'ailleurs chargés de montrer beaucoup plus clairement que ne pourraient le faire des pa

[1] Extrait du *Plan du Collége* proposé au Corps des pasteurs, en date du 18 août 1829.

roles tout ce qui se cachait d'illusions naïves dans ces espérances que l'imagination du bon docteur lui représentait comme pleinement réalisables.

Ce qui, nous semble-t-il, aurait dû aller de soi, et ne donner lieu ni à contestation ni à hésitation d'aucune sorte, c'est, d'un côté, la fusion du nouvel établissement avec l'*école latine* déjà existante, et de l'autre, la désignation de La Tour comme la localité la mieux adaptée à servir de siége à l'institution future. Et pourtant, ces deux choses qui nous semblent aujourd'hui si naturelles, et qui l'étaient en effet, puisque c'est là ce que la force des choses a fini par imposer, apparurent sous un tout autre jour, non pas à tous, certes, mais à un bon nombre d'entre les hommes les plus influents de cette époque.

Et d'abord, pour ce qui regarde le premier point : la fusion de l'ancienne *école latine* avec le nouveau *collége*, des années s'écoulèrent (jusqu'en 1858 si nous ne nous trompons), avant que le vénérable comité wallon duquel l'école latine ressortissait, voulût en entendre parler d'une façon quelconque. Les honorables membres de ce comité écrivaient au docteur Gilly, qui avait cherché à se les rendre propices en leur demandant des conseils :

Nous souhaitons que notre *École latine* reste sur le pied où elle est, indépendante de l'administration de votre *Séminaire,* dans la direction duquel nous ne devons pas non plus nous ingérer. Comme donc nous ne pouvons concourir avec vous à l'exécution de votre projet, il y aurait mauvaise grâce de notre part à vous communiquer nos observations ultérieures sur le projet même. Nous n'avons pourtant pas cru devoir les cacher aux officiers de la Table qui nous ont fait l'honneur de nous demander nos conseils [1].

Et quant à ce qui a rapport au siége à assigner au futur établissement, on croirait difficilement, si l'on n'en avait la preuve matérielle et palpable dans les archives mêmes de la Table, tout ce que cette question a soulevé de rivalités, de luttes et presque d'animosités entre vallée et vallée tout d'abord, entre commune et commune ensuite, et tout ce qu'il fallut à l'excellent docteur de persévérance, de longanimité et de douceur inaltérable, pour ne pas se laisser détourner de son projet par le mesquin antagonisme de ceux qui auraient dû être les premiers à lui en faciliter l'exécution.

L'opposition du val Saint-Martin, cependant, céda devant l'offre généreuse faite par le Dr Gilly, de fonder à l'entrée de cette vallée, à Pomaret, une

[1] Lettre du comité wallon au Dr Gilly, datée de Rotterdam le 8 décembre 1829. Archives de la Table.

école latine qui fût comme le pendant de celle qui (après s'être tenue pendant longtemps tantôt dans l'une des vallées, tantôt dans l'autre) avait fini par avoir son siége fixe à La Tour, dans le val Luzerne[1].

Mais la rivalité entre Saint Jean et La Tour, les deux communes qui se disputaient l'honneur de devenir le siége de la nouvelle institution, mit beaucoup plus de temps à disparaître, et ne cessa entièrement qu'en mai 1834, époque où, après beaucoup d'hésitations et de péripéties qu'il serait trop long de raconter, l'érection du collége à La Tour fut définitivement arrêtée[2]. La pose de la première pierre n'eut toutefois lieu que l'année suivante, le 10 août 1835, en présence d'une foule considérable[3].

Le nom qu'à cette occasion, sur la demande

[1] Cette école, ouverte le 1er mai 1830, eut pour premier recteur M. Rod. Peyran, qui à sa mort, advenue en 1837, fut remplacé par M. l'étudiant Combe de Pramol, qui le fut à son tour, à partir de 1840, par M. P. Lantaret devenu dès lors pasteur du Pomaret et modérateur de l'église vaudoise.

[2] Délibération de la Table en date du 27 mai 1834.

[3] Une délibération de la V. Table à cette date, porte que « ce même jour, à quatre heures et demie de l'après-midi, en présence de MM. Pierre Monastier, secrétaire, et Parise, officier laïque de la table, Arnaud, géomètre, membre de la commision de l'Ecole supérieure, et d'un nombre considérable de personnes notables, M. Bonjour, modérateur et président de la commission, assisté de son fils Auguste, a posé, à l'angle nord-ouest, la pierre fondamentale de l'édifice, dont le plan a été donné par

expresse du Dr Gilly, on imposa à l'institution qui allait surgir fut celui de *Collége de la sainte Trinité*. « Ce titre, disait le docteur dans une lettre à la Table, marquera le caractère de l'établissement, le rendra plus respectable aux yeux de vos voisins de l'église romaine et des chrétiens étrangers, en même temps qu'il servira à attester l'adhésion des Vaudois d'aujourd'hui à la foi de leurs ancêtres [1]. »

On n'avait toutefois pas attendu jusqu'alors d'inaugurer le collége. Dès le 1er mars 1831, neuf élèves choisis parmi les plus anciens de l'école latine [2] et ayant à leur tête M. le pasteur Jean Rével, le premier et pendant quelque temps le

le géomètre Roland et dont la direction a été confiée à M. E. Gastaldi de Biella. »

[1] Des 31890 fr. 10 c., prix d'estimation de la bâtisse projetée, 15398 fr. 10 c. devaient être fournis par les communes, en proportion de registre et de leur plus ou moins de distance de l'établissement, ce qui, d'après une base de répartition arrêtée dès 1832 par la Table, le colonel Beckwith et M. le pasteur J.-P. Bonjour de Turin, emportait, pour La Tour, une quote de fr. 3793; de 4498 pour St. Jean; de 1826 pour Villar; de 1762 pour Angrogne; de 1078 pour Prarustin etc. 5000 fr. avaient été offerts par le Dr Gilly en sus des 4000 livres sterling, don primitif, dont le revenu devait servir à l'entretien des professeurs. Pour les 11500 fr. restants, on comptait sur des collectes faites ou à faire.

[2] C'étaient les suivants: Peyrot, J.-P. de La Tour; Meille, J.-P. de St. Jean; Brezzi-Goante, Frédéric de La Tour; Caffarel, Pierre-Paul de St. Jean; Malan, Barthélemi-Auguste, idem; Odin, J.-D. d'Angrogne; Gaudin, Barthélemi de Prarustin; Gay, F. du Villar.

seul professeur du nouvel établissement, avaient été solennellement installés dans la maison Brezzi, à La Tour, pour y former ce que, pour le moment, on avait appelé modestement l'*Ecole latine supérieure*. Mais les leçons étaient à peine commencées qu'une double opposition partant de deux côtés diamétralement opposés, du comité wallon de Hollande et du gouvernement, en amenait presque aussitôt la clôture.

Le premier, blessé comme d'une usurpation ou tout au moins d'un manque de procédés à son égard, de la promotion qui s'était faite, par ordre de l'administration et sans son consentement préalable, des élèves les plus avancés de l'ancienne école latine dans la nouvelle, s'en était plaint amèrement à la Table, et avait accompagné ses plaintes de l'ordre le plus formel et le plus péremptoire de remettre toutes choses sur l'ancien pied.

Le gouvernement, se fondant sur ce que l'ouverture de cette école (on ne l'appelait point encore collége) était une contravention patente aux édits existants, et s'était faite sans l'autorisation indispensable de l'autorité politique, en ordonnait la fermeture immédiate [1].

[1] La lettre de la V. Table, par laquelle elle donna connaissance au Dr Gilly de ce qui venait d'avoir lieu, porte la

Heureusement ces deux oppositions furent de courte durée. Celle du comité wallon tomba devant des explications franchement demandées et tout aussi franchement fournies. Celle du gouvernement, à son tour, grâce à de hautes influences, à celle en particulier du comte de Waldbourg-Truchsess, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse à Turin, ne tarda pas non plus à disparaître; et dès le 31 mai de cette même année, communication était faite par le représentant du gouvernement au Modérateur de l'église vaudoise du retrait de la prohibition intimée un peu plus de deux mois auparavant. Certaines restrictions, il est vrai, rendaient moins complète la satisfaction résultant de cette mesure. Ainsi les études ne devaient pas s'étendre au delà des Belles-lettres, ni le nombre des étudiants dépasser celui de douze à quinze au plus; aucun livre ne devait être mis entre les mains des élèves sans avoir été préalablement soumis à la révision de l'intendant de la province, auquel revenait pareillement l'approbation définitive des professeurs désignés par la Table; ce magistrat avait en outre la faculté de visiter le collége aussi souvent qu'il le jugerait convenable, pour s'assurer que les conditions

date du 16 mars 1831. Ainsi la nouvelle école n'était pas même restée ouverte durant quinze jours.

mises à sa fondation étaient religieusement observées[1].

Mais si ces restrictions montrent la petitesse du gouvernement qui ne craignait pas de se déshonorer en les imposant, elles n'empêchèrent pas qu'une institution dont l'influence sur l'avenir de l'église vaudoise devait être des plus considérables, ne fût définitivement, et surtout légalement implantée. Le gland avait été mis en terre; quant à l'espace plus ou moins grand qu'occuperait l'arbre qui devait en naître, c'était chose à abandonner à l'avenir, aux circonstances et à Celui qui les fait naître.

Maintenant, quelle part doit être assignée à celui qui fait le sujet de cette biographie, dans les événements que nous venons de retracer? — En apparence une bien petite; mais en réalité, et quand on va quelque peu au fond des choses, une très grande, tellement grande qu'il est fort douteux que, sans la présence de Beckwith aux Vallées, pendant cette longue phase d'enfantement que nous avons rappelée, le plan du pieux et bon docteur eût jamais abouti à sa pleine et entière réalisation.

Et d'abord comment douter qu'un homme du

[1] Lettre de l'intendant Novellis au modérateur Rostaing, en date du 31 mai 1831.

caractère de Beckwith, s'intéressant plus qu'à aucune autre chose à tout ce qui pouvait concourir au progrès de l'instruction dans les Vallées, et passant la plus grande partie de l'année sous le même toit que le Modérateur d'alors, aurait pu assister tous les jours aux débats d'intérêts aussi graves que ceux qui s'agitaient autour de lui, sans y prendre la part la plus active, et sans apporter à la solution de ces questions, non seulement le concours de sa bourse, mais encore celui de sa haute intelligence, de son coup d'œil prompt et sûr et de son indomptable énergie ?

Aussi n'y eût-il dans les documents officiels de cette époque aucune trace quelconque de sa coopération à cette œuvre importante, que nous devrions la supposer.

Mais les données de nature à transformer cette présomption en certitude, ne nous font pas entièrement défaut. Dès l'année 1832 Beckwith écrivant à la Table, lui dit entre autres choses :

Je suis encore en correspondance avec M. Gilly concernant le collége, et dès que j'aurai quelque chose de nouveau à vous communiquer à cet égard, je ne manquerai pas de vous en faire part[1].

Au mois de mars de la même année, nous le trouvons membre de la commission chargée de

[1] Lettre du 27 janvier 1832.

la fixation des quotes à imposer aux différentes communes pour la bâtisse du collége.

Cette même année encore ou la suivante il fait construire, à ses frais, à l'extrémité occidentale de La Tour, une salle destinée à pourvoir d'un local fixe l'école latine se tenant tantôt ici tantôt là, suivant les circonstances[1].

D'une délibération de la Table, en date du 15 mars 1835, il résulte que le plan de la nouvelle bâtisse a été fait par le géomètre Roland, *d'après les instructions du colonel Beckwith*, et que le même colonel Beckwith, pour éviter que d'ultérieurs retards fussent apportés à l'ouverture des travaux, s'était offert à avancer de sa bourse la somme de *dix mille francs*, en attendant que le versement de la quote imposée aux communes eût pu s'effectuer : double circonstance qui faisait dire au Dr Gilly dans une lettre au Modérateur :

Nous ne pouvons attacher trop de prix aux sages conseils et au zèle infatigable du colonel Beckwith. Comment, en particulier, le remercier comme il le mérite pour cette dernière preuve de sa générosité et de son dévouement à la bonne cause[2] ?

[1] La Table qui donne cette nouvelle au comité wallon, dans une lettre du 23 mai 1833, dans la crainte, semblerait-il, qu'elle ne lui fût pas agréable, a soin de dire qu'elle « a appris indirectement que le colonel anglais Beckwith a fait construire à ses frais une salle pour *leur école latine*. »

[2] Lettre du Dr Gilly en date du 28 avril 1835.

Quelques semaines plus tard, dans le courant de juillet, Beckwith étant alors en Angleterre, le bon docteur écrivait encore :

J'ai vu le colonel Beckwith et nous eûmes un entretien bien intéressant. Je reconnais la main de Dieu qui travaille pour son église, en disposant en sa faveur des cœurs droits et généreux comme celui du digne bienfaiteur des Vaudois [1].

Dès l'automne de cette année et quand déjà la construction nouvelle commençait à sortir de terre, Beckwith était de retour aux Vallées et, à partir de ce moment et jusqu'à l'entier achèvement de la bâtisse, il ne quitta plus un instant son poste, dirigeant tout, surveillant tout, corrigeant et redressant ce qui avait besoin de l'être, et, malgré les fortes chaleurs de l'été qui l'éprouvaient toujours beaucoup, franchissant chaque jour la distance de près de trois kilomètres qui sépare Saint-Jean de La Tour, pour s'assurer, par lui-même, que chaque chose se faisait en temps opportun et de la meilleure manière. Et quand l'édifice fut entièrement achevé et que les élèves au profit desquels il avait été érigé y furent installés avec leurs professeurs [2], ce fut lui encore qui continua de veiller avec la plus ton-

[1] Lettre du 27 juillet 1835.
[2] A M. J. Revel avait été adjoint par délibération de la V. Table, du 10 septembre 1835, M. le ministre B. Malan.

chante sollicitude à tout ce qui pouvait concourir à la prospérité du nouvel établissement; lui qui le pourvut d'un commencement de bibliothèque et de presque tout le matériel nécessaire; lui qui devinant l'importance que l'enseignement de l'italien ne manquerait pas d'acquérir en peu de temps, provoqua l'envoi, à ses frais, de l'un des professeurs, à Florence, pour s'y former à l'enseignement de cette langue[1]; lui enfin que l'on voyait bien souvent parcourir les différentes salles du collége, encourager par sa seule présence tout autant que par ses paroles professeurs et élèves, et assister aux examens avec une persévérance et un intérêt qu'on aurait difficilement rencontrés chez un inspecteur officiel. Et les examens une fois terminés, quand cette bruyante jeunesse, professeurs en tête, avant de se disperser pour les congés, gagnait la montagne pour y passer sur les hauteurs fleuries de la Vachère une de ces journées qu'on n'oublie plus, le bon colonel ne dédaignait pas d'être parfois, lui aussi, de la partie, et de rendre par sa présence cette fête plus complète encore et plus joyeuse.

Ce que Beckwith faisait pour le collége de La Tour, ne l'empêchait pas d'avoir en même temps l'œil sur un autre établissement d'instruction secondaire sur l'*école latine* du val Saint-Martin. Nous

[1] M. le professeur Malan, dans le courant de l'année 1836.

avons mentionné ci devant la fondation de cette école, comme moyen imaginé par le Dr Gilly pour faire tomber l'opposition de cette vallée à l'établissement du collége à La Tour. Mais les honoraires de son unique professeur étaient minimes et incertains ; comme jadis sa sœur aînée du Val-Luzerne, elle était sans demeure stable pour s'abriter: double sujet de préoccupations et d'anxiété pour celui qui semblait s'être donné à tâche de combler toutes les lacunes :

Nous nous sommes aussi occupés — écrit-il de Londres à la date du 21 août 1839, en parlant du docteur Gilly et de lui — de tâcher d'engager la Propagande[1] à augmenter l'honoraire du recteur du Pomaret jusqu'à soixante livres sterling; mais dans la vue d'y placer un ecclésiastique. Si nous réussissons et avec une bâtisse, nous aurons posé la pierre fondamentale de l'éducation de la vallée de Saint-Martin.

Les efforts auxquels il fait allusion furent couronnés d'un plein succès; le salaire du professeur de cette école fut porté à la somme qu'il s'était fixée; et quant à la bâtisse, à peine de retour aux Vallées, dans l'automne, lui-même y mit la main, et l'année 1842 ne s'était pas écoulée[2], qu'un édifice très convenable, reproduisant en petit ce que le collége de La Tour offrait beaucoup plus en

[1] Société anglaise pour la propagation de la foi évangélique.
[2] Le 1er septembre 1842.

grand, était mis à la disposition de la Table pour servir de local à son école[1].

La « pierre fondamentale de l'éducation de la vallée de Saint-Martin » se trouvait ainsi dûment posée, selon la parole écrite par Beckwith, trois ans auparavant, et le grand nombre des jeunes gens de cette vallée qui ont été, par le moyen de cette école, comme conquis à la carrière des études et du ministère évangélique en particulier, est la confirmation la plus éclatante de la vérité prophétique de cette parole.

Mais cette satisfaction donnée aux besoins de l'école latine du Pomaret ne rend pas Beckwith insensible à d'autres nécessités créées au collége de La Tour par la force même des circonstances.

Pendant les premières années de son existence, ce collége ne comptait, on s'en souvient, y compris le recteur de l'école latine, que deux professeurs. Plus tard, il en avait compté trois; mais, même alors, les études n'y étaient point poussées au-delà de ce qu'on est convenu d'appeler les belles-

[1] L'édifice bâti par Beckwith étant devenu insuffisant, le Dr Stewart, pasteur de l'église libre d'Ecosse à Livourne, autre bienfaiteur infatigable de l'église vaudoise et son principal soutien dans son œuvre d'évangélisation, en a fait construire un autre, beaucoup plus élégant que le premier, à un jet de pierre de celui-ci, exclusivement affecté aux classes et à la bibliothèque.

lettres. En 1838, un généreux anonyme, que l'on sait pourtant être un Vaudois, ayant offert à la Table de prendre à sa charge, pour la durée de trois ans, et à titre d'essai, le traitement de deux professeurs pour la philosophie, si l'on jugeait devoir agrandir jusqu'à ce point le cercle des études, la Table accepta avec empressement, après s'être munie à cet effet de l'autorisation royale, et les trois ans expirés, elle avisa aux moyens de rendre définitif ce qui n'avait d'abord été que provisoire. Par cet arrangement, et ensuite de la nomination d'un autre professeur, encore faite en 1841 à l'instigation et avec le concours pécuniaire de Beckwith, le nombre des professeurs, de quatre qu'il était, s'était élevé à cinq, et même à six en y comprenant le recteur de l'ancienne école latine, désormais fondue avec le collége.

Le nouvel établissement s'était donc consolidé au delà de tout ce que l'on aurait osé espérer. Une chose pourtant lui manquait encore, et des plus essentielles au jugement de Beckwith, qui attacha toujours une grande importance, dans ses plans de réforme, à ce qui est matériel et tangible : un bon logement assuré à chacun de ses professeurs. L'entreprise pour le procurer était ardue; la dépense considérable : cent mille francs au moins. Beckwith prit son temps pour réfléchir et aviser. Mais de plus

en plus convaincu que de tous les moyens de donner corps et existence durable au collége, celui dont il s'agit était un des plus efficaces, il se mit à l'œuvre, et dès le printemps de 1847 jeta, sur un terrain situé presqu'en face du collége, les fondements de ces six charmantes demeures qui sont devenues un des ornements de La Tour et comme le commencement d'une nouvelle et plus gracieuse bourgade du côté de la montagne.

Quant à l'école de théologie, — que le synode de 1854 déclara une nécessité imposée à notre église par son œuvre d'évangélisation et qui fut ouverte provisoirement en 1855 et définitivement en 1856, — si elle ne fut pas comme le collége et les écoles latines, l'objet de la coopération directe et surtout pécuniaire du général, ce n'est pas qu'il ne s'intéressât vivement à ce couronnement de l'édifice; nous en avons pour preuve la manière dont il s'exprime dans deux lettres, à quelques années de distance.

Je me propose, lisons-nous dans une de ces lettres adressée en 1855 de Turin au modérateur de l'église vaudoise, qui était alors M. le professeur J. P. Revel, de m'entretenir avec vous au sujet de l'école de théologie dernièrement installée à La Tour, et cela pour m'éclairer sur un sujet dont j'ignore jusqu'aux éléments.... Un inconvénient auquel il sera, je me figure, difficile de remédier.... sera

l'absence de livres écrits en langue italienne; car je suppose que les livres traitant de théologie dans le sens protestant, sont pour la plupart écrits ou en français, ou en allemand ou en anglais. La bibliothèque de La Tour en contient un certain nombre.... Je crois qu'il y a passablement de choses pour l'histoire ecclésiastique. Les pères aussi y sont représentés, quoique je ne pense pas que la collection en soit complète. Sur la dogmatique et la polémique il se trouve quelque chose, et je ne crois pas que l'exégèse y fasse entièrement défaut.

Après cet exorde qui révèle sur la matière dont il s'agit une ignorance certes beaucoup moins grande qu'il ne lui plaît de la faire croire, entrant dans le vif de la question, Beckwith ajoute:

Il est évident, M. le Modérateur, que s'il ne s'agissait que de former un ministère pour une église française, le mieux serait de laisser les choses sur l'ancien pied; et il n'y a que la position actuelle de votre église qui puisse justifier la création d'une faculté théologique de ce côté des Alpes. Le côté faible de votre clergé est à présent sa culture exclusivement française, qui le rend peu apte à la tâche que les événements des dernières années lui ont dévolue. Son éducation, ses vues, ses habitudes, ses idées, sa langue et jusqu'à ses préjugés sont tous pour une église moulée sur des modèles qui ne sont pas adaptés à l'œuvre que l'on se propose. Sa séparation totale de la société pié-

[1] Beckwith dit encore *piémontaise*, parce que l'ancien Piémont était la seule partie de l'Italie qui pour lors fût accessible à la prédication de l'Evangile. Plus tard, en 1860 et surtout en 1866, il aurait dit, au lieu de piémontaise, *italienne*.

montaise [1] le rend peu propre à jouer un rôle dans le Piémont, et tout effort qui n'a pas pour but et pour effet de rétablir les relations naturelles entre votre monde et leurs compatriotes, ne réussira pas.... La première condition absolue pour réaliser le plan que vous avez en vue, c'est de créer des hommes propres à se présenter aux différentes classes de la société piémontaise et qui se trouvent chez eux dans les villes de leur patrie. Sur des hommes ainsi façonnés, vous pouvez greffer avec profit les connaissances nécessaires à un théologien; mais avec des hommes placés sous les influences actuelles, vous n'aurez jamais que des ouvriers qui tireront un petit parti de leurs connaissances; qui ne penseront à autre chose qu'à s'établir dans les Vallées, et qui ne feront leur œuvre qu'à demi [1].

Plus tard encore (14 juillet 1857) écrivant de Paris, au Modérateur de cette époque, M. le pasteur Malan de La Tour:

J'avais déjà, lui dit-il, parcouru l'article de la *Buona Novella* sur les études théologiques, et certainement si ces cours sont appuyés de lectures sérieuses et suivies, ils ne sauront manquer de former des hommes aptes au ministère; et je ne suppose pas que des hommes soumis à cette discipline intellectuelle soient trouvés au-dessous de la tâche à laquelle ils sont appelés.... J'espère qu'en leur donnant la facilité d'embrasser l'ensemble de l'histoire de l'église et de la vie ecclésiastique proprement dite, si nécessaire pour les mettre en état de porter des jugements sains sur les systèmes de tous genres qui ont été mis en œuvre pen-

[1] Lettre au Modérateur J. P. Revel, en date de Turin 11 octobre 1855.

dant les siècles passés et présents et ainsi les préserver de ces vues extrêmes qui ont troublé les meilleures intelligences et la piété la plus sincère, — on ne cessera pas de leur rappeler toujours l'extrême simplicité du principe posé et la vraie manière de l'appliquer, et de leur dire que ces études sont plutôt une nécessité imposée par la perversité des hommes, et auraient revêtu un tout autre aspect si la plupart de ceux qui en ont fourni les éléments, animés d'un esprit de sagesse et d'obéissance, avaient su régler leurs paroles et leurs actes de manière à nous instruire et à nous édifier, plutôt que de nous faire dépenser un temps précieux à débrouiller leurs erreurs, leur folie et leur opiniâtreté.

Le style à part (dont il est juste de ne pas tenir compte à l'égard de quelqu'un qui écrivait dans une langue qui n'était pas la sienne), quelle sûreté de coup d'œil et quelle justesse d'appréciations ne se révèlent pas dans les paroles que nous venons de transcrire! Et qu'il est heureux pour l'église vaudoise qu'une influence qui, — eu égard au nombre et àl'importance des services rendus par Beckwith, — devait être très grande, ait été, par-dessus, infiniment bienfaisante, et jusque dans les moindres détails marquée au sceau d'une conformité parfaite avec la Parole de Dieu!

Voici, du reste, pour en revenir au collége proprement dit, et terminer ce que nous avions à dire de cet établissement à l'érection duquel Beck-

with eut une si grande part, en quels termes affectueux et touchants, quelques mois seulement avant sa mort, le 18 février 1862, il s'adressait aux étudiants qui la veille, à l'occasion de l'anniversaire de l'émancipation des Vaudois, s'étaient rendus chez lui en députation pour lui offrir l'expression de leur vénération et de leur reconnaissance. C'était après avoir assisté, l'arme au bras, au défilé des centaines d'enfants qu'on réunit ce jour-là dans le temple neuf de La Tour.

Il y a trente ans, leur disait-il, que plusieurs amis des Vaudois se sont occupés de la fondation du collége de la Sainte-Trinité. Vous n'étiez point nés alors. La plupart des fondateurs n'existent plus. Hier, cependant, j'ai reçu dans le témoignage que vous avez bien voulu m'offrir, un témoignage du respect et de la gratitude que vous conservez à la mémoire de ces hommes justes et bienveillants qui ont planté dans votre pays une vigne portant de bons fruits et destinée à donner, j'en suis sûr, des sarments de plus en plus robustes. Hier j'ai assisté à un spectacle qui était bien propre à soulever de leurs paisibles tombeaux les têtes de ces hommes excellents qui ont planté cette vigne au pied des Alpes, de ces Alpes qui ont servi de boulevard à la foi toujours militante de vos ancêtres. Vous avez pris les armes pour la défense de la patrie, et hier vous vous en êtes servis pour honorer les petits enfants. La patrie, les femmes et les enfants sont le vrai cri de guerre de tout bon soldat. La force est sanctifiée quand elle protége la faiblesse. Persévérez dans la carrière hono-

rable des sciences et du devoir, qui vous est tracée par l'institution dont vous êtes l'âme et le soutien. Assurez-vous une existence honorable sur la terre et une éternité bienheureuse au delà des épreuves et des souffrances de notre condition d'ici-bas. Votre sort est dans vos propres mains. Mettez la main à la charrue hardiment et sans regarder en arrière.

Votre sincère ami

Ch. Beckwith.



CHAPITRE VI.

Beckwith et l'instruction secondaire.

LE PENSIONNAT.

Beckwith avait pourvu dans une mesure très suffisante à l'instruction et à l'éducation des masses; par les écoles élémentaires, soit paroissiales, soit de quartier, par le collége et l'école latine de Pomaret, satisfaction avait été donnée aux besoins de ceux de nos jeunes gens qui se destinaient ou au commerce ou aux études universitaires, mais rien absolument, jusqu'à l'année 1837, n'avait été fait en vue de procurer aux jeunes filles qui en auraient senti le besoin, une instruction au-dessus de l'élémentaire. C'était là certainement une très grande lacune qui ne pouvait échapper à la sagacité d'un homme comme Beckwith, et qui, une fois entrevue, devait provoquer de

sa part, pour être comblée, les plus énergiques efforts et les plus grands sacrifices. Le moyen le plus propre à cet effet lui parut la fondation, à La Tour, d'un pensionnat dirigé par une personne capable qu'on appellerait de la Suisse, et où, pour un prix aussi modéré que possible, les jeunes filles appartenant à la classe moyenne recevraient, à côté d'une instruction en rapport avec leur condition future, une éducation soignée et surtout strictement chrétienne. Le premier pas à faire dans ce sens était de s'assurer l'approbation du gouvernement, chose très problématique, mais sans laquelle toutes les autres démarches auraient été inutiles. La Table, aidée des bons offices du comte de Waldbourg-Truchsess, s'y essaya et avec beaucoup plus de succès qu'on n'eût osé s'y attendre. En effet le recours par lequel elle implorait du roi Charles-Albert cette concession, porte la date du 19 août 1837, et dès le 2 septembre de la même année parvenait au Modérateur une réponse de tous points affirmative. Cette première difficulté surmontée, une autre non moins grave se présentait : le choix d'une directrice qui fût, à tous égards, ce que la nature et le but de l'établissement à fonder exigaient impérieusement. Ce choix, à qui le confier ? Beckwith se souvenant « qu'aller vaut toujours mieux qu'envoyer, » et que « deux yeux

voient mieux qu'un, « se décida à partir lui-même pour la Suisse accompagné de son fidèle et intelligent collaborateur dans cette œuvre comme dans toutes les autres, le Modérateur J. P. Bonjour ; ils comptaient ne revenir que quand ils auraient trouvé la personne indispensable à la réalisation de leur plan.

Cette personne trouvée, tous les préliminaires à l'ouverture de l'établissement n'étaient pas épuisés ; restait le choix d'un local convenable, et l'achat de tout le matériel nécessaire à son ameublement. Mais ces difficultés aussi ne tardèrent pas à être surmontées. Un local parfaitement convenable s'offrit à Beckwith dans l'ancien palais du comte de La Tour, devenu la propriété de Mme veuve Vertu. Le matériel, quoique considérable, puisqu'il devait pourvoir aux besoins d'une vingtaine de jeunes filles, sans compter la directrice et les domestiques, n'exigea que peu de semaines pour être complétement rassemblé. Dès les premiers jours de novembre 1837, institutrice et élèves étaient à leur place et le pensionnat solennellement inauguré par le Modérateur, en présence de Beckwith et des parents des élèves.

Les débuts de la nouvelle institution ne furent cependant pas exempts de vicissitudes de bien des sortes, surtout à l'endroit de la directrice qui, sous

le rapport éducatif en particulier, ne tarda pas à donner d'elle l'idée qu'elle n'était pas à la hauteur de la tâche qui lui avait été confiée. Force fut donc de recourir à une mutation au bout de peu de temps. Mais ce qui s'est vérifié si souvent, qu'en changeant de personne on ne fait que changer de défaut, se vérifia encore en cette circonstance. La directrice par laquelle on avait remplacé la première, se trouva elle aussi ne pas convenir à tous égards. Faute d'une troisième sous la main, on crut pouvoir essayer encore une fois de la première, mais ce ne fut pas pour longtemps. Bientôt les anciens défauts reparurent fortifiés plutôt qu'affaiblis dans l'intervalle, et encore une fois il fallut se séparer. Ce que tout cela dut occasionner de tracasseries et d'ennuis à l'ancien officier devenu philanthrope, nul n'aura de la peine à le comprendre. Malgré cela il tint bon, et c'est lui qui, loin de se laisser abattre, redonna du courage à ceux qui commençaient à en manquer.

Il faut, écrit-il de Londres, en août 1838, au Modérateur de l'église vaudoise à propos du pensionnat, il faut tâcher de faire marcher notre affaire au moins jusqu'à la fin de notre terme de loyer. Il est évident que, par ce qui a été fait, notre but a été atteint, car la plupart de ces jeunes filles auraient été sans religion si elles n'avaient pas été au pensionnat, et si la bonne semence n'avait pas été jetée

dans leurs cœurs. Lors même donc que nous serions contraints de fermer boutique au bout de trois ans, soyez persuadé que l'argent que j'ai consacré à cette œuvre aura été bien dépensé... et j'aurai, par elle, puissamment contribué à répandre la religion de Jésus-Christ[1].

Un an après, en 1839, sa conviction à cet égard est encore si entière, qu'il insiste pour que le collége soit mis sur le même pied que le pensionnat[2]. Plus tard encore il annonce au Modérateur que pour le cas où il viendrait à manquer, il avait laissé entre les mains du Dr Gilly 200 livres sterling, destinées à pousser en avant cette œuvre pour au moins trois ans encore, et il ajoute :

Tenez toujours la même marche dans la direction du pensionnat, c'est la seule terre ferme que nous possédions; tout le reste est dans le vague.

Non content de correspondre sur ce sujet avec l'autorité ecclésiastique, il le fait encore avec la directrice elle-même, ne lui épargnant ni les conseils ni les directions.

Mlle V. vous aura expliqué en détail, lui dit-il, mes intentions à l'égard du pensionnat. Mon but n'est pas tant de faire enseigner à ces jeunes filles ce qui est selon la coutume, que de les soumettre à une discipline et à des

[1] Lettre à M. J. P. Bonjour, Modérateur, en date du 1er août 1838.
[2] Lettre au même, en date du 1er octobre 1839.

habitudes qui leur font défaut. L'ordre et la propreté dans la maison et sur leur personne contribueront puissamment à les doter des qualités qui leur sont nécessaires. Vous aurez sans doute pris connaissance des règlements de l'institut. Je tiens à ce que tout soit observé minutieusement et que les jeunes filles aient une connaissance parfaite de la marche de la maison, dans tous ses détails, même à l'endroit des dépenses. La grande difficulté avec les Vaudois c'est de fixer leur attention et de les soumettre à quelque chose de suivi et de bien ordonné. Une grande régularité dans la marche de la maison et dans les études aura cet effet. Je n'ai pas besoin de diriger votre attention sur la religion comme sur la pierre fondamentale de l'établissement. Servez-vous pour l'inculquer de la Bible, de la liturgie et des livres de piété. Je ne souffre pas l'ombre de dissidence, et je vous prie de ne constituer ni réunions ni aucune autre chose en dehors de la marche ordinaire de l'église nationale. Ce n'est pas le rôle d'institutrice que vous êtes appelée surtout à remplir; votre tâche principale est de préparer les pierres fondamentales d'une nation religieuse, de répandre la religion, les bonnes mœurs, l'évangile et la vie éternelle [1].

Dans l'automne de 1841, quand, après deux années d'absence, Beckwith revint s'établir aux Vallées, ce fut à La Tour et dans ce même palais des comtes, où il avait logé son pensionnat, trois ans auparavant, qu'il vint fixer sa demeure. Pendant les quatre années que dura ce voisinage, ce

[1] Lettre à Mlle D., écrite de Londres le 4 octobre 1838.

qu'il déploya de bonté, de sollicitude et de paternel intérêt pour toutes ces jeunes filles, ceux-là seulement peuvent s'en faire une idée, qui en ont été ou les témoins ou les objets. Chaque jour, immanquablement, il faisait sa tournée dans les classes où sa seule présence était un encouragement presque aussi puissant que ses paroles, rarement sévères et presque toujours enjouées et badines. Une ou deux fois par semaine, un certain nombre d'entre elles, à tour, étaient invitées à sa table, ce qu'il faisait dans le but surtout de les guérir de la gaucherie qui était naturelle à la plupart, et de les former, insensiblement, à l'usage du monde dans ce qu'il a de bon et de recommandable. Le dimanche soir, il les voulait invariablement dans son salon avec la directrice et les personnes, messieurs et dames, qui choisissaient de préférence ce soir-là pour lui rendre visite, et il ne les congédiait jamais qu'après le culte célébré en commun et précédé ou suivi du chant de quelques beaux cantiques.

Aussi, comme il connaissait une par une toutes ces jeunes filles! comme en peu de temps il réussissait à les deviner jusqu'au fond, et comme il lui devenait facile, dans les entretiens qu'il avait souvent avec elles, de diriger leur attention sur

ces points qui lui étaient apparus comme les points faibles et défectueux de leur caractère respectif !

Ce qu'il faisait, par ses entretiens, durant le séjour de ces jeunes filles au pensionnat, il le continuait au moyen de la correspondance quand une fois elles s'en étaient éloignées. Quel émouvant spectacle que celui de cet ancien aide-de-camp du duc de Wellington, de cet homme aux conceptions vastes et profondes, habitué pendant longtemps à ne correspondre qu'avec ses pareils, se faisant tout à coup non-seulement enfant, mais presque jeune fille, pour parler à celles auxquelles il s'adresse le langage qu'elles pourront le mieux comprendre, et à chacune, celui qui est plus particulièrement adapté à ses circonstances !

Chaque époque de notre carrière, leur écrivait-il à toutes ensemble, déjà en 1839, a ses devoirs particuliers ; et les vôtres sont l'obéissance, la diligence et les égards envers ceux à qui la Providence a confié la tâche de vous diriger dans le sentier de la religion et de la vertu. Nous pouvons rendre grâces à Dieu qui, dès le commencement de notre établissement, a incliné vos cœurs à travailler avec nous à la réalisation de notre but et à l'avancement de son règne ; et j'ai la pleine confiance que nous aurons toujours l'occasion d'exprimer notre reconnaissance à notre bon Père céleste... pour le secours qu'il ne manquera pas de nous accorder, si nous faisons nos faibles efforts

en vue de remplir sa volonté et de nous conformer à ses commandements faciles et justes, en nous soumettant à ce joug aisé qu'il a imposé sur nous, en vue uniquement de notre bien. Mais souvenez-vous, mes chères enfants, que nous ne pouvons rien de nous-mêmes. Ce n'est que par Jésus-Christ que nous pouvons approcher du trône des miséricordes. Ce n'est qu'en lui que nous sommes pardonnés; par lui nous pouvons comprendre la volonté de Dieu et trouver les forces nécessaires pour faire les choses qui nous sont commandées. Avec la foi vous pouvez tout. Travaillez, persévérez, aimez vos parents, vos frères, vos sœurs. Aimez votre institutrice ; aimez-vous les unes les autres; et dans quelques années d'ici, quand j'entendrai parler d'une jeune Vaudoise sage, aimable, prudente, discrète et religieuse, j'aurai pour récompense le plaisir inexprimable de me dire que c'est une fille élevée au pensionnat de La Tour [1].

Suivez toujours la même voie, ma chére E..., écrit-il, trois ans plus tard, à l'une de ces jeunes filles, placée dans un milieu particulièrement défavorable sous le rapport spirituel. Occupez-vous à des choses utiles. Réprimez par la religion tous les mouvements de votre esprit et de votre cœur qui lui sont contraires. Usez des plaisirs avec modération. Soyez vraie et simple, franche et aimante. Il n'y a rien à cacher. Recherchez la société des bons ; évitez les méchants, mais faites-leur du bien et essayez de les rendre meilleurs quand vous vous trouvez mise en contact avec eux. Une fois que vous avez accordé votre confiance

[1] Lettre aux élèves du pensionnat, datée de Saint-Jean le 3 janvier 1839.

et votre amitié, persistez-y; ne les accordez pas légèrement, mais ne les retirez pas facilement... Plusieurs circonstances concourent malheureusement dans votre pays à rendre la société telle qu'elle ne devrait pas être; mais les femmes sont en dehors de cette nécessité. Les Anglaises qui sont maintenant prisonnières dans l'Afghanistan savent se concilier par leur conduite et leur dignité l'estime et la considération des barbares qui les entourent. Il est pareillement en votre pouvoir de faire sentir aux hommes de ce pays-ci la supériorité de votre caractère, de vos idées, de votre religion, de votre éducation, et de tout ce qui tend à ennoblir et à élever le caractère humain[1].

Vivons en toute franchise et libéralité de cœur, ma chère E., écrivait-il encore à la même jeune personne, et dirigeons constamment notre attention sur tout ce qui est noble et généreux. Soyons noblement religieux, sans orgueil; pensons des choses nobles et agissons noblement envers tout le monde, en toute humilité. Sacrifions noblement nos intérêts, nos penchants et surtout nos caprices au bien d'autrui; oublions-nous nous-mêmes et dirigeons noblement nos efforts au profit de tous ceux avec lesquels la Providence nous a mis en contact. On n'a pas besoin de monter à cheval pour faire tout cela: la vie ordinaire nous offre un champ bien assez vaste pour l'exercice de toutes les vertus. La carrière d'un homme demande plus d'énergie et d'activité que celle de la femme, mais celle de cette dernière est assez étendue et un ménage est assez vaste pour réaliser les plus belles entre-

[1] Lettre à Mlle E. B., du 17 octobre 1812.

prises et les plus utiles conceptions. Une maison bien dirigée est un centre de religion, de civilisation et de bonnes mœurs. Tout cela repose sur le caractère de la femme. Si elle est raisonnable, douce, aimante, active, la maison deviendra bientôt un paradis, et toute sorte de bien sort de là comme d'un réservoir d'eaux vives qui répandent la fertilité sur les terrains les plus arides. La marche à suivre à cet effet est bien simple. Se lever le matin et adresser avant tout ses prières à l'auteur de tout ce qui est bon, noble et utile, puis accepter les unes après les autres les occupations qui nous sont imposées, faisant tout avec attention. précision et ordre. Fixer ou non l'attention sur la matière qui nous occupe, fait la grande différence entre les hommes. Faire son étude de l'obéissance, c'est le grand but de l'existence. Voulez-vous désobéir à Dieu? c'est démence à vos parents? c'est ingratitude; à vos supérieurs et à vos directeurs? c'est folie. Gardez-vous de trop parler, car, dans la multitude de paroles, il n'y manque pas de péché. Prenez toujours ce ton tranquille et posé qui sied si bien à une jeune dame et qui est le signe extérieur de cette fermeté et sobriété d'esprit qui est le meilleur gardien de toutes les vertus. A Dieu! E..., je ne veux pas vous ennuyer; mais c'est dans la confiance que j'ai en votre docilité que je vous présente ces sujets de réflexion dont vous pourrez faire usage quand votre esprit y sera disposé. Il y a un temps pour tout, même pour le plaisir et surtout pour toutes les relations amicales de société. Les affaires de chaque jour, les détails domestiques religieusement traités. constituent une partie de notre religion et ont chacun leur importance relative. La probité, la douceur, l'affection sont trois vertus cardinales pour les femmes. La charité met le sceau à tout le reste et répand ce charme inexpri-

mable qui vous révèle comme des anges de paix, et une vraie bénédiction. Le grand ami des femmes sur la terre est celui qui est né d'une femme. Adressez-vous à lui dans toutes vos épreuves. Faites tout dans le but et avec la ferme intention de vous soumettre à lui en toutes choses, et soyez persuadée qu'il vous aimera toujours et vous fera aimer de tous ceux qui auront le bonheur d'être placés sous votre heureuse influence.

Mais revenons au pensionnat. Deux circonstances s'y rapportant méritent une mention particulière. La première est la construction d'un bâtiment exclusivement affecté à cette institution, et que Beckwith entreprit en 1844, à l'extrémité occidentale du bourg de La Tour, y incorporant la salle précédemment bâtie pour l'école latine, et devenue inutile depuis la fusion de celle-ci avec le collége. La seconde est la prédominance de plus en plus marquée, dans la marche de l'établissement, de l'externat sur l'internat, jusqu'au moment où le *pensionnat* disparut tout à fait, pour céder la place à une *école supérieure de jeunes filles.*

Cette transformation, loin de nuire à la prospérité de l'établissement ne fit que l'accroître. Beaucoup de jeunes filles pour qui un pensionnat eût été inabordable et qui pourtant, soit par pur désir d'apprendre, soit en vue d'une carrière

qu'elles avaient à cœur de se créer, sentaient le besoin d'études plus avancées que celles d'une simple école élémentaire, purent profiter de l'institution ainsi transformée. Le nombre des élèves qui n'était au commencement que de quinze à seize, alla constamment en augmentant et dépasse aujourd'hui celui des élèves du collége lui-même, quoiqu'elles ne jouissent pas comme ces derniers de bourses nombreuses et importantes, et soient au contraire, par une sage disposition de l'administration, soumises à un écolage annuel de 60 fr.[1]. Aussi le nombre est-il considérable des jeunes filles qui, soit des Vallées mêmes, soit de la plaine du Piémont et d'ailleurs encore, ont profité de cet établissement, et en sont sorties comme maîtresses d'école et institutrices pour l'étranger; et si le généreux fondateur de cette institution se montrait quelque peu pessimiste quand il l'appelait « la seule terre ferme sur laquelle il pût poser le pied dans les Vallées, » il avait d'un autre côté beaucoup plus raison qu'il ne le croyait lui-même, quand il assurait que les sommes qu'il avait consacrées à cette

[1] Une autre disposition, non moins sage, exempte de cette taxe les élèves, filles de parents pauvres, et que la distance où elles demeurent de La Tour oblige à se mettre en pension hors de chez elles.

œuvre étaient d'entre les plus utilement dépensées, et qu'il se trouverait un jour qu'il avait, par ce moyen, beaucoup plus efficacement que par beaucoup d'autres, avancé les intérêts de l'Evangile et la cause de Christ dans notre belle patrie [1].

[1] Voici la liste des directrices, presque toutes originaires du canton de Vaud, qui ont successivement été à la tête de cette institution :

Mlles Vuilliamoz; Dégallier; Vuilliamoz (rappelée); Genand; Bornand (décédée à l'œuvre); Bégré; Appia; Ducloux; Herminjard; Dalgas.

CHAPITRE VII.

Beckwith et les constructions ecclésiastiques : temples et presbytères.

Si, avant l'arrivée de Beckwith aux Vallées, les constructions scolaires faisaient défaut, ou n'existaient qu'à l'état le plus misérable, on peut en dire à-peu près autant des constructions ecclésiastiques en général et plus spécialement des temples. Non que de ceux-ci il n'en existât au moins un dans chaque paroisse, mais quels temples ! A part trois ou quatre exceptions, ils ressemblaient bien plutôt à des hangars ou à des granges, qu'à des temples, si toutefois par ce mot on doit entendre un édifice unissant à une architecture qui en indique la destination, l'ordre et la décence, qui ne sont nulle part aussi complétement à leur place que dans la maison de Dieu. Les causes principales

d'un pareil état de choses doivent être cherchées, partie dans cette absence totale de sécurité qui a été l'état normal, pour ainsi dire, de l'église vaudoise pendant des siècles, et partie dans la misère et la pauvreté qui en ont été la conséquence inévitable.

Quand, en effet, une peuplade tout entière est exposée, à chaque instant, à voir ses villages ensanglantés, ses campagnes dévastées et ses maisons réduites en cendres ; et quand, sous le coup de ces dévastations, qu'on pourrait dire périodiques, la misère, — une misère excessive, — est devenue la condition de tout le monde, on comprend facilement que la tentation ne lui vienne pas d'ériger à grands frais et au prix de sacrifices au-dessus de ses forces, des édifices qui demain pourraient bien n'être plus qu'un amas de décombres.

Mais si ces causes sont les principales, elles ne sont pas les seules, et il faut bien, pour être entièrement vrai, que nous en signalions deux autres qui, tout autant et peut-être plus que les premières, ont concouru et, dans une certaine mesure, concourent encore au résultat que nous déplorons, je veux dire : d'un côté ces habitudes d'incurie et de désordre dont la généralité des habitations, dans les Vallées vaudoises, ne portent que trop

l'empreinte, et qu'il n'est par conséquent pas étonnant de voir se refléter jusque sur les lieux de culte; et de l'autre, ce regrettable dédain ou tout au moins cette profonde indifférence à l'égard de la forme qui est un des travers d'une bonne partie de notre protestantisme continental, et qui, appliqué au culte, nous vaut ce qui frappe si péniblement ceux qui n'y ont pas été habitués dès leur enfance: ces temples à l'aspect délabré et triste; aux abords envahis par les mauvaises herbes; à l'intérieur presque aussi peu décent que l'extérieur; ce chant sans harmonie; cette lecture de la Parole de Dieu faite de manière à produire, au lieu de l'édification, l'ennui et l'impatience; tout cet ensemble, en un mot, qui fait peser sur nos assemblées de culte une atmosphère tellement écrasante, que la prédication même la plus vivante ne réussit pas toujours à en contre-balancer les somnolents effets.

Prétendons-nous par là que des temples élégants, et construits d'après les meilleures données de l'art, soient absolument indispensables à l'adoration en esprit et en vérité, la seule véritablement profitable? Nullement. Nous savons bien que, dans un sens, le lieu où l'on adore n'est rien, et que, les circonstances l'exigeant, Dieu peut être aussi bien et mieux servi dans le plus chétif des

temples, voire même dans une chambre haute ou dans une grange, que dans la plus splendide des cathédrales; et que l'art, quand on le sépare de la plus entière simplicité, au lieu d'être favorable au recueillement et d'aider à la spiritualité, court le risque très grand de produire l'effet absolument contraire. Mais ce n'est pas à dire que le spiritualisme soit en raison inverse de l'arrangement et de la décence, et que ce qui subsiste, à cet égard, au sein d'un grand nombre d'églises évangéliques ne soit infiniment à déplorer. Lors de l'arrivée du colonel aux Vallées, la plus grande partie de nos temples, mais tout particulièrement ceux de Rodoret, à l'extrémité du val Saint-Martin, et de Rora, dans le val Luzerne, étaient dans l'état le plus déplorable. Cela étant, comment une telle vue aurait-elle pu ne pas impressionner péniblement un homme comme Beckwith, habitué à tout autre chose dans le pays d'où il venait, et où, si quelque chose est à reprendre, sous ce rapport, c'est peut-être l'excès contraire.

Aussi, à peine son œuvre capitale, le relèvement de l'instruction publique, lui parut-elle assez avancée pour ne plus réclamer tous ses efforts, qu'il commença à s'occuper des temples, et tout d'abord de celui de Rodoret.

Par une lettre en date du 8 mars 1843, au Mo-

dérateur, Beckwith offre de prendre entièrement à sa charge la construction de cet édifice, à la condition cependant qu'une fois le plan bien arrêté, de concert avec la Table, il n'ait plus à faire avec personne, ni ingénieur, ni surveillant, mais seulement avec le pasteur de la localité et son collègue de la paroisse voisine de Massel.

Cette condition ayant été acceptée[1], Beckwith se mit immédiatement à l'œuvre, et quoique dans ces hauteurs la saison propre aux travaux de construction soit très courte, deux ans après qu'il eut communiqué sa résolution à la Table (le 9 mars 1845), un temple de la plus gracieuse architecture était solennellement inauguré par tous les pasteurs du val Saint-Martin, une partie de ceux du val Luzerne et un nombreux concours de fidèles.

Mais il manquait encore un presbytère à la pauvre commune de Rodoret Celui qu'elle possédait jadis, depuis sept semaines environ, n'était plus qu'un monceau de ruines. La nuit du 15 au 16 janvier 1845, vers le matin, pendant que la neige tombait en plus grande abondance que de coutume, tout à coup un horrible craquement se fit entendre. C'était le chétif presbytère qui, ébranlé

[1] Voir la délibération de la Table à ce sujet en date du 28 mars 1843.

par le souffle d'une avalanche, s'était affaissé sous le poids de la neige dont son toit était couvert, ensevelissant sous ses décombres le jeune pasteur, son épouse, leur enfant et leur domestique [1].

Or, si partout une habitation saine et commode est une des premières nécessités de l'existence, combien plus dans ces vallons escarpés, avec leur hiver de six mois et leurs immenses tas de neige, vous retenant pendant presque tout ce temps captifs dans vos demeures et ne vous permettant, en fait de sorties, que les plus indispensables !

Beckwith fit face encore à ce nouveau besoin, et, en moins de deux ans, un charmant petit presbytère, qu'il s'efforça de rendre aussi confortable que possible, fut érigé sur un emplacement attenant au temple lui-même [2].

[1] Voici les noms des victimes de cette catastrophe : M. *Daniel Buffa*, d'Angrogne, âgé de 29 ans; son épouse Mlle *Nancy Caffarel*, de Turin, âgée de 23 ans; leur fils *Auguste*, âgé de 5 mois, et leur domestique *Jeanne Benech*, d'Angrogne, âgée de 30 ans. Le seul être vivant qui échappa fut le chien du presbytère.

[2] Quoique l'initiative de cette construction ait été prise par Beckwith (comme le prouve sa lettre à la Table, du 14 mai 1845), ce ne fut pourtant pas uniquement ni même essentiellement à ses frais qu'elle fut exécutée. Rodoret y a contribué, comme *commune* pour 1568 fr. et comme *consistoire*, — en y consacrant une créance de sa propriété et le produit de dons recueillis antérieurement — pour 5805 fr. 24 c. Le Dr Stewart, de Livourne, y a concouru de son côté pour 1149 fr. 90 c., le révérend Sillery, de Dublin, pour 1904 fr. 50 c. et des amis américains, pour 1000 fr. Le coût total paraît s'être élevé à près de

Le second temple auquel le général ait mis la main fut celui de Rora. Il pensait déjà à cette construction pendant un séjour qu'il fit en Angleterre, dans l'année 1843.

Se trouvant un jour en visite chez des amis, il avait amené la conversation sur ce sujet, en vue de les intéresser à son entreprise. Un des enfants de la maison, petit garçon de six ou sept ans, avait fait plus d'attention qu'on ne l'aurait supposé à ce qui avait fait le sujet de l'entretien. Tout à coup, il s'éclipse, mais pour revenir bientôt après, et s'approchant avec hésitation du général :

— Monsieur, lui dit-il, pensez-vous que ceci pourrait vous aider à bâtir votre église ?

Et, en ce disant, il lui tendait un penny (deux sous de notre monnaie) qui constituait toute sa fortune. Beckwith l'accepta avec empressement, et attirant sur ses genoux l'enfant qui venait de lui faire cette offrande :

— Oui, mon ami, lui dit-il, avec ce que vous venez de me donner, je bâtirai mon église, et votre penny enchâssé avec votre nom dans la pierre angulaire dira à tout le monde que vous en fûtes le fondateur.

A peine de retour aux Vallées et avant même

13000 fr. Voir aux *Archives de la Table le règlement de comptes concernant cette bâtisse, du 19 mai 1868.*

que le temple de Rodoret fût achevé, Beckwith se hâta de jeter à Rora les fondements d'un temple tout pareil quant à l'architecture, seulement avec des proportions plus vastes, et dont la construction, grâce à l'intelligente surveillance du pasteur, M. H. Rollier, marcha assez vite pour que déjà le 6 janvier 1846, le nouvel édifice pût être solennellement consacré au culte public.

Beckwith fit donc construire dans l'espace de trois ou quatre ans deux temples et un presbytère, sans compter, dans ce même laps de temps, quatre écoles paroissiales[1] et le bâtiment du pensionnat[2]. Et ce n'est pas là tout : avant même que la dernière main eût été mise à toutes les constructions que nous venons de mentionner, nous le trouvons déjà occupé à dresser le plan de trois autres : celle des maisons à l'usage des professeurs du collége, dont il a été parlé ci-devant[3], celle du presbytère de Praly, et celle enfin d'un temple pour la paroisse de La Tour, à l'extrémité occidentale de cette importante bourgade.

La paroisse de Praly, dont les conditions climatériques sont, à peu de chose près, celles de Rodoret, avait, comme cette dernière, le besoin le

[1] Celles de Saint-Germain, de Villar, de La Tour et de Boby.
[2] Voir le chapitre précédent, pag. 113.
[3] Voir le chap. V.

plus urgent d'un presbytère. Non que le souffle de l'avalanche eût effondré le sien; il était debout encore, mais combien chétif et misérable! Beckwith, que les souffrances d'autrui touchaient autant et plus que les siennes propres, ne put supporter l'idée de cette privation s'ajoutant à toutes les autres qui sont inséparables de l'exercice du ministère dans ces montagnes. Reprenant, en conséquence, depuis les fondements l'ancien presbytère, il réussit à faire, en moins de deux étés (1849 et 1850), d'une habitation froide, malsaine et obscure, une habitation sinon élégante et confortable, du moins satisfaisant aux premières nécessités de l'existence dans ce rude climat.

Le bourg de La Tour, que son collége, son pensionnat, son école normale, d'importants établissements industriels, de plus son abord facile, ses alentours ravissants et sa position au centre de la principale des vallées, désignent comme le chef-lieu naturel de ces dernières, offrait jusqu'à l'année 1852 cette singulière anomalie que, bien qu'habité essentiellement par des Vaudois, il n'y existait point de temple pour leur culte. Une petite église plus que modeste, surtout avant qu'elle eût été entièrement restaurée, grâce à la générosité d'une compatriote de Beckwith, Mme la générale Moly

neux-Williams[1], église située à vingt minutes de La Tour, au pied de la montagne, à l'endroit dit les Coppiers, devait suffire aux besoins du chef-lieu ainsi que de la campagne; et toute tentative de célébrer, fût-ce de la manière la moins ostensible, un culte évangélique régulier dans l'enceinte même du bourg avait été, jusqu'en 1847, réprimée au nom d'édits qu'on eût pu croire tombés en désuétude depuis longtemps.

Dès l'année 1847[2], quand déjà les réformes qui, l'année suivante, devaient modifier à un si haut degré les conditions politiques de l'ancien royaume de Sardaigne, étaient dans l'air et que chacun commençait à les pressentir, Beckwith, toujours attentif aux signes des temps, se préoccupa aussitôt de faire cesser un état de choses aussi défavorable à la piété qu'il était humiliant et vexatoire pour la population. Il conçut pour cela le projet d'élever à deux pas du bourg, presque en face du collége et tout à côté des maisons des professeurs aux-

[1] Cette digne et généreuse amie des Vaudois, qui s'intéressa tout spécialement à l'institution des Coppiers, dirigée alors par Mme d'Espines, et à laquelle les *Artigianelli Valdesi* sont redevables de leur fondation, restaura non-seulement le temple des Coppiers, mais aussi celui d'Angrogne, assignant à cette double réparation une somme de plus de 6000 fr.

[2] La délibération de la Table par laquelle elle accepte l'offre du général de bâtir le temple de La Tour, est du 28 août 1847.

quelles il se disposait à mettre la main, un temple en rapport, par ses proportions et son architecture, avec l'importance toujours croissante de la localité. Ce ne fut toutefois qu'un an ou deux plus tard que le plan en fut définitivement arrêté et que les travaux commencèrent sous la surveillance et la direction de Beckwith lui-même[1]. Cet édifice est une charmante construction de style semi-romain, de l'aspect le plus agréable à l'extérieur, mesurant à l'intérieur $28^{m},20$ de long, sur $15^{m},25$ de large, avec une triple nef, soutenue par un double rang de colonnes en stuc, d'ordre mixte; la nef du milieu, plus élevée, se termine par une abside percée à jour, au centre de laquelle est la chaire; les deux nefs latérales abritent une double galerie. Ce temple fut entièrement achevé vers le printemps de 1852 et solennellement consacré au culte public le 17 juin de cette même année.

Quand eut lieu la dédicace, Beckwith, depuis plus d'un an, n'habitait plus dans les Vallées vaudoises. Les grands événements de cette époque et les changements profonds qui en avaient été la conséquence au point de vue législatif, lui avaient

[1] Ce temple, comme presque toutes les constructions entreprises par Beckwith, y compris le temple de Turin, fut bâti par le maître-maçon Gastaldi, homme en l'intelligence et en l'honnêteté duquel le général eut toujours une grande confiance.

fait entrevoir la possibilité pour l'église vaudoise de se consacrer enfin à cette œuvre de l'évangélisation italienne, en vue de laquelle il croyait avec tant d'autres qu'elle avait été providentiellement conservée. Aussi s'était-il décidé à se transporter à Turin, où depuis quelques mois un évangéliste vaudois s'était établi et travaillait avec moins d'obstacles et plus de succès qu'on ne l'aurait attendu dans ce même milieu où, pas plus de trois ans auparavant, la célébration du culte évangélique, en dehors d'un hôtel d'ambassade, était absolument interdite[1].

Beckwith lui-même venait à peine de s'y installer que déjà de grands projets s'étaient offerts à son esprit et le tenaient fortement occupé. La construction d'un temple vaudois s'élevant, non plus dans l'enceinte des Vallées ou dans quelque localité de province, mais dans la capitale même du royaume, lui apparut comme un coup hardi à tenter, soit pour tâter en quelque sorte le pouls du gouvernement sur le point capital, et alors encore si peu éclairci, de la liberté de conscience et de culte; soit comme un moyen plus efficace que bien d'autres de faire tomber les préventions sans nombre que l'ignorance et la mauvaise foi

[1] Voir ci-après le chap. XI intitulé: *Beckwith et l'œuvre de l'évangélisation italienne.*

entretenaient, en Italie, contre les doctrines évangéliques et leurs adhérents.

Et précisément, parce qu'au moyen de ce temple, l'église vaudoise, jusqu'alors reléguée dans ses montagnes et peu connue en Italie, allait faire en quelque sorte son apparition sur cette terre classique de la forme et de l'art, Beckwith sentit qu'il était indispensable qu'aux conditions essentielles de dimension suffisante, de salubrité, de solidité et de bonne acoustique, l'édifice dont il rêvait la construction unît celle d'une architecture de nature à faire du temple projeté un ornement pour la ville au sein de laquelle il allait s'élever. Cette conception une fois bien arrêtée dans son esprit, Beckwith ne songea plus qu'aux moyens d'en préparer et d'en assurer la réalisation.

Quatre choses étaient indispensables à cet effet : l'autorisation du gouvernement; un emplacement convenable ; un plan répondant de tout point au but qu'il se proposait, et enfin l'argent nécessaire à son exécution.

Beckwith fit son affaire exclusive du plan qui, bien qu'il porte le nom de feu l'architecte Louis Formento, fut en réalité l'œuvre du général lui-même, aidé, pour la partie technique, des conseils et des directions de cet architecte. Il fut pour le reste puissamment secondé dans son

entreprise par deux hommes auxquels, bien qu'à des titres divers, l'église vaudoise est infiniment redevable : M. le banquier et ancien député J. Malan et M. le docteur J. P. Revel, alors Modérateur et pasteur de la paroisse de Boby[1].

Grâces à la position du premier, à son influence comme député et à ses relations particulières avec le comte de Cavour, qui nourrissait pour lui la plus grande estime; grâces aussi à sa longue expérience des affaires et à une générosité qui ne connaît pas de bornes, non-seulement l'autorisation indispensable fut obtenue, l'emplacement trouvé et acquis, mais un tiers du prix d'achat, stipulé à plus de 100,000 fr., immédiatement couvert[2].

Une tournée de collectes pour ce même objet, entreprise par le Dr Revel, en Angleterre, en Ecosse et en Hollande où, alors déjà, son nom jouissait

[1] Combien nous nous doutions peu, quand nous écrivions ces lignes, qu'avant qu'elles fussent imprimées, l'homme éminent auxquelles elles se rapportent nous aurait été enlevé, et que notre école de théologie de Florence aurait fait, dans sa personne, la perte de son professeur le plus justement estimé et apprécié, et l'œuvre de l'évangélisation, celle de son champion le plus dévoué et le plus infatigable. C'est le dimanche 11 juin 1871, trois semaines après son retour du synode et quelques jours seulement après avoir donné sa dernière leçon, que M. Revel a rendu son âme au Seigneur, laissant après lui, au sein de l'Eglise vaudoise, un vide qui ne sera que bien difficilement comblé.

[2] Un autre tiers de cette somme fut fourni par Beckwith lui-même.

d'une grande popularité, eut un assez beau résultat, pour que l'on pût, sans témérité, se mettre immédiatement à l'œuvre.

Le point le plus difficile à emporter avait été l'autorisation du gouvernement, et cela se comprend. La liberté de conscience et de culte n'étant pas formellement inscrite dans le *Statuto* (qui laisse au contraire subsister, à cet endroit, des restrictions de plus d'un genre); le gouvernement aurait très-bien pu, se tenant à la *lettre* de la constitution, refuser, sans pouvoir être accusé d'illégalité, la demande qui lui était faite. Heureusement pour les Vaudois et le pays en général, dont les libertés eussent reçu de cette décision une profonde atteinte, ce fut le point de vue contraire qui l'emporta. Sous l'influence de cet homme si éminemment et si franchement libéral, le comte de Cavour, alors président du conseil des ministres, l'autorisation fut accordée. Ce ne fut toutefois pas sans de grandes luttes; et les tentatives pour la faire révoquer, quand déjà elle avait obtenu la sanction royale, furent si nombreuses, et les instruments mis en œuvre, à cet effet, si puissants, si irrésistibles, qu'il ne fallut rien moins que la loyauté proverbiale du souverain et la fermeté inébranlable de son ministre pour en empêcher la réussite. Le dernier et suprême effort, dans ce but,

fut tenté par l'homme dont le nom est resté comme l'incarnation vivante de l'ancien régime, le comte Solaro della Margherita qui, pendant de longues années, sous le règne du roi Charles-Albert, avait tenu le timon de l'état, d'une main complétement inféodée aux jésuites. Impotent, il se fit porter jusqu'en la présence du successeur de son ancien maître, et là tombant à genoux: « Sire, lui dit-il, ne refusez pas à un des plus fidèles serviteurs de votre dynastie la dernière faveur qu'il sera dans le cas de vous demander avant de quitter cette terre, celle de ne pas permettre que sa bonne et loyale ville de Turin ait la douleur et la honte de voir s'élever, dans ses murs, un édifice consacré à la prédication de l'hérésie. »

Le roi ne put résister à ce violent assaut qu'en se mettant à l'abri derrière son caractère de roi constitutionnel, et en renvoyant le suppliant à ses ministres. Ceux-ci ne songeant nullement à revenir de leur décision, les travaux furent immédiatement commencés, et la première pierre solennellement posée le 29 octobre 1851, en présence d'une délégation de la V. Table vaudoise, du consistoire de Turin, de tous les membres protestants du corps diplomatique[1] et d'un nombreux

[1] MM. Abercromby pour l'Angleterre; de Rœdern pour la Prusse; baron de Pirch pour la Hollande; Kinney et Magoum

concours de curieux et de fidèles. Si cette cérémonie se fit avec un certain apparat, et une solennité inaccoutumée, c'est qu'on voyait dans la pose de la première pierre de ce temple, l'aurore d'une ère nouvelle, celle de la liberté religieuse en Italie. Les travaux de construction, qui durèrent un peu plus de deux ans, furent, du commencement à la fin, dirigés et surveillés par Beckwith lui-même qui, pour ne les point perdre de vue un seul instant, ne quitta plus Turin, même pendant la saison chaude, quelque contraire qu'elle fût à sa santé alors déjà passablement ébranlée.

Mais ce ne furent pas seulement son temps et sa sollicitude que Beckwith consacra à l'érection de cet édifice. Les sommes collectées en Angleterre, en Ecosse, en Hollande et ailleurs encore, et celle que le pays lui-même avait fournies, étaient loin d'atteindre au montant du devis; en outre, des adjonctions étaient constamment faites au plan primitif, en vue de la perfectionner. Ce fut donc de sa propre bourse, ou par des ressources qu'il parvint à se procurer lui-même directement, que Beckwith dut faire face à cet excédant[1].

pour les Etats-Unis d'Amérique, et Charles Murset pour la Suisse.

(Voir le registre des délibérations du consistoire de Turin, où est contenu le procès-verbal de cette cérémonie.)

[1] L'Angleterre et l'Ecosse réunies concoururent pour la somme

Malgré cela, on peut dire qu'il ne négligea rien pour faire de ce premier temple construit hors de l'enceinte des Vallées, un monument de l'art chrétien et protestant, pouvant supporter la comparaison avec les plus belles constructions ecclésiastiques de la capitale[1].

La dédicace en fut faite le 15 décembre 1853, avec une solennité particulière et un grand concours de personnes de tout rang, parmi lesquelles se trouvaient la plupart des membres du corps diplomatique résidant à Turin, des sénateurs, des députés et une délégation de la garde nationale de la ville, officiers en tête. L'hémicycle, au centre duquel s'élevait la chaire, était occupé par la plupart des pasteurs des Vallées vaudoises en costume. La prière de consécration[2] était de la composition de Beckwith lui-même qui avait tenu à honneur de donner la formule de la première prière qui s'éleverait à Dieu de ce temple, objet

de 124 869 fr.; la Hollande pour 46 731 fr.; les Vallées vaudoises et Turin pour 46 495 fr.; l'Allemagne pour 3000; la Suisse pour 220 fr.; l'Amérique pour 8262 fr.; en total donc, y compris 2403 fr. d'intérêts payés par le trésorier, M. J. Malan, 231 598 fr. Or le coût total du temple, le terrain y compris, ayant été de plus de 345 000 fr., la somme fournie ou procurée pour cet objet par le général s'élèverait à plus de 113 000 fr.

Notes fournies à l'auteur par M. J. Malan, ou extraites du cahier des charges pour la construction du temple.

[1] Voir la description de cet édifice à l'Appendice, lettre C.

[2] Voir cette prière à l'Appendice, lettre D.

de sa part de tant de sollicitude et de sacrifices.

Ce jour[1] fut un des plus beaux de la vie du général, et ceux qui ont eu le bonheur d'être présents à cette cérémonie, se rappelleront l'air radieux de son visage, et le ferme espoir qui s'y lisait, que l'œuvre en vue de laquelle il avait tant travaillé et tant combattu, était enfin sortie de ses langes, et allait porter, au profit de l'Italie, ces fruits bénis que, pendant nombre d'années, il avait été seul à entrevoir.

Mais (singulière destinée des choses d'ici-bas!) non-seulement cette construction, la plus importante de toutes celles que Beckwith avait entreprises, fut aussi la dernière, mais par une suite

[1] L'impression que cet événement et les circonstances qui l'accompagnèrent firent sur le parti clérical et rétrograde, furent des plus douloureuses, comme on peut aisément se le figurer. L'*Armonia*, organe accrédité de ce parti, rendant compte à sa manière de ce qui venait de se passer, disait de cette journée: « Il giorno 15 dicembre sarà scritto fra i più nefasti del Piemonte. Correva l'Ottava della Immacolata concezione, ed i Valdesi avevano appostato appunto quel giorno per la solenne apertura del tempio protestante. Pochi monelli stavano davanti al tempio. I buoni Torinesi, che ci dovevano passar vicino, chinavano gli occhi, continuando la loro strada. Chi era cattolico, non poteva a meno di deplorare in quel giorno il tr onfo dell'eresia. Chi era solo Italiano, nel senso che la politica dà oggidì a questa parola, doveva pur piangere sulle sorti della Penisola... » et ceux qui avaient ordonné ou seulement autorisé l'intervention de la *garde nationale* à cette fête, sont accusés par elle « d'avere tentato di spargere il disonore sulla milizia cittadina. » (*Armonia*, nos du 17 et du 20 décembre 1853.)

de circonstances sur lesquelles nous aurons plus tard à revenir, le moment où, à vues humaines, il semblait qu'il allait s'élancer avec plus d'ardeur que jamais dans la carrière, fut celui où il s'arrêta tout court; il ne prêta plus dès lors à l'œuvre qu'il avait constamment indiquée à l'église vaudoise comme son œuvre capitale, que le concours d'une sympathie qu'à aucun prix il n'eût voulu lui retirer.



CHAPITRE VIII.

Beckwith et les œuvres de bienfaisance.

Ce que nous avons dit, jusqu'à présent, de l'homme exceptionnel dont nous racontons l'histoire, a dû nous préparer au contenu de ce chapitre.

Pour concevoir, entreprendre et poursuivre, dans l'esprit où il le fit, et au prix de tant et de si grands sacrifices, cette série d'œuvres diverses que nous avons successivement énumérées, il fallait plus que de l'élévation d'esprit et de la générosité de caractère, il fallait un cœur largement ouvert aux nobles inspirations de la charité. Et comment, avec un tel cœur, Beckwith serait-il demeuré insensible aux nécessités et aux souffrances de tant de sortes, dont une bonne partie de la population vaudoise était alors comme accablée ?

Il y eut un temps pendant lequel le public des Vallées, peu au clair encore sur les véritables intentions du colonel, put se figurer que c'était avant tout en vue de venir en aide aux besoins matériels de la population, qu'il avait fixé sa résidence au milieu d'elle : si nombreuses et abondantes étaient les aumônes qu'il répandait au près et au loin, en faveur, non-seulement des Vaudois, mais aussi des catholiques. Aussi le moment vint-il bientôt, où il ne put plus se livrer à sa promenade favorite de tous les jours, sans être arrêté, à chaque pas, par des suppliants de toute espèce, qui profitaient de cette occasion pour faire appel à sa bienfaisance. D'autres fois pourtant, c'était lui-même qui, devinant une détresse qui n'osait se montrer, la contraignait en quelque sorte à lui révéler son secret et à accepter son assistance. Un jour, entre autres, (c'était sur le chemin qui de Sainte-Marguerite conduit au Villar), il voit venir un homme, bien connu d'un chacun dans le pays, et qui gagnait péniblement sa vie et celle de sa famille, en transportant de la montagne, à l'aide d'un âne, du charbon et du menu bois. Le pauvre journalier qui, ce jour-là, était sans sa bête, pleurait comme quelqu'un qui est sous le poids d'une très grande infortune.

— Qu'avez-vous donc à pleurer, mon ami, lui dit Beckwith, en l'abordant ?

— Ah ! monsieur, lui répondit le bonhomme, moitié en français, moitié en piémontais (c'était un catholique), c'est qu'on va me prendre mon âne, et que sans lui, il ne nous restera plus, à ma famille et à moi, qu'à mourir de faim.

Et là-dessus, il raconte, avec toutes sortes de détails, au bienveillant colonel, comme quoi un sien créancier, qu'il n'avait pu parvenir à satisfaire, avait fait mettre le séquestre sur sa bête et allait la faire passer dans son écurie.

Beckwith, touché par le récit qu'il venait d'entendre, s'informe du montant de cette dette. Quand il le sut :

— Eh bien, mon ami, lui dit-il, vous serait-il indifférent de me vendre à moi votre âne, et avec l'argent que je vous en donnerai, de vous acquitter envers votre créancier ?

L'ânier l'assura que cet arrangement lui convenait à tous égards.

— Dans ce cas, lui dit Beckwith, amenez l'animal demain, chez moi, à Sainte-Marguerite, et vous recevrez votre argent.

L'ânier fut exact au rendez-vous ; le prix convenu lui fut aussitôt compté ; et comme il se disposait, le cœur gros, à se retirer, laissant sa bête en arrière :

— Oh ! pour le moment, lui dit Beckwith, vous

pouvez ramener l'âne chez vous, et vous en servir aussi longtemps que je ne le ferai pas réclamer ; seulement qu'il soit bien entendu que l'âne est à moi, et que je ne permettrai à personne de s'en saisir sous aucun prétexte.

L'étonnement et la joie du vieux bonhomme, à l'ouïe de ces paroles, se devinent mieux qu'ils ne se décrivent.

Quant à l'animal lui-même, ce qui venait de se passer lui acquit une véritable célébrité dans la contrée, et au lieu de l'*âne de Boulalon* (c'était le nom du propriétaire), on ne l'appelait plus, en le voyant passer, que l'*âne du colonel.*

Son « commerce avec le bon Dieu [1] » comme il avait coutume d'appeler l'aumône, se faisait souvent sur une beaucoup plus vaste échelle. Au printemps de 1833, par exemple, voulant manifester sa reconnaissance envers Dieu pour la guérison inespérée dont il avait été l'objet [2], il fit faire aux pauvres des différentes paroisses (et cette fois encore sans distinction entre protestants et catholiques) une abondante distribution de denrées [3]. Pareillement en 1840, il envoya de Londres, où il se trouvait alors,

[1] Allusion à Math. X, 42.
[2] Voir chap. III, pag. 36.
[3] Notice sur Beckwith publiée par M. le pasteur A. Bert dans le journal *Piété et charité*, numéro du 15 février 1863.

la somme de 1000 fr. pour être convertie en maïs à distribuer aux habitants de la paroisse de Rodoret dont les récoltes, par suite du gel, avaient été complétement anéanties.

Ses largesses ne consistaient du reste pas uniquement en argent ou en denrées, et ne s'adressaient pas exclusivement au corps, mais avaient aussi pour objet les âmes, dans plus d'un cas. C'est ainsi qu'ayant acquis la certitude qu'il existait encore, dans chaque paroisse, un assez grand nombre de familles au sein desquelles la parole de Dieu, ou ne se trouvait pas du tout, ou ne se trouvait que par fragments, il fit faire, à deux reprises, en 1841 et 1842 des distributions de 5 à 600 Bibles à la fois, après avoir obtenu à cet effet l'autorisation de la Table.

Mais des nombreuses œuvres de bienfaisance auxquelles il mit la main, aucune n'éveilla en lui un intérêt aussi puissant et n'eut une aussi large part à ses libéralités que celle des hôpitaux des Vallées vaudoises, de celui de La Tour en particulier.

Nous avons mentionné, en son temps[1], la fondation de cette institution charitable. Les origines en furent des plus humbles; ce qui, bien loin d'ê-

[1] Voir chap. II, pag. 30.

tre un mal, eût été plutôt un bien, si seulement les améliorations avaient marché de pair avec les années. Mais hélas! ce fut plutôt le contraire qui arriva, et, au commencement de 1846, vingt ans, par conséquent, après la fondation, rien ne répondait moins à l'idée qu'on se fait d'un hôpital que ce qui existait sous ce nom aux Vallées. Un médecin cumulant les fonctions de médecin et d'économe; une commission directrice dont les membres, au nombre de cinq, disséminés sur toute l'étendue du pays, croyaient se réunir assez souvent, quand ils le faisaient une fois par trimestre; un infirmier et une infirmière sans expérience, et qui étaient plus au service du médecin et de sa famille qu'à celui des malades; une extrême pénurie de linge, de literie et de vaisselle; partout l'incurie, la malpropreté, le désordre,.... tel était le tableau que présentait l'hôpital de La Tour à cette époque.

Beckwith dirigeait assez fréquemment de ce côté sa promenade quotidienne. « Un tel état de choses, s'était-il souvent répété à lui-même, ne peut pas durer; il faut, de toute nécessité, y porter remède. » — Mais comment s'y prendre?

Au temps dont il s'agit l'institution des diaconesses d'Echallens (aujourd'hui de Saint-Loup), dans le canton de Vaud, due à l'initiative et au zèle du vénérable pasteur Germond, commençait

à attirer l'attention et à faire parler d'elle d'une manière avantageuse. — « Si nous pouvions, se dit Beckwith, arriver à avoir une de ces filles à laquelle nous confierions la direction intérieure de l'hôpital. » Et quand, après mûre délibération avec lui-même, il se fut arrêté à ce projet, il chercha à y gagner la commission directrice. Ce ne fut toutefois pas sans peine qu'il y parvint. Cette chose infiniment difficile partout, qu'on appelle la correction des abus, l'est tout particulièrement dans un milieu restreint comme celui des Vallées vaudoises. Sur un petit théâtre, les questions de principe se transforment très facilement et presque forcément en questions de personnes; un abus, quel qu'il soit, ne peut être un peu vigoureusement attaqué sans qu'aussitôt, aux récriminations et aux clameurs de celui qui est plus directement intéressé à le perpétuer, ne s'ajoutent celles de toute une troupe de parents, d'amis, de connaissances, qui croiraient manquer grandement aux devoirs de la parenté et de l'amitié, si elles ne mettaient aux réformes qu'il s'agit d'effectuer le plus d'obstacles possible.

L'opposition que le simple énoncé de la proposition de Beckwith avait suffi à provoquer, devint vraiment terrible quand, par une délibération expresse de la commission, le projet du colonel fut

devenu une réalité, et qu'une diaconesse d'Echallens eut été installée dans l'hôpital de La Tour, en lieu et place de l'économe [1]. Tout ce que la petitesse et l'esprit d'intrigues surent inventer pour rendre à cette dernière la position intenable fut mis en réquisition. Mais, heureusement, tout cela fut en vain. Le colonel veillait et répondait aux machinations des opposants par un redoublement d'activité et d'énergie. De son côté, la diaconesse chargée d'accomplir cette révolution (car c'en était une) se trouva être, à tous égards, mais surtout par la fermeté et le courage, à la hauteur de sa tâche. Unissant à une constitution des plus frêles, une volonté de fer, que rien ne faisait fléchir, Mlle Henriette Helm [2] (c'était le nom de cette pre-

[1] Cette délibération, en date du 6 novembre 1845, porte que « la Commission, sentant le besoin d'avoir dans l'établissement une personne particulièrement affectée au soin des malades, sur la proposition de M. le colonel Beckwith, constant ami des Vaudois, délibère d'appeler dans les Vallées une telle personne et de l'appliquer au service de l'hôpital de La Tour; et de prier, à cet effet, M. le modérateur-adjoint Rével de bien vouloir faire les démarches nécessaires pour qu'il nous en soit tout de suite envoyé une. »

[2] Arrivée à La Tour, le 3 janvier 1845, elle fut remplacée, au bout de quelques mois, par sœur *Elise Locher*, qui, après quatre ans environ de séjour aux Vallées, les quitta pour se vouer à la carrière missionnaire dans les Indes orientales. Les noms des diaconesses de Saint-Loup qui ont succédé à ces deux premières sont les suivants :

Sœur *Fanchette Pasteur*, 1851-1852; sœur *Rosalie Mathey*, 1852-

mière diaconesse) se promit à elle-même qu'elle succomberait, s'il le fallait, à la tâche, mais qu'elle accomplirait ce qu'on attendait d'elle. Et elle l'accomplit effectivement. Après une résistance des plus vigoureuses, les abus furent obligés de capituler.

Mais l'autre alternative se vérifia malheureusement aussi. Brisée dans cette lutte trop au-dessus de ses forces physiques, sœur Henriette dut reprendre le chemin d'Echallens, où, quelques mois après, elle remettait tranquillement son âme aux mains de Celui au service duquel elle s'était consacrée. Son éloignement fut un vrai chagrin pour Beckwith, plus à même que qui que ce soit d'apprécier ses hautes qualités, et chez lequel un caractère de cette trempe devait éveiller tout naturellement une vive sympathie. Aussi, par reconnaissance pour ce qu'elle avait été, tout autant que par intérêt pour l'œuvre elle-même, se tint-il constamment et sans broncher à côté de chacune des diaconesses qui, successivement, vinrent prendre la place de leur sœur défunte, les conseillant, les encourageant et, quand il en était besoin, les dé-

1856, décédée dans l'exercice de ses fonctions ; sœur *Louise Fatio*, 1856-1859; sœur *Julie Ruchonnet* et sœur *Rosine Albrecht*, 1859-1861; sœur *Louise Reymond* et sœur *Jenny Delessert*, 1862-1864; sœur *Jenny Delessert* et sœur *Eugénie Gaillard*, 1864-1868; sœur *Jenny Delessert* et sœur *Julie Delessert*, 1868-1870.

fendant, avec la plume ou autrement, contre les accusations plus ou moins calomnieuses et malveillantes auxquelles elles étaient en butte. Ce fut ce qu'il fit, entre autres, dès la seconde moitié de 1846. Quelque temps auparavant, il avait consacré une forte somme d'argent à repourvoir l'hôpital de tout ce dont il manquait en fait de linge, de literie et de batterie de cuisine, y compris un fourneau économique qu'on fit venir exprès de la Suisse. Il lui semblait (et certes il n'avait pas tort) que tant de sacrifices auraient dû sinon désarmer complétement la malveillance, au moins mettre un peu d'huile dans les rouages. Il n'en était rien pourtant : les cancans continuaient d'aller leur train, et les faits les plus innocents en eux-mêmes, suivant le jour sous lequel ils étaient présentés, se transformaient en véritables énormités à la charge de la diaconesse. Une de ces accusations, crue de bonne foi par l'un des employés, d'ailleurs très respectable, de l'administration, et rapportée par lui au colonel, fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'il recevait de Beckwith la lettre suivante :

La Tour, le 7 août 1846.

Mon cher N. N.

Cette affaire dont vous m'avez parlé hier a eu sa source

dans l'irrégularité et le désordre ordinaire qui caractérisent vos gens.

La femme du malade est venue demander la permission de voir son mari; et comme il s'est élevé une question entre elle et la diaconesse, au sujet d'aliments portés au malade, la femme a fait mine de partir, mais elle est remontée par un autre escalier. On ne sait pas ce qui s'est passé, mais, en définitive, le malade a demandé ses habits et a voulu partir. Je crois qu'il serait plus prudent de ne pas donner leurs habits à des malades renitents, dans de telles circonstances. Mais les moyens de coercition sont si faibles, et les personnes en charge si peu disposées à soutenir l'ordre et la discipline nécessaires, que toute institution, dans ce pays, devient à peu près impossible. La population veut avoir la faculté d'entrer et de sortir, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir; de porter tout ce qu'elle veut aux malades; de faire le compérage aussi longtemps que bon lui semble; et si l'on essaie de mettre de l'ordre, on vous répond par la résistance et quelquefois par des scènes violentes et scandaleuses. Tout le monde a crié contre la mauvaise administration de l'hôpital, et personne plus que vous; et à présent qu'on veut y mettre de l'ordre, tout le monde se soulève contre.

Deux visites de quelques minutes faites, chaque jour, par des médecins occupés de leur propre clientèle ne sauraient absolument influer en rien sur la gestion d'un hôpital. Tout ce que ces médecins peuvent raisonnablement attendre, c'est que leurs ordres soient exécutés et leurs prescriptions suivies. Leur action sur l'administration de la maison est absolument nulle. Ils n'y prennent aucune part. La même chose arrive à l'égard de la Commission. Elle prend quelques décisions trimestrielles et puis elle

s'en va. Qui donc est appelé à diriger les détails de cet établissement pendant vingt-trois heures sur les vingt-quatre? Autrefois il n'y avait rien. Des malades abandonnés aux soins de deux domestiques ignorants et brutaux, sans linge, sans cuisine, sans application de remèdes, voilà ce qui constituait l'hôpital! Et avec quoi a-t-on voulu porter remède à tout cela? — Avec des paroles et des critiques inutiles! Et, en supposant l'existence actuelle du même état de choses, faites-moi le plaisir de me signaler les moyens et les personnes les plus aptes à y remédier. — Un hôpital consiste dans :

1° Les soins scientifiques et consciencieux des médecins;

2° Les services assidus de domestiques, dirigés avec intelligence par un supérieur;

3° L'abondance et la bonne tenue du linge;

4° La propreté des lits;

5° Une convenable préparation des aliments et des boissons;

6° L'application intelligente des prescriptions des médecins;

7° La propreté de la maison;

8° L'ordre et la probité dans la gestion pécuniaire;

9° Le contrôle des fournisseurs de vivres et de denrées.

Si vous voulez nous rendre un vrai service, informez-vous bien des faits qui se rapportent à ces différents objets, et signalez-nous les lacunes et les défauts qui subsistent encore, et nous essaierons d'y porter remède; mais il est inutile de se joindre aux criailleries d'un public insouciant qui ne veut pas même prendre la peine de s'informer des faits, et qui laisserait aller en ruine l'hôpital, pendant un siècle, sans même y toucher du bout du doigt.

Vous ne pouvez nier (car vous en êtes un des princi-

paux témoins) le mauvais état dans lequel se trouvait jadis cet établissement. A présent qu'on essaie de le mettre sur un bon pied, il est de votre devoir de soutenir ceux qui travaillent dans ce but. Aussi longtemps que la diaconesse sera à la tête de la maison, il faut la soutenir dans ses efforts. Si l'on a des plaintes à faire, qu'on mette un esprit de justice et de patience à les constater. Un esprit d'hostilité contre une femme est inutile : on ne peut rien faire contre un pareil ennemi. Nous autres hommes, nous sommes appelés à agir de sang-froid et à nous régler sur des faits. Notre marche est bien simple : prendre les faits un à un; les peser dans la balance; les mettre à leur place; entretenir le bon ordre; et appuyer les efforts de ceux qui sont appelés à lutter contre le manque de bon sens et de probité de ces individus qui, si on les laissait faire, entretiendraient un désordre perpétuel en toute sorte de choses.

A présent le service et le matériel de la maison sont considérablement améliorés; on n'épargne ni argent, ni peine, en vue de combler toutes les lacunes qui subsistent encore; et c'est le moment que l'on choisit pour crier contre ceux qui sont à l'œuvre !.. Mais j'ai eu trop d'expérience des hommes et des affaires de ce pays pour me laisser décourager; et je ferai face à tout cela et irai de l'avant malgré tout le monde.

Croyez-moi toujours, mon cher N. N., votre très sincèrement, etc.

CHARLES BECKWITH, colonel.

Trois jours après, Beckwith écrivait, sur ce même sujet, au Modérateur de l'église vaudoise,

une lettre non moins incisive et énergique que la précédente et se terminant par les lignes qui suivent, et par lesquelles nous mettrons fin, nous aussi, à ce chapitre :

Je ne suis nullement effrayé ni découragé par toute cette opposition; et c'est sur la réussite de ces efforts faits entièrement dans l'intérêt des pauvres, de l'église et de la nation que je réglerai dorénavant ma conduite. La bonne application des deniers publics et le soin corporel des malades pauvres est un des premiers devoirs d'une communauté; et si une société chrétienne n'a pas l'énergie physique et morale pour remplir ce devoir dans son propre pays, elle n'est pas digne de ce nom. Je ne doute nullement de trouver auprés de la Table tout l'appui qui m'est nécessaire. Je suis certain qu'elle saura trés bien apprécier tout ce qui se passe, et peser dans une juste balance les différentes questions qui se soulévent de temps en temps.

La personne qui occupe actuellement la place de diaconesse, est une personne active, entendue, économe et tenace dans sa maniére d'envisager ses devoirs. Elle est nécessairement trés souvent en contact avec un esprit qui se plaît dans le désordre; mais il est éminemment dans l'intérêt de l'établissement et de l'administration d'avoir une personne capable de lutter contre des dispositions aussi nuisibles aux malades eux-mêmes qu'à ceux qui ont pour mission de leur venir en aide..... Croyez-moi, monsieur le Modérateur, toujours votre sincérement affectionné :

Ch. Beckwith, colonel.

Vingt-quatre ans se sont écoulés depuis que ces

lignes ont été écrites, et quiconque, après avoir vu l'établissement sur son ancien pied, le visiterait aujourd'hui, ne pourrait, à la vue de l'ordre et du bien-être qui s'y font remarquer de prime abord jusque dans les moindres détails, que bénir du plus profond de son cœur celui qui, par sa fermeté et sa constance à vouloir le bien, a été le principal instrument de cette transformation.



CHAPITRE IX.

Beckwith et les questions ecclésiastiques.

LE MODÉRATEUR A VIE.

Les questions ecclésiastiques auxquelles Beckwith se trouva particulièrement mêlé, dans le cours de son activité bienfaisante au sein de l'église vaudoise, sont au nombre de deux, celle du Modérateur à vie et celle de la Liturgie.

Donnons d'abord, — à l'usage surtout de ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas exactement au courant de la constitution de l'église vaudoise, — quelques éclaircissements sur la nature de la charge de Modérateur.

Dans les différentes églises presbytériennes d'Ecosse, d'Irlande, et, croyons-nous aussi, d'Amérique, on donne ce titre au président de l'assemblée générale ou synode de chacune de ces églises. Ce

nom lui vient de son office qui est de diriger, ou, plus littéralement, de modérer les débats.

Dans l'église vaudoise, au contraire, le fonctionnaire désigné sous ce titre est le président du pouvoir exécutif ou Table [1] laquelle est chargée, d'un synode à l'autre, de l'administration générale de l'église.

Autre détail essentiel à relever, au sujet de cette charge : Le Modérateur, dans l'église vaudoise, n'est nommé que pour le temps qui court d'un synode à l'autre, c'est-à-dire, avant 1848, pour cinq ans. Ce terme expiré, le Modérateur sortant de charge pouvait, il est vrai, être réélu, et il l'était quelquefois, mais si (ce qui arrivait le plus souvent) l'assemblée se décidait pour une nouvelle nomination, elle devait, (par suite d'un système d'équilibre qui joue un très grand rôle dans l'histoire administrative de l'église vaudoise), prendre le nouveau Modérateur dans une autre vallée que celle à laquelle avait appartenu son prédécesseur : dans la vallée de Saint-Martin, si le dernier

[1] Composée de cinq membres, dont trois ecclésiastiques et deux laïques.

Très probablement, ce titre de Modérateur donné au président de la Table, lui est-il venu de ce que, pendant de longues années, et jusqu'au synode de 1848, qui modifia cet état de choses, c'était à ce fonctionnaire que revenait, d'office, en même temps que la présidence de l'administration, la présidence aussi du synode.

en charge avait appartenu au val Luzerne, ou vice-versa.

Combien peu un tel système devait-il être du goût d'un homme comme Beckwith, anglican et colonel à la fois, élevé dans de tout autres principes et de tout autres habitudes!

Ajoutons à cela que la manière dont, malheureusement, durant des années, ce système fonctionna sous ses yeux, n'était nullement faite pour le lui rendre acceptable.

En outre, la satisfaction qu'il éprouvait, depuis qu'à la tête de l'administration se trouvait un homme capable de comprendre ses intentions, de s'y associer, et digne, à tous égards, de sa confiance, devait lui faire redouter toute espèce de chance de le voir remplacé par quelqu'un qui n'aurait peut-être aucune des qualités qui le lui faisaient si fort apprécier [1].

Voilà pourquoi, en 1837, c'est-à-dire au plus fort de son activité réformatrice, pendant la Modérature de M. J.-P. Bonjour, surgit dans l'esprit de

[1] « Il n'y a personne à présent qui soit apte aux affaires; et j'ai un intérêt particulier à ce que le maniement en reste entre les mains actuelles.... Ceci est de la dernière importance pour moi, puisque tout ce qui a été fait n'est qu'ébauché et demande encore pour son perfectionnement les mêmes moyens intellectuels, poussés dans le même sens, par les mêmes volontés. »

Lettre de Beckwith à M. le pasteur J.-P. Bonjour, Modérateur, en date du 12 septembre 1838.

Beckwith l'idée d'un Modérateur à vie, pris, non plus dans une vallée plutôt que dans l'autre, mais, sans égard à la localité, partout où l'on aurait chance de faire le meilleur choix d'un Modérateur ; en outre, n'ayant pas cure d'âmes et pouvant ainsi se consacrer tout entier aux intérêts généraux de l'église; d'un Modérateur réunissant, sous des dehors encore tout presbytériens et démocratiques, les principales attributions d'un véritable évêque.

D'autres considérations encore, d'un ordre plus essentiellement religieux, ont probablement aussi poussé Beckwith dans la voie où nous le voyons entrer. Pleinement d'accord, en ceci, avec son collaborateur et compatriote, le vénérable Dr Gilly, Beckwith n'envisageait qu'avec une extrême appréhension l'influence que menaçaient d'exercer, sur l'avenir de l'église vaudoise, les facultés théologiques de France et de Suisse où allaient faire leurs études les étudiants des Vallées. Ecclésiastiquement parlant, cette influence était, à ses yeux, le désordre et l'anarchie; dogmatiquement, le socinianisme et le rationalisme. Faute de faire une différence assez grande, sous ce dernier rapport surtout, entre Genève et Lausanne, entre Strasbourg et Montauban, ses jugements sur ces différentes facultés ne portaient

pas à un degré suffisant ce cachet de justice et d'impartialité qui était pourtant un des traits distinctifs de son caractère [1].

Combattre, par tous les moyens permis, cette influence, pour lui en substituer une autre qu'il estimait beaucoup plus avantageuse à l'église vaudoise, tel fut l'effort constant de Beckwith, du jour où le relèvement de cette église fut devenu le but principal de son existence.

Différentes mesures d'une assez haute importance, adoptées entre les années 1833 et 1839 : la

[1] Pour ce qui est de Beckwith, ceux qui, comme l'auteur de cet écrit, ont eu le privilége de vivre pendant de longues années à ses côtés, savent à quoi s'en tenir à cet égard, et le fragment suivant d'une lettre au Modérateur ne laissera de doute à personne, sur la vérité de notre assertion. Bien que datée du 14 juillet 1857, elle n'en exprime pas moins les sentiments qu'alors déjà il nourrissait, dans le secret de son cœur, sur le sujet qui nous occupe :

« Il n'a jamais été possible, dit Beckwith, de vous faire accepter votre véritable mission. Le Dr Gilly et moi étions les seuls vaudois; tous les autres étaient des calvinistes français. Sept siècles de traditions bien constatées n'ont pu faire le moindre effet moral sur vos esprits. Genève était écrit en gros caractères sur le drapeau moral que vous avez déployé en Piémont, et il faut en subir toutes les conséquences. Vous avez tergiversé et méconnu votre origine. Enfants légitimes des temps apostoliques, vous avez renié votre généalogie et vos droits comme enfants du sol, pour vous attacher à des étrangers et à des novateurs. Votre cri de guerre est Calvin, quand le nom de Claude aurait ébranlé vos adversaires et gagné à votre cause l'intelligence, le respect et l'affection du Piémont. »

Quant à Gilly, les notes qui suivent prouvent que nous ne nous sommes pas davantage trompé dans nos affirmations le concernant.

fondation à La Tour d'un collége où les étudiants vaudois pour le saint ministère pussent achever leurs études, sans avoir plus besoin de recourir aux académies étrangères [1]; la composition d'une liturgie, à l'usage exclusif de l'église des Vallées [2]; la remise en vigueur, au synode de 1839, de la confession de foi de 1655, plus ou moins tombée en désuétude [3]; la consécration des aspirants au

« [1] Le dernier et le plus important but de la fondation du collége est de fournir de tels moyens d'instruction dans les Vallées, qu'il ne soit plus absolument nécessaire pour les jeunes vaudois d'aller aux académies étrangères pour finir leur éducation. C'est, dans une grande mesure, pour prévenir cette expatriation très dangereuse à l'endroit des mœurs et des principes religieux des Vaudois que j'ai donné à l'institution une telle étendue et direction, etc.» Lettre du Dr Gilly à la Table, en date du 23 décembre 1839. Dans une autre il insiste pour que « l'instruction religieuse qui se donnera au collége soit parfaitement conforme à l'ancien catéchisme ou formulaire de la doctrine vaudoise, daté de l'an 1100, et à la confession de foi de 1655. »

Le titre de collége de la Sainte-Trinité est par lui donné (nous l'avons vu) à l'établissement qu'il vient de fonder, dans l'espoir que « ce titre marquera le caractère de l'établissement, et le rendra plus respectable aux yeux de vos voisins de l'église romaine et des chrétiens étrangers; en même temps qu'il servira à attester l'adhésion des églises vaudoises d'aujourd'hui à la foi de leurs ancêtres. » Lettre à la Table du 23 février 1835.

[2] Les fonds, pour l'impression d'une double édition de cette liturgie (l'une pour les temples, imprimée à Edimbourg l'an 1837, l'autre pour les familles, imprimée à Lausanne en 1842) furent, en majeure partie, procurés par le Dr Gilly. — A part un rituel pour la sépulture des morts, assez semblable à celui de la liturgie anglicane, cette liturgie n'offre presque pas de différence avec celle des églises réformées de la Suisse.

[3] A propos des résolutions de ce synode, Gilly écrivait ce qui

saint ministère, depuis longtemps abandonnée aux académies où ils faisaient leurs études, restituée au corps des pasteurs de cette église, lesquels ne devaient y procéder qu'avec la plus grande circonspection, et à la suite d'un examen approfondi sur les convictions religieuses et ecclésiastiques du candidat [1]; enfin le choix de trois jeunes vaudois, d'entre les mieux doués, pour les envoyer étudier la théologie dans une université anglaise [2] — toutes ces résolutions et d'autres encore,

suit, en date du 12 septembre 1839 : « Quand je fais la comparaison entre les graves délibérations de votre assemblée synodale, sur des sujets d'une si haute importance, avec celles d'autres conférences ecclésiatiques tenues par certaines églises réformées, je suis fier de mes relations avec l'église vaudoise du Piémont. Par vos actes synodaux vous vous êtes élevés à une position plus respectable que jamais. »

[1] « J'espère (écrivait Gilly, à ce sujet, en date du 13 août 1840) que je ne suis pas trop présomptueux, en attribuant cet acte, dans une certaine mesure, à l'influence des amis des Vaudois qui ont cherché à rendre vos églises indépendantes de celles de la Suisse. »

Beckwith écrivait, à son tour, à la date du 20 juillet 1840. « J'ai vu avec plaisir que votre proposition concernant la consécration a eu son effet, et je crois avec foi que nos longs entretiens, à côté du feu, ont porté des fruits. »

[2] Ces jeunes gens étaient Messieurs Henri Muston, de la Tour, Charles Vinçon, de Pramol, et Joseph Monastier, d'Angrogne. Dans la lettre, datée de Saint-Jean, 28 avril 1839, que Beckwith adresse à la Table, pour lui demander d'autoriser M. Gilly à faire étudier, à l'université de Durham, les jeunes gens susnommés, qu'il s'offre de conduire lui-même à leur destination, il ajoute ce qui suit : « Comme je n'entre pour rien dans la responsabilité, et que je prends avec moi les jeunes gens seulement

à l'adoption desquelles, soit Beckwith soit Gilly eurent une part considérable, ne sont autre chose que des pas successifs dans la direction et vers le but que nous avons indiqué.

De plus, il faut bien le reconnaître, Beckwith n'était pas seulement anglican de naissance et d'éducation, il l'était de cœur et par conviction profonde. La constitution épiscopale était, à ses yeux, sinon la seule vraiment biblique (il n'allait probablement pas jusqu'à le prétendre) [1], celle du moins qui, mieux que toute autre, imprimait à l'action de l'église ce double caractère d'autorité d'un côté et d'ensemble de l'autre, qui sont les conditions indispensables de son influence.

Aussi faut-il s'étonner qu'il ait désiré doter l'église vaudoise, qu'il affectionnait grandement,

par amitié, pour eux et pour leurs familles, je désire que l'autorisation soit accordée à M. le Dr Gilly. » L'autorisation fut accordée par délibération du 30 avril 1838. — Une autre lettre de Beckwith, en date de Londres, 14 juin 1838, au sujet de ces jeunes gens, dit : « qu'ils ont excité un intérêt général » et exprime l'espoir « que cette entreprise aura un résultat très favorable aux intérêts des Vallées. » — On sait que cet espoir ne s'est pas réalisé et qu'aucun de ces jeunes gens n'a pris place, plus tard, dans les rangs du clergé vaudois.

[1] « La consécration épiscopale n'est pas un *sine quâ non* à l'exercice valide des devoirs de l'office présidentiel ou épiscopal.... Saint Jérome est d'avis, se fondant sur plusieurs passages de l'Ecriture, qu'un *presbyter* et un évêque sont sur le même pied, quant à leur caractère sacerdotal. » Lettre à M. J.-P. Bonjour, du 28 août 1844.

d'une organisation réalisant à ses yeux de si précieux avantages?

Seulement, il est plus que probable, — large de cœur et d'esprit comme il l'était d'ailleurs et comme il en fournit la preuve en communiant pendant près de trente années dans une église si différente de la sienne, — il est plus que probable, disons-nous, qu'il ne l'aurait point tenté, si aux considérations que nous venons de rappeler, ne s'en étaient ajoutées d'autres encore.

Et tout d'abord, les Vaudois qui sont-ils et d'où viennent-ils [1] ? Beckwith, comme plusieurs de ceux qui ont dirigé leur attention sur ce difficile problème historique, voyait en eux les restes de la primitive église de Christ en Piémont; des membres de la grande église latine, abandonnés par leurs évêques, lorsque, au commencement du douzième siècle, l'influence de la papauté, pendant longtemps tenue en échec dans le diocèse du nord de l'Italie, y fut devenue prépondérante, comme dans le reste de la chrétienté; les enfants spirituels, par conséquent, de cet illustre Claude, évêque de Turin, qui, dans ces temps de profonde ignorance religieuse, fut comme une lampe dissi-

[1] Voir les nombreux articles sur cette question publiés dans la *Buona Novella* de 1851, et dont les matériaux avaient été fournis par Beckwith.

pant, à une grande distance, les épaisses ténèbres dans lesquelles le monde entier était alors plongé. Revenir à une organisation plus ou moins épiscopale, n'était-ce donc pas, pour les Vaudois, revenir purement et simplement à leurs origines?

En second lieu, et quoiqu'on ne fût alors qu'en 1836 ou 1837, et que les grands événements qui ont depuis ébranlé et si profondément tranformé la péninsule ne fussent encore que très vaguement pressentis par un petit nombre, Beckwith avait déjà l'esprit et le cœur préoccupés de grands desseins et de grandes entreprises, à l'égard de l'église vaudoise: desseins et entreprises qui rendaient indispensables de grandes ressources pécuniaires. Or ces ressources, de qui pouvait-il les attendre, sinon de ses compatriotes et coréligionnaires? Et cela étant, combien sa tâche ne serait-elle pas facilitée si, en faisant appel à leur concours, il pouvait leur montrer dans l'église vaudoise, sa cliente, non pas une église anarchique, comme le sont, aux yeux de beaucoup d'anglicans, les églises presbytériennement organisées, mais une église, sinon franchement épiscopale, réalisant tout au moins bon nombre des avantages de ce système?

Enfin, dans une organisation ecclésiastique s'éloignant un peu moins de celle de l'église romaine que l'organisation actuelle de l'église

vaudoise, Beckwith voyait un point de contact avec l'Italie sur laquelle elle serait appelée, tôt ou tard, à exercer son influence.

Voilà donc, sous l'empire de quelles circonstances et de quelles préoccupations, la question mise en tête de ce chapitre se trouva comme déposée dans l'esprit de Beckwith, et, après un temps de réflexion plus ou moins prolongé, se produisit, dans l'automne de 1837, sous la forme d'un manifeste au corps des pasteurs, destiné à les gagner à ce point de vue.

Dans ce document d'une incontestable habileté, et remarquable, autant par la piété qu'on y respire, que par l'élévation des sentiments et des pensées, Beckwith ne met guère en avant, d'entre les motifs que nous venons d'énumérer, que ceux qui se rattachent à l'administration même de l'église :

« Je me présente devant vous, y dit-il, en commençant, aux pasteurs, avec l'entière confiance d'un homme qui sait qu'il jouit de votre estime et de votre amitié, pour m'entretenir avec vous sur des objets d'un intérêt majeur pour les églises et la population vaudoise. Quand je vous aurai exposé l'état actuel des affaires publiques, j'aime à croire qu'il n'y aura plus de divergence d'opinion sur la nécessité d'apporter quelques modifications dans la manière de les administrer, et ma tâche sera de concilier les différences de point de vue, ou entre vous-mêmes, ou entre vous et ceux qui sont appelés à faire les sacrifices néces

saires pour mettre à exécution les changements qui seront jugés convenables. Ce que je vais vous dire vient de moi. Personne n'a usé de son influence sur moi; je suis un agent libre, et je me présente devant des hommes libres, pour discuter librement des mesures qui sont conçues entièrement dans l'intérêt public, sans arrière-pensée et sans autre but que le bien-être de tous. »

A ce préambule, bien propre à gagner les esprits et les cœurs de ceux auxquels il s'adresse, Beckwith fait suivre une énumération aussi complète que possible des devoirs de toute espèce alors déjà inhérents à l'office de Modérateur, et qu'un avenir prochain rendrait beaucoup plus nombreux et plus considérables encore, et la conséquence qu'il en tire, c'est l'impossibilité absolue pour un Modérateur ayant cure d'âmes de faire face convenablement à cette charge.

Beckwith propose donc: « la nomination d'un Modérateur exempt des devoirs attachés à la conduite d'une paroisse. »

Mais ici une difficulté se présente et lui barre, pour ainsi dire, le passage. Comment, s'entend-il objecter, après avoir arraché un pasteur à son troupeau, pour lui confier pendant quelques années la direction générale de l'église, pourra-t-on lorsqu'il sortira de charge, le restituer à ses précé

dentes fonctions, quand, dans l'intervalle, un autre pasteur aura pris sa place?

Non-seulement cette difficulté n'arrête point Beckwith, mais il s'en prévaut pour arriver d'un bond à la conclusion à laquelle il tend: la nomination d'un Modérateur, non plus *à terme*, comme cela avait eu lieu jusqu'alors, mais *à vie*. Les considérations dont il étaie sa proposition, pour la faire agréer, sont les suivantes:

1° Il sera infiniment plus facile, — sur les quinze pasteurs dont se compose le clergé vaudois [1], — de trouver *un* homme vraiment capable, tous les *vingt* ans (supposant que tel soit le terme moyen de la durée en charge d'un Modérateur), que *quatre*, dans ce même espace de temps, comme le requerrait l'organisation actuelle.

2° Tout bien considéré, si le système qu'il s'agirait d'abandonner offre, grâce à la fréquence des élections qui en est la conséquence, un nombre plus grand d'occasions de faire un bon choix, il augmente, du même coup, les occasions de faire le contraire et (la passion, si naturelle au cœur de

[1] Le nombre des pasteurs proprement dits, qui n'était alors que de quinze, s'est élevé après 1848 à seize, par suite de la constitution de la communauté protestante de Turin, en seizième paroisse de l'église vaudoise.

l'homme, y aidant), de commettre des erreurs de jugement, contre lesquelles on se prémunira d'autant moins, qu'on se reposera davantage sur la fréquence des élections pour en réparer les suites.

3° Un Modérateur à vie acquerrait, par le fait seul de sa permanence aux affaires, une expérience, un tact, et partant une autorité que n'aura jamais un pasteur sorti fraîchement de son presbytère, et y rentrant forcément, au bout de peu de temps, quand, précisément, il commencerait à devenir l'homme de sa charge.

4° Enfin, ce système fortifierait considérablement, au lieu de l'affaiblir, ce sentiment de *responsabilité propre* qui est pour tout fonctionnaire, à quelque ordre qu'il appartienne, en même temps que le levier le plus puissant, la garantie la plus solide d'une administration consciencieuse et efficace.

« Au reste, — ajoute-t-il, comme pour prévenir l'objection qu'il sent bien, par devers lui, devoir être la plus forte, — votre constitution vous assurant toujours les moyens de revenir sur vos pas, vous n'avez qu'à balancer les avantages et les désavantages de l'état de choses actuel et du changement qu'on vous propose. »

Puis, revenant au motif principal qui, dans les conditions actuelles de l'église vaudoise, fait, selon lui, de ce changement une nécessité, il ajoute :

« Depuis quelques années, l'attention de vos confréres protestants a été attirée sur vous, et l'on a mis à votre disposition des moyens dont il ne dépend que de vous de faire l'application la plus convenable. Nous pensons que le développement et l'application de ces moyens deviendront très difficiles, sinon impossibles, si nous n'avons pas à faire à une personne *ad hoc*, initiée aux affaires, en ayant en main les éléments, et connue de tous ceux avec lesquels elle devra être en relations fréquentes. Nous sommes convaincu qu'un Modérateur domicilié dans sa paroisse, dans la vallée de St-Martin (ce qui ne manquera pas d'arriver), sera forcément isolé ; que nos communications avec lui ne pourront être que rares; et qu'il ne pourra efficacément surveiller et développer les institutions qui surgiront de nos efforts. Le moment, paraît favorable pour avancer les intérêts de vos églises. Vous discernez parfaitement votre situation politique et religieuse; vous entrevoyez la possibilité, et même la probabilité qu'une époque vienne où vous ne seriez plus appuyés comme vous l'êtes aujourd'hui. Je vous prie donc d'agir avec cette mâle intelligence et ces vues étendues qui, laissant de côté toutes les considérations inférieures, se préoccupent du résultat. Si donc, les Vaudois acceptent la proposition que nous leur faisons, de nommer un Modérateur à vie, nous, de notre côté, nous nous engageons à fournir à celui-ci un honoraire convenable et à lui bâtir une maison à La Tour.

« Telles sont, messieurs, nos vues et nos opinions; c'est à vous d'en juger. Nous n'avons pas la moindre disposition à vous presser de les accepter, ni à abonder dans notre sens. Si nous voyons qu'elles ne soient pas généralement goûtées, nous sommes parfaitement disposé à les retirer, et

nous retournerons chez nous, pour y attendre un temps plus heureux, une occasion plus favorable de réaliser des idées qui se sont formées en nous en suivant, pas à pas, la marche de vos affaires, depuis dix ans, et que nous croyons éminemment adaptées à votre situation actuelle, et convenables pour consolider vos églises et répandre, par leur moyen, les principes et les doctrines de l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Malgré l'incontestable dialectique dont le document que nous venons d'analyser porte l'empreinte ; malgré la vérité des plaintes qui y sont formulées sur la marche vacillante et incertaine des affaires au sein de l'église vaudoise ; malgré même l'espèce de menace par laquelle il se termine et qui dut, autant que tout le reste, donner infiniment à penser, l'impression presque universelle qu'il éveilla fut celle de la résistance. Au sein de la Table, il est vrai, les opinions étaient partagées ; mais en dehors, et dans tous les rangs de la famille vaudoise, elles étaient généralement et foncièrement adverses.

Que fort anciennement, se disait-on, l'organisation de l'église vaudoise eût été plus ou moins épiscopale, ce n'était pas une raison, les temps et les besoins n'étant plus les mêmes, pour que l'église en revînt à ce quelle avait abandonné depuis des siècles.

D'ailleurs, ajoutait-on, si l'organisation actuelle de notre église a ses côtés défectueux qu'il est impossible de méconnaître, c'est pourtant avec cette organisation que nous avons traversé, sans sombrer, les époques les plus orageuses de notre histoire ; et qui nous répond que celle qu'on propose de lui substituer serait capable d'en faire autant, et n'aurait pas, elle aussi, ses côtés défectueux qui, pour être moins connus, n'en seraient ni moins nombreux, ni moins regrettables ?

Il est vrai, disait-on encore, que, dans le système actuel, les hommes préposés à l'administration de l'église n'y sont généralement que pour peu de temps ; mais rien, pourtant, dans ce système, ne s'oppose à ce que leur durée en charge ne se prolonge indéfiniment, toutes les fois qu'elle sera jugée profitable aux intérêts de l'église; tandis qu'il a le grand avantage, qu'exclurait forcément le système opposé, de ne pas rendre irrévocable une nomination dont on aurait de justes motifs de se repentir.

Ajoutons enfin, pour ne négliger aucun des éléments qui concoururent à constituer cette opposition, que l'idée d'un Modérateur à vie, avec des fonctions, une résidence et des honoraires [1] parti-

[1] La supériorité d'honoraires ne devait venir que plus tard, comme le montre le fragment suivant d'une lettre de Beckwith :

culiers et supérieurs à ceux des autres pasteurs, ses collègues, devait rencontrer une opposition des plus énergiques dans un milieu aussi foncièrement démocratique que le milieu vaudois, où toute espèce de supériorité n'est que très difficilement supportée, et où les préoccupations personnelles et de famille, d'autant plus puissantes que le milieu dans lequel elles s'agitent est plus étroit, jouent en toutes choses un très grand rôle.

Les protestations les plus accentuées contre l'adoption de ce projet ne se firent donc pas attendre. Il en vint de près; il en vint de loin. Les étudiants en théologie de Lausanne et de Berlin, pour le service de l'église vaudoise se crurent obligés de faire parvenir aussi la leur :

« Saisis d'admiration et de reconnaissance, disaient les signataires au colonel [1], en présence des bienfaits que vous ne cessez de répandre sur notre peuple, nous nous sentîmes pressés de vous témoigner, l'année dernière, ce que nous éprouvions pour votre personne et pour votre

« Vous pouvez dire à Poëtti que je me tiens responsable pour la maison et pour soixante livres sterlings par an, capitalisées. Il vaut mieux commencer par un revenu égal à celui des pasteurs, pour ne pas éveiller les jalousies. » Lettre de Beckwith à M. Bonjour, de Saint-Jean, en date du 12 septembre 1838.

[1] Dans le nombre se trouvaient celui qui fut plus tard le Dr Revel, le Modérateur actuel de l'église vaudoise, M. Lantaret, et l'auteur de ces lignes.

œuvre, et vous avez daigné accueillir, avec bonté et condescendance, l'expression de notre gratitude.

Aujourd'hui nous venons, animés des mêmes sentiments, vous communiquer, en toute humilité et franchise, les idées qu'a fait naître en nous la proposition faite par vous aux Vallées, tendant au changement de notre organisation ecclésiastique, et nous avons la persuasion intime que cette démarche aura, de votre part, le même accueil bienveillant que la précédente.

Après avoir rendu hommage à la bonté des intentions qui ont poussé Beckwith à mettre en avant ce projet, et convenu avec lui des imperfections nombreuses de l'organisation actuelle de l'église vaudoise et de la nécessité d'y porter remède; après des réserves, tout à fait à leur place, sur leur compétence à se prononcer (vu leur âge) sur des questions de cette importance, ils en viennent, « en leur qualité de Vaudois, » exposés, comme le reste de leurs coréligionnaires, aux conséquences regrettables que le projet en question pourrait entraîner à sa suite, à protester, eux aussi, avec tous les autres, contre son adoption :

« D'abord, disent-ils, parce que nous ne pensons pas qu'on puisse prouver que l'organisation proposée soit plus conforme à la Bible que celle à laquelle elle devrait être substituée; ensuite, parce qu'elle ne nous paraît pas plus utile, mais au contraire beaucoup plus dangereuse par ses conséquences possibles; enfin, parce que nous tenons à l'in-

tégrité d'un état de choses qui nous a été transmis par nos ancêtres, et que plus de six siècles d'existence au milieu des circonstances les plus difficiles ont rendu infiniment respectable pour chacun de nous. »

En terminant, ils conjurent Beckwith d'ajourner tout au moins ce projet, s'il ne peut se résoudre à l'abandonner, lui déclarant avec cette pétulance présomptueuse qui ne fait jamais défaut à la jeunesse, que, « quant à eux, ils se croiraient en conscience obligés de le combattre, lors même qu'il serait adopté. »

La réponse que leur fit le colonel, sous la date du 30 avril 1838, achève de mettre dans tout son jour la pensée qui avait présidé à la naissance et à l'élaboration de son projet.

Beckwith rappelle [1] que c'est avec une somme d'argent léguée en vue d'avancer les intérêts du protestantisme sur le continent, et affectée par les exécuteurs testamentaires à l'église vaudoise, que le collége a été fondé et doté. Mais les sacrifices accomplis jusqu'alors étaient loin de suffire ; il fallait se préparer à en faire de nouveaux.

« Comme l'expérience, dit Beckwith, nous avait clairement démontré l'insuffisance de l'administration actuelle, pour surveiller des établissements qui demandent des soins

[1] Voir le chapitre traitant du Collége.

journaliers, nous avons proposé un Modérateur à vie, d'abord, pour avoir un homme qui aurait le temps de se former et d'assurer à ses administrés les fruits de son expérience; un homme à l'abri des caprices du public; un homme connu de tous ceux avec lesquels il aurait à faire: chose absolument indispensable pour ceux qui, ne demeurant pas dans le pays, sont cependant appelés à faire annuellement de grands sacrifices; enfin un homme ayant autorité. Ensuite, nous désirions nous assurer mieux de l'emploi consciencieux des sommes qui nous ont été confiées.

Les Vaudois n'ont pas jugé à propos d'agréer notre proposition, et ils l'ont rejetée, par devoir et par conscience. Nous aussi nous avons nos devoirs et notre conscience qui, malheureusement, ne sont pas d'accord avec les vôtres. Nous ne pouvons donc aller plus loin pour le moment. »

Après s'être ainsi justifié, Beckwith attaque à son tour, et l'on ne dira certes pas, après l'avoir lu, que la botte ne soit des plus vigoureusement portée. Partant de la déclaration des étudiants que lors même que ce projet aurait été adopté, ils se croiraient obligés, en conscience, de s'y opposer :

« Je crois, leur dit Beckwith, que vous n'avez pas bien pesé une telle déclaration, qui rendrait impossible toute société basée sur de tels principes. Mais, malheureusement, c'est là précisément... la plaie morale de votre société. Vous ne savez pas distinguer entre les hommes et les principes; vous perdez de vue les derniers et l'avantage que vous pouvez en tirer, pour ne vous attacher qu'à

des considérations purement personnelles; c'est là se fourvoyer complétement. Un principe une fois posé, il faut laisser agir les hommes, selon les lois qui règlent son application, et se soumettre religieusement. A présent vous êtes jeunes, remplis d'espoir, de bonnes intentions et de belles aspirations; mais si vous n'apprenez pas à obéir à la loi et à ceux qui ont charge de l'appliquer, vous vous préparez un avenir de regrets et d'inconséquences, avec la honte qui en résulte. Vous avez beau réfléchir mûrement, le fruit ne mûrit pas au printemps. Le temps viendra où vous comprendrez que les gouvernés ont leurs torts, aussi bien que les gouvernants, et qu'on ne saurait porter un jugement définitif sur leurs obligations mutuelles, avant d'avoir eu l'expérience de leurs devoirs respectifs. Vous allez bientôt vous trouver en présence des hommes et du système d'après lequel votre société fonctionne, et, dans quelques années d'ici, j'aurai le plaisir ou plutôt a douleur de confronter nos opinions. Vous serez alors pasteurs, pères de famille et administrateurs; vous aurez eu le temps de réaliser vos intentions; mais je crains bien qu'au lieu de faits, vous ne me payiez de raisons qu'il n'est pas difficile d'imaginer d'avance. Vous me direz que les bons forment la minorité; que les indifférents sont en grand nombre; les méchants entreprenants, actifs, audacieux; que vous n'avez pas réussi, parce que vous n'avez pas été appuyés; que les moyens vous ont manqué, que vous avez été mis de côté parce que, voulant faire ce qui est droit et nécessaire, il a fallu heurter de front une majorité qui vous a culbutés comme elle avait culbuté vos devanciers, et comme elle culbutera tous ceux qui vous succéderont; que vous n'avez pas même entrepris ce dont la nécessité vous paraissait évidente, parce que vous avez senti que cela serait

inutile, le temps matériel pour mener à bonne fin vos projets vous manquant, aussi bien que les moyens de vous justifier auprés du public de votre non-réussite. Ainsi je vous trouverai écrasés sous le poids de votre propre systéme, et réduits à ce même état d'impuissance, d'inactivité et de manque d'énergie qui sont les défauts de votre patrie...... Personne parmi vous pour surveiller, personne pour diriger; personne qui ose réprimer les méchants et encourager les bons. Pas une âme qui veuille souffrir l'ombre d'autorité, si la force brutale ne marche avec elle Baisant la main qui les frappe de la part d'autrui, vos gens lèvent fièrement la tête contre l'autorité de leur choix: cette autorité qu'ils devraient respecter et aimer par honneur, par dévouement, par religion et par ces liens qu'un malheur commun devrait créer entre ceux qui le subissent. Vous-mêmes serez les victimes de cet état de choses. Vous serez appelés à y porter reméde, et vous succomberez à la tâche comme tant d'autres. Vous verrez alors, avec douleur, que (dans la question dont il s'agit) vous vous êtes payés de mots; que vous n'étiez pas à même de juger des faits; que vous n'aviez pas compris votre position; que les conclusions que vous avez tirées n'étaient pas justes, et que vous ne vous êtes pas décidés avec connaissance de cause.

Qu'on fasse aussi large qu'on voudra la part de l'exagération contenue dans ces reproches, celle de la vérité y restera toujours plus grande encore; et nous sommes convaincu qu'il n'est pas un de ceux auxquels cette lettre était adressée qui, devenu homme, et appelé à son tour au maniement

de la chose publique, n'ait dû reconnaître, par sa propre expérience, qu'en beaucoup de choses qu'il leur disait, vingt ans auparavant, Beckwith n'avait que trop raison; et qu'en particulier l'obéissance à la règle et à l'autorité de leur choix n'est guère plus à présent qu'elle ne l'était alors, la vertu dominante et caractéristique des membres de l'église vaudoise.

Cette même question du Modérateur à vie fait le fond de la correspondance de Beckwith avec le Modérateur alors en fonctions, M. J.-P. Bonjour, pendant tout l'été et l'automne de cette année 1838 qu'il passa en Angleterre. Quoique en présence de l'opposition presque unanime que son projet a soulevée, Beckwith ne puisse se faire illusion sur le sort final qui lui est réservé, sa conviction profonde de la parfaite convenance de ce projet avec les besoins actuels de l'église vaudoise, fait qu'il ne peut se lasser d'y revenir et d'en recommander l'acceptation de la manière la plus pressante.

P. a raison, écrit-il dans une lettre du 12 septembre de cette année, de prendre occasion de cette assemblée (le synode qu'on supposait devoir se réunir sous peu) pour mettre cette affaire sous les yeux du public. Pour le moment, la réussite n'est pas probable, humainement parlant; mais le principe est si solide, que je suis persuadé que Dieu fera réussir ce projet s'il juge son application convenable.

Nos enfants, écrit-il quelques jours plus tard (20 septembre) en parlant des trois jeunes vaudois amenés par lui à Durham pour y étudier en vue du St-Ministère, sont en très bonne santé, chéris de tout le monde, et faisant beaucoup de progrès. Ce sont de très bons échantillons des Vaudois, qui contribueront puissamment à faire prendre pied à ceux-ci dans l'université de Durham, et j'espère aussi, tôt ou tard, dans les autres. De quelle importance n'est-il pas de consolider et de développer des vues si utiles et si profitables à votre clergé et à votre peuple? Si les Vaudois ont le bon sens de marcher franchement avec leurs véritables amis, ils en retireront de grands avantages, sans être compromis et sans être appelés à de grands sacrifices. Vous avez une réputation méritée, mais il est temps de vous montrer dignes de vos pères. Vous n'avez rien fait, depuis de longues années, pour soutenir et pour avancer les intérêts de la religion protestante. Ceux de vos vrais amis qui, favorisés par les circonstances, ont des vues d'une plus longue portée et des moyens à votre disposition, vous indiquent la route à suivre, et il faut les écouter. Ils ne cherchent ni à dominer, ni à empiéter, mais ils demandent simplement une administration organisée de manière à rendre l'application des sommes qu'ils sont disposés à fournir beaucoup plus efficace que ce n'est le cas actuellement. Si les Vaudois s'y refusent, j'entrevois un long temps d'inaction, de faiblesse, de pertes matérielles pour le clergé et pour la jeunesse. C'est pour assurer vos intérêts et les leurs que les Anglais demandent un changement dans votre propre sens. Voilà tout! Nous sommes prêts, quant à nous, et vous n'avez qu'à prendre votre décision.....

Nous comprenons, dit-il encore dans cette même

lettre, vos intérêts mieux que vous-mêmes.... notre horizon est plus vaste; notre expérience plus grande; nos connaissances plus pratiques; notre énergie plus exercée; notre marche moins gênée. Hors de la sphère des influences personnelles (comme nous le sommes), nous regardons les choses de sang-froid, et possédons tout ce qui est requis pour former un jugement sain. Je le répète de nouveau: si les Vaudois se décident à céder à nos représentations, ils ouvriront une nouvelle carrière à leurs enfants, et finiront par prendre leur vraie position parmi les églises catholiques de Christ; mais s'il ne le font pas, ils continueront à marcher, comme c'est le cas depuis longtemps, d'un pas faible et chancelant, tourmentés par les bassesses et les tracasseries de leurs ennemis.... Suivez donc les bons conseils qui vous sont donnés, et le temps viendra que vous marcherez la tête levée; vous serez indépendants, et vous n'appelerez personne votre maître que Christ. C'est là ce que nous cherchons.

Ce fut dans ces sentiments qu'un mois plus tard il revint de Londres. Le synode, sur la convocation duquel il comptait un peu, si ce n'est pour l'adoption, tout au moins pour la diffusion de ses idées au sein de la population, se réunit du 23 au 25 avril de l'année suivante (1839). Parmi les objets à l'ordre du jour de cette assemblée se trouvaient la coordination et la réunion en un seul tout, des différentes dispositions, les unes constitutives, les autres simplement réglementaires, composant ce que l'on était convenu d'appeler la *discipline de*

l'église vaudoise. L'occasion était des plus propices pour y introduire le changement relatif à la Modérature, s'il y avait eu au sein de l'asemblée quelque propension dans ce sens, Il n'en fut rien pourtant; la session se termina, et plusieurs graves délibérations furent prises, sans que la question du Modérateur à vie y fût seulement mentionnée. Quelle preuve indubitable que l'opposition faite à ce projet dès sa première apparition, au lieu de diminuer, avait été en augmentant! Beckwith le comprit et, le cœur ulcéré, il partit pour Londres, non plus cette fois, pour reparaître avant l'hiver, une fois les chaleurs passées, mais très probablement (nous ne pourrions cependant l'affirmer d'une manière positive) avec le parti pris de ne plus revenir. Il avait souvent répété que le rejet définitif de son projet serait pour lui la démonstration évidente que la continuation de son œuvre parmi les Vaudois était devenue impossible.

Cependant, quoiqu'il soit de corps à Londres, Beckwith ne cesse pas d'être de *cœur* et d'*esprit* aux Vallées; et rien de touchant comme la sollicitude qu'il manifeste dans sa correspondance, — pendant plus de deux ans qu'il passa en Angleterre (de mai 1839 à octobre 1841), — pour tout ce qui, de près ou de loin, est de nature à affecter le bien-

être de cette population qui, pourtant, par sa persistance à repousser ses vues, lui avait occasionné une peine si profonde! Son fidèle collaborateur pendant tant d'années, le pasteur Bonjour, de Saint-Jean, a été malade à la mort. Beckwith lui écrit une lettre dans laquelle son premier besoin est de rendre grâce de tout son cœur à Dieu qui a eu, dit-il, « la bonté de nous accorder votre vie, qui nous est nécessaire à tous égards[1]. »

Une autre lettre, où la question de l'école latine du Pomaret et du collége est longuement débattue, se termine par ces mots d'une simplicité et d'une cordialité touchantes:

« Mes amitiés à N. et à N: enfin à tous, riches et pauvres, grands et petits, n'oubliant ni Ghitouna, ni Madeleine, ni même Azor[2]. »

La paroisse de Rodoret avait eu sa récolte presqu'entièrement anéantie par le gel, Beckwith se hâta d'envoyer, de Londres, une forte somme d'argent pour être convertie en denrées à distribuer entre les plus pauvres[3]. Un grand manque de Bibles se fait sentir au sein de la population, il de-

[1] Lettre à M. J.-P. Bonjour, du 29 juin 1839.

[2] Les domestiques et le chien du presbytère, son compagnon inséparable dans ses promenades.

[3] Lettre à la Table datée de Wyndam-Club, St.-James Square, décembre 1840.

mande à la Table l'autorisation d'en faire distribuer gratis quelques centaines[1]. Les catéchismes aussi font défaut, Beckwith profite de ce séjour à Londres pour en faire une édition de 4000 exemplaires[2].

Mais ces préoccupations d'un caractère plus spécialement charitable n'excluent pas les autres, celles surtout qui ont trait à la question depuis si longtemps débattue.

« Mon cher B., écrivait-il, dès le 1er octobre 1839, à son correspondant habituel sur cette matière, je tiens toujours à nos longues discussions, à notre manière de tourner la question et de l'envisager sous toutes ses faces. Je ne vois rien d'omis ; rien qui soit à regretter. Si j'avais à refaire la route que nous avons parcourue ensemble, je raisonnerais et j'agirais comme je l'ai fait par le passé. C'était là le sceau de notre œuvre. Nous n'avons pas réussi à l'imposer, et j'avoue que je suis dans un grand embarras. »

Ce qui ajoute considérablement à cet embarras dont il vient de parler, ce sont les sentiments d'aigreur et d'irritation qui, — par suite des luttes religieuses dont sa patrie était le théâtre, — animaient bon nombre de membres de l'église anglicane envers les églises dites dissidentes, et partant envers l'église vaudoise, que sa constitution rangeait, à leurs yeux, dans cette catégorie.

[1] Lettre à la Table du 5 août 1841.
[2] Lettre à M. J.-P. Bonjour, du 9 avril 1840.

« Les églises presbytériennes de toute espèce, écrit-il à la date du 20 juillet 1840, ont manifesté dernièrement une opposition tellement prononcée et une détermination si acharnée de renverser notre église, qu'on fait la sourde oreille à tous ceux qui restent attachés à votre cause. Les principes et les préjugés de notre église font regarder tout ce qui se passe dans le monde protestant, à présent, comme une immense rébellion, et peut-être êtes-vous les seuls qui jouissiez de quelque exception. »

« Voilà notre position actuelle, écrit-il, sur ce même sujet, dans une autre lettre (décembre 1839). Nous avons voulu donner à vos églises un caractère d'homogénéité et de nationalité qu'elles ne possèdent pas, et au lieu d'être considérés comme des *Valdenses* de la souche primitive, vous n'êtes envisagés que comme des églises presbytériennes suisses. Si nous voulons parler de vous à ceux de votre communion, on ne nous écoute pas; si nous nous adressons à ceux de l'église anglicane, ils reculent. Au commencement, on volait au-devant de toute demande pour les enfants des anciens Vaudois; à présent, on vous tourne le dos. Il ne vous reste que le docteur Gilly et moi. Pensez un peu au fardeau que nous portons! »

Mais son anxiété ne tient pas seulement aux dispositions, quelles qu'elles soient, de son entourage, elle procède parfois aussi de lui-même, et de l'impossibilité où il se trouve d'accorder entre eux des principes qui, à certains jours surtout, lui apparaissent comme absolument inconciliables.

« Mon esprit, — écrit-il dans une remarquable lettre du 22 août 1840, que nous voudrions pouvoir citer en entier,

— est chaque jour plus au clair sur la nature des relations qui subsistent entre nous, comme membres de deux églises dont les systèmes et les vues sont si opposées, et je vois la nécessité de faire sentir aux meilleures têtes parmi vous, notre vraie position mutuelle. Ayant fait une revue attentive de mes motifs, de mes paroles, de mes actions, vis-à-vis de vous, je n'y ai rien trouvé à regretter ni à changer, et (la faiblesse humaine mise de côté) je crois que j'ai agi avec prudence et énergie dans la vraie direction. Mes opinions et mes convictions d'aujourd'hui sont celles de l'année 1828. J'envisage le sujet au même point de vue. J'ai posé mes principes ; j'ai agi en conséquence et je ne m'en repens pas. »

Si donc nous ne nous entendons pas, demande Beckwith, d'où cela vient-il? — Et à cette question il répond : « De la simple nature des choses, » sans qu'il y ait mauvaise foi ou mauvaise intention, ni d'une part ni de l'autre.

Car enfin, — poursuit-il en s'animant, — qui sommes-nous et qui êtes-vous? Nous sommes membres d'une église monarchique, basée sur le principe d'autorité, et avec une organisation que vous répudiez. Vous, par contre, appartenez à une église républicaine, fondée sur la volonté du peuple, avec une organisation ecclésiastique que nous disons être illégale. Comment peut-il se faire que deux sociétés pareilles entrent en relations entre elles, sans engendrer dissidence d'opinion, méfiance, haine, animosité, etc., etc. Nous, nous sommes à vos yeux des tyrans et des fauteurs de despotisme ; vous, vous êtes aux nôtres des

anarchistes et des enfants de rébellion et de schisme. Nous, nous voulons arriver à l'obéissance par l'obéissance, vous, par la désobéissance. Notre système n'est que tyrannie et esclavage à vos yeux; le vôtre opiniâtreté et licence aux nôtres. Ou nos principes sont mal posés et ont une direction fautive, ou bien ce sont les vôtres.

La conséquence que tire Beckwith de tout cela, c'est que, quand des gens partent de principes divergents entre eux, marcher ensemble est impossible; et, appliquant ce raisonnement à lui-même, il en conclut à l'impossibilité de reprendre, au milieu des Vaudois, l'œuvre qu'il y a laissée interrompue.

Mais Beckwith avait beau penser et beau écrire, les conclusions auxquelles son esprit, d'une trempe essentiellement logique, le faisaient aboutir, étaient plus d'une fois contredites par son cœur noble et généreux, infiniment plus large que ses idées; et ce qu'il y avait de véritablement et de foncièrement chrétien dans son caractère ne pouvait pas, tôt ou tard, ne pas imposer silence à ce qu'il y avait de trop exclusif et partant de trop étroit dans ses théories ecclésiastiques.

Entre des gens d'ailleurs, comme Beckwith, qui ne sont mus, dans ce qu'ils se proposent, que par un seul désir, celui du bien, et comme les conducteurs et les membres influents de l'église vau-

doise, lesquels, bien qu'ils ne pussent se dissimuler que la conséquence à peu près inévitable de leur refus serait la perte d'avantages matériels et moraux considérables, n'en persistèrent pas moins à repousser ce qu'ils jugeaient une atteinte à leurs principes, — entre des gens, disons-nous, pour qui la conscience est au-dessus de tout, les ruptures, quand elles surviennent, ne peuvent jamais être de longue durée et encore moins définitives, ce qui les unit étant beaucoup plus considérable que ce qui les divise, et ce qui les pousse les uns vers les autres beaucoup plus important que ce qui tendrait à les éloigner.

Ce fut, en effet, ce qui se vérifia dans cette circonstance : les motifs qui poussaient Beckwith à venir reprendre aux Vallées l'œuvre qu'il y avait laissée inachevée, l'emportèrent sur ceux qui lui auraient conseillé une autre ligne de conduite, et, par une belle journée d'octobre 1841, la chaise de poste bien connue, — mais qui avait été deux ans sans reparaître, — roulait de nouveau sur le pavé de La Tour, rendant Beckwith à son œuvre, et à l'église vaudoise celui qu'elle n'avait pas cessé de considérer, malgré ce qui s'était passé, comme son plus constant et plus dévoué bienfaiteur.

Et maintenant, quant à la question elle-même qui a fourni la matière de ce long chapitre, voici,

sans réticences ni détours, ce que nous en pensons pour notre compte.

Le moindre doute à l'endroit de la parfaite pureté et intégrité des motifs qui ont poussé Beckwith à mettre en avant son projet concernant le *Modérateur à vie* serait une telle injure à la mémoire de cet homme si profondément vénérable, que nous espérons qu'il ne s'est jamais trouvé de Vaudois, vraiment digne de ce nom, dans l'esprit duquel ce doute ait pu surgir et prendre racine. L'accusation d'avoir voulu, par la mise en avant de ce projet, faire de l'église vaudoise en quelque sorte une vassale de l'église anglicane, n'est pas davantage fondée. Beckwith ne voulait autre chose que donner à l'église vaudoise par une forme se rapprochant, il est vrai, de l'épiscopalisme, plus de cohésion et d'ensemble, et partant, la mettre à même d'agir plus énergiquement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors; mais jamais l'idée ne lui est venue d'anglicaniser cette église [1].

Or, quant au but qu'il se proposait, Beckwith avait-il tort?

Qui oserait le prétendre?

Là où, selon notre manière de voir, il se

[1] Lui-même caractérisa comme suit le but qu'il s'était proposé : « avoir une église épiscopale constituée presbytériennement. »

Lettre à M. J.-P. Bonjour, du 28 août 1844.

trompa, ce fut dans le moyen auquel il recourut pour l'atteindre.

En effet, un changement de système ecclésiastique : le passage, pour une église, d'une constitution presbytérienne et démocratique (quand surtout elle dure depuis des siècles), à une constitution plus ou moins épiscopale et monarchique, est quelque chose de trop considérable, pour que, — même en le supposant possible, — les tiraillements les plus douloureux n'en fussent pas la conséquence inévitable. Les habitudes sont surtout puissantes et tenaces, « une seconde nature, » comme on les a appelées, quand elles se lient à la religion. — Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, il est extrêmement difficile d'en revenir ; et voilà, pour le dire en passant, ce que devraient avoir constamment présent à la pensée ceux qui sont préposés, parmi nous, à l'œuvre de l'évangélisation et à l'organisation des communautés naissantes qui en procèdent.

D'ailleurs, le mal que Beckwith déplorait, et non sans raison, ne tenait-il pas, beaucoup plus qu'au système lui-même, à l'application extrêmement défectueuse qui en était faite ?

Selon nous, tout système ecclésiastique est légitime et susceptible de porter de bons fruits, quand il garantit à la société ces deux éléments

essentiels d'existence, de stabilité et de prospérité, qui sont : l'*ordre* et la *liberté*. Si, ces conditions existant, le système ne réussit point, c'est à la manière dont il est appliqué qu'il faut surtout s'en prendre ; au manque de savoir faire, d'énergie, de probité, de désintéressement et de persévérance de ceux qui sont chargés de le mettre en pratique, qu'il faut avant tout demander compte de son insuccès.

Voilà l'œuvre à accomplir avant toute autre. Si Beckwith l'avait compris ; si, laissant le système ce qu'il était en lui-même, ce que l'avaient fait le temps et les circonstances, il avait limité ses efforts à le corriger, à l'amender, dans la mesure du possible, et surtout à en améliorer l'application, que de souffrances ne se serait-il pas épargnées, et combien de germes de tiraillements qui ne portèrent que trop leurs fruits, auraient été étouffés dès leur naissance !

CHAPITRE X.

Beckwith et les questions ecclésiastiques.

LA LITURGIE.

Ce n'était pas au point de vue de l'organisation ecclésiastique seulement, que Beckwith trouvait que l'église vaudoise n'était pas ce qu'il aurait souhaité, pour s'appliquer avec succès à la grande et belle mission qui lui était dévolue par la Providence, d'évangéliser l'Italie.

Et cette conviction, ancienne chez lui, ne fit que devenir de plus en plus forte, à mesure que le moment approchait où cette œuvre pourrait être entreprise. Que des âmes, en plus ou moins grand nombre, fussent, par son moyen, transportées des ténèbres du romanisme à la merveilleuse lumière de l'Evangile, l'église vaudoise, organisée comme elle l'était, et avec la liturgie dont elle faisait

usage, ne pourrait, que très imparfaitement, pensait Beckwith, leur offrir l'abri et l'aliment dont elles auraient besoin.

Sous l'empire de cette conviction, que nous exposons sans la juger, les premiers essais d'évangélisation avaient à peine reçu un commencement d'exécution, que la question de la liturgie s'empara de l'esprit de Beckwith avec une force particulière, et devint, durant des années, l'objet de ses préoccupations de tous les instants, et de démarches très actives en vue de populariser et de faire accepter son idée.

La première de ces démarches, dans l'ordre des temps, comme aussi par son importance propre, fut la publication qu'il fit, en 1850, d'un volume in-16 de 438 pages, intitulé : *Saggio di liturgia, secondo le dottrine della Santa-Scrittura, ad uso de'semplici* [1].

Le but de cette liturgie, est-il dit dans la préface, est d'enseigner quels sont les dogmes et les doctrines de la religion chrétienne. Elle commence par la proclamation des commandements de Dieu, exhortant les hommes à reconnaître et à confesser qu'ils les ont violés; elle leur indique comment ils peuvent échapper aux terribles conséquences de leur désobéissance, et les excite à chanter, à l'aide des paroles du Psalmiste, les louanges du Seigneur

[1] Imprimé à Pinerolo par Chiantore.

pour une si grande délivrance. Le ministre est tenu à lire des fragments de l'Ecriture sainte pour l'instruction, l'encouragement et la consolation du peuple; pour lui faire comprendre et expérimenter que la Parole de Dieu est le vrai pain de vie. Les priéres offertes le sont pour ses propres besoins, temporels et spirituels, et pour ceux de tous les hommes, à quelque condition qu'ils appartiennent.

Enfin, le ministre est invité à prêcher, pour enseigner aux hommes les devoirs moraux et religieux qui dérivent de la doctrine de Christ.

Les observances rituelles, en tant quelles sont conformes à l'esprit de l'Ecriture, aident beaucoup à notre sanctification, à la condition qu'elles soient pratiquées avec un cœur pieux et un esprit éclairé. Elles pourront, de cette manière, être combinées de façon à former un abrégé de doctrine au moyen des Ecritures, et diriger les hommes, dès leur enfance, vers toutes les choses « utiles à enseigner, à con- » vaincre, à corriger et à instruire dans la justice, afin que » l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement propre » pour toute bonne œuvre.

Cette liturgie, dans sa substance, est celle de l'église anglicane, mais considérablement abrégée, et modifiée dans certains détails; tout ce qui, de près ou de loin, pourrait faire penser au romanisme, en a été banni avec le plus grand soin. Ce n'est du reste pas une liturgie complète, mais, comme le titre l'indique, un essai destiné par Beckwith à donner corps à sa pensée sur cet important sujet, et à ouvrir, en quelque sorte, la

voie dans laquelle son désir serait de voir entrer l'église vaudoise — si ce n'est pour son propre compte, comme église des Vallées, — du moins en vue des congrégations que les efforts de ses Évangélistes, bénis d'en haut, ne manqueraient pas de susciter du sein des populations italiennes[1].

Cette publication n'ayant pas produit l'effet qu'on aurait pu en attendre, et n'ayant, en particulier, provoqué ni approbation ni blâme de la part des représentants attitrés de l'église vaudoise, Beckwith, — que cette apathie et ce silence, en face d'une question si capitale à ses yeux, faisaient infiniment souffrir, — tenta de ramener l'attention sur ce sujet, en publiant, l'année d'après, sous forme de *lettre au Modérateur de l'église vaudoise*[2]

[1] Ce *Saggio* contient, à part la préface, dont nous avons transcrit une partie, le calendrier avec les leçons du matin et du soir, pour tous les jours de l'année; les psaumes, arrangés de manière à être lus en entier une fois par mois; l'ordre de la prière du matin et du soir pour les dimanches et autres jours de fête; l'ordre de la prière du matin et du soir pour tous les jours de l'année; des prières et actions de grâces pour différentes circonstances; des collectes pour tous les dimanches de l'année; la liturgie de la communion et du baptême public des enfants; le petit catéchisme, que toute personne doit apprendre pour être confirmée. La liturgie de la confirmation, du mariage et des funérailles, comme aussi de la consécration des ministres et de l'installation des anciens manque complétement.

[2] Brochure d'une feuille d'impression, imprimée à Pinerolo, chez Chiantore.

une brochure dans laquelle la réforme qui lui tenait si fort à cœur, était plus nettement et plus complétement exposée et très vigoureusement soutenue.

Au nombre des questions, y lisons-nous, dont le synode qui va se réunir, aura à s'occuper, celle d'un rituel italien et d'une liturgie qui soit, sous le rapport de la forme, ce qu'exigent les temps et les circonstances où nous nous trouvons, n'est certainement pas une des moins importantes. Sous le rapport de la forme, dit Beckwith avec intention, car, poursuit-il, la question d'une liturgie écrite se trouvant résolue par le fait de l'adoption du formulaire en vigueur au sein de l'église vaudoise, et sa lettre, aussi bien que son esprit étant garantis par la confession de foi, la seule chose qu'il s'agisse d'examiner, c'est de quel côté, dans le formulaire actuel ou dans celui dont on propose l'adoption, se trouvent le plus d'avantages ou le plus d'inconvénients.

Un premier défaut que Beckwith signale dans la liturgie actuelle, c'est qu'elle est plutôt un manuel de piété, qu'un corps de doctrines scripturaires, ordonnées de manière à fournir un enseignement au peuple. Elle commence, il est vrai, par une confession des péchés orthodoxe, mais elle n'annonce pas assez clairement la rémission de ces péchés, dans la justification par la foi ; et de plus, elle ne dirige pas d'une manière assez suivie

l'attention des fidèles sur les dogmes et sur les doctrines des Evangiles et des épîtres. Un deuxième défaut de cette liturgie, le principal à ses yeux, c'est que l'Ecriture sainte ne s'y trouve pas incorporée.

La lecture de cette dernière, dit-il, étant abandonnée à la discrétion d'un laïque avant que le culte proprement dit ait commencé, il en résulte que, tandis qu'en principe l'église proclame la Parole de Dieu comme seule règle de sa foi, à l'exclusion de toute autre, la lecture de cette Parole n'entre pas seulement dans les attributions de celui qui dirige le culte.

Un troisième reproche que Beckwith adresse au formulaire actuellement en usage, c'est que, si « les prières y sont suffisament longues, le temps consacré, dans le culte, à la prière et aux louanges de Dieu, n'est pas assez prolongé ; l'esprit n'y est pas exercé au point de le rendre diligent et persévérant, et le temps lui manque pour ce recueillement qui contribue à produire et à développer en l'homme les habitudes de révérence et de piété dans l'adoration. »

Les mêmes remarques que Beckwith vient de faire sur la liturgie, il les trouve applicables à ceux qui prennent part au culte :

Une église, écrit-il, qui ne possède pas un rituel placé entre les mains du peuple, et dont nul ne saurait se passer

est sans moyen d'édification pour les absents, et suppose beaucoup trop de savoir en la majorité de ceux qui la composent. L'instruction de la part des parents, le culte domestique et la lecture de la Parole de Dieu en famille, peuvent être recommandés par l'église, mais elle n'a pas en elle la force d'en imposer l'habitude. Le catéchisme, le culte et la prédication sont ses ressources principales. Le premier est un acte isolé, dont l'action directe s'exerce pendant une saison : les pasteurs sont en état de juger de sa valeur réelle. Les Saintes Écritures, la prédication et l'administration des sacrements rendent le Sauveur présent aux âmes. Mais une liturgie formule les dogmes, les enseignements, la morale de ces instruments de salut et de sanctification. C'est un monument plus dur que l'airain, sur lequel est inscrite la confession de foi d'une église; une fontaine d'où découlent journellement des eaux vivifiantes; la charte de sa liberté chrétienne, à laquelle nul n'a le droit d'ajouter ni de retrancher quoi que ce soit ; un phare qui la signale comme port de refuge à tous ceux qui, battus par la tempête, cherchent un lieu où ils puissent jeter leur ancre ; c'est enfin le code d'une église visible, qui permet à chacun de porter un jugement sur la société dont elle émane, et par conséquent de s'y aggréger ou de s'en éloigner.

D'autres avantages encore découlent, selon lui, d'une liturgie comme celle qu'il propose, celui-ci, en particulier, « qu'elle garantit les droits de conscience, soit des pasteurs, soit du peuple : des pasteurs, en précisant le caractère général que leur prédication doit revêtir, et en leur donnant pleine

liberté de revéler tout le conseil de Dieu ; du peuple, par la certitude qu'elle lui présente, que l'instruction qui lui est donnée, sera toujours en harmonie avec la confession de foi. »

Mais une condition indispensable pour que ce rituel produise tous les bons résultats qui viennent d'être indiqués, c'est que « le clergé et le peuple y soient solidaires l'un de l'autre, et qu'il revête une forme telle que la congrégation soit dans l'impossibilité de s'en passer dans l'exercice même du culte : but que l'on obtiendra, dit Beckwith, par la simple introduction, dans le formulaire actuel, de sentences ou de versets répétés alternativement par le clergé et par le peuple, et des psaumes de David répartis de manière à être lus en entier, chaque mois de l'année. »

« Ce simple changement, poursuit-il, engagerait les troupeaux à faire usage d'un livre dont le besoin se ferait, de cette manière, constamment sentir ; et tandis que l'usage de ce livre leur rendrait toujours plus familiers les dogmes et les doctrines de leur église, il aurait encore cet autre précieux avantage de fournir une sanction à leurs idées morales. Il n'est pas, finit-il par dire, jusqu'aux indifférents et aux distraits qui n'eussent à gagner à ce changement, la répétition fréquente des sentences bibliques dont cette liturgie serait pleine,

meublant, pour ainsi parler, leur mémoire de toutes sortes de précieux matériaux qui, l'Esprit de Dieu aidant, leur seraient d'un très grand secours dans les différentes circonstances et dans les différents besoins de leur carrière. »

Quand l'église aurait, de cette manière, mis entre les mains de ses membres, d'abord la Parole de Dieu, puis un rituel contenant toutes les vérités fondamentales, unies à un manuel scripturaire de piété ; quand, de plus, elle se serait adressée à eux par la prédication et par des exhortations de tout genre, « elle aurait, selon Beckwith, fait tout ce qu'il y a possibilité pour elle de faire ; elle aurait donné commandement après commandement, ligne après ligne, un peu ici, un peu là ; elle se serait déchargée de ses obligations envers eux ; sa doctrine distillerait, selon l'expression du prophète, comme la pluie, et sa parole dégoutterait comme la rosée et comme la pluie menue sur l'herbe. »

Lui objecte-t-on en fait de résultats, certes bien différents de ceux qu'il préconise, l'exemple fatal d'une église rivale qui, à force d'attention donnée aux formes, a fini par s'en laisser complétement envahir, et par les substituer à la Parole de Dieu ? — Beckwith ne nie point ce danger ; il l'admet ; — mais comme cette substitution, qu'il

considère comme une déviation et une faute très grave, n'est pourtant pas une nécessité, — au lieu de se sentir atteint et affaibli par cette objection, il s'en arme, au contraire, pour la faire concourir à la défense de son point de vue :

Avec une règle de foi erronnée, dit-il ; avec des observances et un culte à beaucoup d'égards contraires à la Parole de Dieu ; assaillie de toutes parts, cette église se maintient debout, grâce à la force que lui donne son seul rituel. Or, à combien plus forte raison, si elle ne néglige pas un pareil moyen, une église comme l'église vaudoise, fondée sur le rocher des siècles, et qui n'a qu'à présenter aux hommes un moyen de confesser avec la bouche la foi qu'ils ont dans le cœur, pour rallier à l'étendard de Sion les membres épars du troupeau du Christ, ne pourra-t-elle pas compter sur le plus riche et sur le plus bel avenir !

« Rendez donc, dit-il en terminant et comme conclusion de tout ce qui précède, rendez à votre église qui, comme église visible, est toujours debout, ses attributions légitimes ; que la grâce soit répandue sur ses lèvres, car Dieu l'a bénie éternellement. Qu'elle soit montée sur la parole de vérité, de débonnaireté et de justice, car la fille du roi est toute pleine de gloire au dedans ; son vêtement est tissu d'or. Alors plusieurs peuples viendront et diront : Venez et montons à la montagne de l'Eternel, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies et nous marcherons dans ses sentiers, car la loi sortira de Sion et la parole de l'Eternel, de Jérusalem. »

A la veille du synode qu'il aurait voulu saisir

de ces débats[1], il écrit encore sur le sujet à son vieil ami et collaborateur, M. le pasteur Bonjour, de Saint-Jean, une très longue lettre où une légère teinte d'acrimonie se trouve mêlée à l'expression d'un découragement facile à comprendre :

Je vois, dit-il, qu'il n'y a rien à faire pour ce qui regarde le rituel. Si l'on n'introduit pas les psaumes répétés alternativement par le ministre et par le peuple dans la liturgie italienne, il sera impossible de la placer entre les mains du peuple ; et mes idées sur ce sujet, ou bien sont erronées, ou bien ne sont pas réalisables..... Mais vraiment, je ne saurais concevoir comment le principe presbytérien est lésé en associant le peuple à un culte scripturaire.... Etre immobile, immuable et infaillible en matière d'église visible, n'entre, je suppose, dans la tête de personne; mais c'est tout comme, que de refuser de se conformer à ce que demandent les temps, les circonstances, la faiblesse et l'ignorance.

On m'objecte, poursuit-il, l'exemple de l'église presbytérienne d'Ecosse (qui n'a pas de liturgie); mais cette église, dit Beckwith, n'a pas fait de prosélytes sortis du romanisme, et si elle a prospéré jusqu'ici, c'est moins à la bonté de son principe qu'il faut l'attribuer, qu'au caractère hardi, énergique, tempéré et persévérant de son peuple d'un côté, et de l'autre, à son esprit d'opposition à l'église établie.

[1] Le 2 mai 1851.

L'église anglicane, elle, a un rituel, grâce auquel elle a formé ses membres à des habitudes conformes à sa confession de foi; aussi, quoiqu'attaquée furieusement par la dissidence au dehors et par l'apostasie au dedans (car l'heure de la tentation est venue pour elle comme pour tout le monde), jamais « la force et la valeur de ses habitudes ne se sont montrées d'une manière si victorieuse. » L'église grecque, l'église romaine hétérodoxe ont vécu, à force d'habitudes, depuis plusieurs siècles, tandis que, « faute d'habitudes, toutes les églises évangéliques du continent sont dans un état de faiblesse déplorable. »

La formation de nouvelles églises dans la plaine, composées comme elles le seront tout naturellement, est, selon Beckwith, un nouvel élément de la question, dont il y aurait danger à ne pas se préoccuper.

Vous ne pouvez pas, dit-il à ce propos, violenter les habitudes des protestants. C'est très bien. Mais quel droit plus grand avez-vous de violenter les habitudes des catholiques? Cette prétention est-elle plus sage dans un sens que dans l'autre? Les uns ont été élevés et se sont formés d'après des idées et des habitudes protestantes, et vous dites qu'ils n'ont pas besoin d'une autre forme d'instruction. J'y consens. Mais pour ceux qui n'ont ni l'une ni l'autre, et qui pourtant sentent le besoin d'en avoir une quelconque, ne ferez-vous rien? Vous me répondez que la

Parole de Dieu fera tout cela; mais l'application de la Parole aux âmes (prises individuellement) n'est pas en question; la question est de donner des habitudes d'église à ces milliers qui se joindront à vous, et qui ont toute leur carrière chrétienne à parcourir et leur vie chrétienne à former. Or la Bible n'indique point ces choses, et c'est au conducteur de l'église à les coordonner, de façon que celle-ci puisse faire son œuvre, selon la lettre et l'esprit de l'épître aux Ephésiens...... Les églises protestantes, en Europe, n'ont presque pas fait de prosélytes sortis de l'église romaine, depuis la réformation, et reste à savoir si elles en feront. Si vous avez l'énergie et le bon sens de présenter une église à ces transfuges du romanisme, peut-être l'accepteront-ils; si, au lieu de cela, vous leur présentez seulement une Bible, peut-être aurez-vous des chrétiens, mais vous n'aurez pas des membres de l'église, et ces chrétiens naissants iront chercher un abri ailleurs.... La voie pratique, pour les retenir, est de leur présenter, avec la Bible, une liturgie coordonnée de manière à les bien renseigner sur ce que c'est que l'église vaudoise, et à faire de cette liturgie un usage habituel, en obligeant la congrégation à y prendre une part active........ Je sais, — dit Beckwith en terminant, — combien il est difficile à un laïque de s'adresser à des ecclésiastiques sur des matières qui n'entrent probablement pas dans ses attributions; mais je n'hésite pas à prendre sur moi l'*odium* d'une telle ingérence, dans l'espoir de susciter des débats sur des questions impérieuses et qui, selon moi, sont, dans le moment actuel, des questions de vie et de mort.

Mais ces débats que Beckwith aurait tant voulu susciter, n'eurent point lieu. Le même silence gla-

cial, la même fin de non-recevoir qui avait accueilli son essai de liturgie d'abord, et sa lettre au Modérateur ensuite, accueillit toutes les autres manifestations qu'il essaya de sa pensée sur cet important sujet.

Pourquoi cela?

N'y avait-il donc dans les théories émises par Beckwith, et que nous nous sommes appliqué à reproduire aussi fidèlement que possible, aucun côté vulnérable et par lequel les contradicteurs (s'ils avaient consenti à faire ce qu'il leur demandait, à entrer en discussion avec lui) auraient pu en avoir facilement raison? et serait-ce, en conséquence, l'impossibilité de rétorquer ces arguments, quand, du reste, on était décidé à ne rien changer, qui aurait fait opter pour le silence? — Mais non! les côtés faibles s'y trouvaient; on ne se les dissimulait point; on se les redisait au contraire; on les discutait; on en triomphait dans les conversations particulières.

Ou encore, ce que Beckwith proposait à l'égard de la liturgie avait-il si peu de valeur? méritait-il si peu d'être pris en considération? les critiques, en particulier, qu'il adressait au formulaire actuel, étaient-elles si dénuées de tout fondement, qu'en tenter la réfutation et les soumettre à un examen approfondi et consciencieux dût être regardé

comme chose inutile et superflue? Pas davantage.

Comment, en effet, à moins d'être absolument décidé à se tromper soi-même, ne pas reconnaître que plusieurs de ces critiques frappent juste, et que s'il y était fait droit, le rituel en serait considérablement amélioré?

Comment nier, par exemple, ce que Beckwith affirme, que dans la forme liturgique actuelle, l'Ecriture-Sainte — au lieu d'occuper dans le culte la place d'honneur qui, plus que partout ailleurs, devrait lui revenir dans une église évangélique, — est tout à fait reléguée à la seconde place et théoriquement, si ce n'est pratiquement, considérée presque comme un hors-d'œuvre?

Comment nier, dans le culte tel que nous le pratiquons et le pratiquent avec nous beaucoup d'autres églises évangéliques du continent et d'ailleurs, l'excessive prédominance de l'instruction sur l'adoration, qui n'y occupe que trop peu de place?

Comment nier encore, ce qu'affirme également Beckwith, que le formulaire liturgique présentement en usage et qui, comme simple manuel de piété, ne saurait être meilleur, — soit à cause de ce qu'il est en lui-même, soit à cause de la manière dont on s'en sert, — est tout à fait impuissant à créer ces habitudes religieuses qui, à elles seules,

ne sont pas la vie et ne sauraient en tenir lieu dans aucun cas, mais dont la valeur conservatrice, pour ce qui est de l'église visible, ne saurait être méconnue?

Comment nier enfin que, le chant et quelques mouvements corporels exceptés, il n'est fait par cette forme, au peuple chrétien, aucune part matérielle et directe dans la célébration de son culte; ce qui produit cette singulière anomalie : que la plus démocratique des églises quant à son organisation, doit se dire la plus aristocratique quant à la manière de célébrer son culte?

Et s'il n'est pas possible de nier ces choses; si la circonstance qu'à deux et même à trois reprises, dans ces derniers temps, le synode de l'église vaudoise a nommé des commissions chargées de travailler à une révision de la liturgie, prouve que la satisfaction de ce qui existe n'est pas complète. Chercher, chercher attentivement, comme le proposait Beckwith, jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé, un moyen efficace de remédier à ces inconvénients sans tomber dans les inconvénients opposés d'une longueur excessive ou d'une répétition fastidieuse, n'était-ce pas une belle, une sainte tâche, bien digne, par son importance, des hommes éclairés et pieux auxquels elle était proposée? En s'y appliquant, les pasteurs et autres ecclésiasti-

ques (puisque c'est sur eux qu'il fallait surtout compter) auraient rempli un devoir des plus utiles envers leur propre église, mais ils auraient, en outre, donné une juste satisfaction à ce noble cœur pour lequel les intérêts de l'église vaudoise avaient beaucoup plus de prix que les siens propres, et qui, — par ses innombrables bienfaits et par les sacrifices de toutes sortes qu'il faisait chaque jour, depuis plus de vingt années, à ses goûts et à ses préférences ecclésiastiques, — aurait certainement mérité plus d'égards qu'on ne lui en témoigna en cette circonstance [1].

Et comment Beckwith, à son tour, répondait-il à ce silence dont il aurait eu tant de motifs de se sentir blessé ? En consacrant (nous l'avons dit déjà quand nous avons parlé des *constructions ecclésiastiques*) durant plus de deux ans consécutifs son temps, ses forces, sa santé, sa fortune et toutes ses facultés à la construction du temple de Turin, le premier temple vaudois construit hors de l'enceinte des Vallées !

Nous autres Anglais, disait-il un jour à un groupe d'amis qui s'entretenaient avec lui, nous ne sommes pas, comme les Français, des gens ayant plusieurs idées à la fois : le plus

[1] Ce reproche que l'auteur se permet d'adresser à ses collègues dans le ministère, à l'époque dont il s'agit, il se l'adresse tout aussi directement à lui-même, puisqu'il n'a rien fait de plus qu'eux, dans le sens qu'il indique.

souvent nous n'en avons qu'une, mais nous ne l'abandonnons pas facilement. Et c'est là, sans doute, continuait-il, un fruit de l'éducation qui nous est donnée : à douze ans, on nous jette sur un bateau et l'on nous dit : voilà par où il faut que tu passes ! Le passage est difficile ; il faut avancer, reculer, tourner à droite pour revenir ensuite à gauche ; et cela dure quelquefois très longtemps, un jour et une nuit, si c'est nécessaire ; mais, en attendant, le passage est franchi et nous poursuivons notre route !

Ce que Beckwith disait à ses interlocuteurs en cette circonstance, c'est ce que lui-même a constamment pratiqué pendant tout le temps de son activité bienfaisante et réformatrice au sein de l'église vaudoise, et plus particulièrement dans ce qui a trait aux modifications à apporter à la liturgie. Il a essayé d'avancer dans la voie qui lui paraissait la bonne. Il ne l'a pas pu ; mais ce qu'il n'a pu hier, ce qu'il ne peut pas encore aujourd'hui, il le pourra demain. Il l'attend de l'expérience qui, dit-il, est un grand maître, et il compte sur ses leçons pour gagner à son point de vue ceux qui y sont contraires.

Mais quand le temple de Turin, son œuvre de prédilection, fut enfin consacré au culte, et qu'il vit tout ce qu'il avait fait à cet égard pleinement accepté, tout... excepté sa liturgie, ou à défaut de sa liturgie, quelque chose qui indiquât au moins la volonté d'entrer, dans la mesure du possible,

dans la voie qu'il avait indiquée, alors il se passa en Beckwith quelque chose qui ne s'y était point passé encore au milieu de toutes ses contrariétés précédentes, et son cœur reçut de ce fait une blessure si profonde que, pendant bien des années, on put la croire inguérissable. Celui qui s'était dépensé corps et âme au relèvement de l'église vaudoise; qui l'avait aimée de l'amour le plus tendre et le plus compatissant; qui, pendant plus de vingt ans consécutifs, avait imposé silence à son éducation et à ses habitudes anglicanes pour se faire aussi vaudois, aussi presbytérien que cela lui était possible, et, pendant tout ce temps, avait constamment participé à la sainte cène au sein de cette église..... tout à coup ne se sentit plus la liberté de le faire, et, le culte anglican n'existant pas, à cette époque, à Turin, on le vit, toutes les fois qu'il sentait le besoin de s'approcher de la sainte table, franchir, à cet effet, la grande distance qui séparait alors Turin de Gênes, jusqu'au jour qui ne fut pas très éloigné où, considérant son œuvre sinon comme terminée, du moins comme devenue impossible pour lui, il l'interrompit tout à coup, et cette fois pour ne plus la reprendre.

CHAPITRE XI.

Beckwith et l'œuvre de l'évangélisation italienne.

Bien longtemps avant que l'œuvre de l'évangélisation de l'Italie fût possible et quand personne n'y songeait encore, Beckwith l'entrevoyait : son regard était constamment fixé sur ce but, tous ses efforts y tendaient. Aussi, tandis qu'il saluait avec bonheur tout symptôme semblant faire présager un commencement de réalisation de ses espérances, suivait-il d'un œil inquiet et méfiant toute mesure qui lui paraissait tendre à un résultat contraire.

Quand, dans les premiers jours de 1846, il apprit que le conseil municipal de Turin, faisant droit aux réclamations des protestants de la capitale, avait enfin mis à leur disposition un cimetière

parfaitement convenable : « Ah ! ah ! s'écria Beckwith, on s'est enfin décidé à faire une place aux morts ! c'est très bien. Le moment n'est pas éloigné où l'on devra pareillement en faire une aux vivants ! [1] »

Mais quand, en revanche, sous l'influence et à l'instigation de Monseigneur Charvaz, de tous les évêques de Pignerol le plus hostile aux Vaudois, une mission ayant pour but avoué la conversion de ces derniers au catholicisme, eut été implantée au cœur même des Vallées vaudoises, dans le bourg de La Tour [2], Beckwith s'en émut, et de Londres, où il se trouvait alors, il écrivit à son correspondant habituel, le pasteur de Saint-Jean, une lettre où l'anxiété se trahit à chaque ligne :

Je ne sais, dit-il, sous quel point de vue je dois regarder ce qu'on va faire à La Tour. Ce sera autant de geôliers, et ce sera un complot perpétuel. Ceux de Pignerol n'ayant pas d'hérésie sous les yeux, se sont sagement occupés à remplir leur ventre ; mais ceux-ci n'ayant pas autre chose à faire, et se trouvant dans l'impossibilité de faire grand commerce, ne sauraient manquer de devenir plus ou moins

[1] L'inauguration de ce cimetière fut faite le 15 janvier 1846. Voir les archives de la paroisse vaudoise de Turin.

[2] L'installation solennelle de cette mission, à laquelle Mr Charvaz trouva le moyen de faire intervenir le roi en personne, eut lieu le 25 septembre 1844, mais les commencements en remontent à 1840.

nuisibles. Cependant il est évident qu'on accorde aux protestants plus d'importance qu'on n'avait daigné leur en concéder jusqu'ici, et la réussite de tout cela dépend de vos gens. Il est vrai que ceux-ci n'offrent que trop de prise, par leur ignorance, leur oisiveté, leur insouciance et leur irréligion, à ce qu'on voudra tenter à leur égard. D'autre part, peut-être seront-ils davantage sur leurs gardes et plus sur le qui-vive, quand ils se sentiront plus directement aux prises avec la tyrannie romaine ; mais, au fond, la position relative des deux partis n'est point changée; seulement, vous aurez un nid de vipères sur votre seuil, et pour pouvoir les fouler aux pieds, il faudra plus que jamais chausser les sandales de l'Evangile [1].

La préoccupation d'une lutte qui ne peut tarder, et à laquelle il faut se préparer avec circonspection et énergie, se fait sentir d'un bout à l'autre de la lettre remarquable qu'il adressa, le 10 avril 1844, à la Table, à l'occasion de la présentation qui lui avait été faite, de la part du synode, d'une coupe d'honneur, en signe de reconnaissance pour ses nombreux bienfaits.

La Table, dit-il, a une exacte connaissance de tout ce qui a été fait, des résultats obtenus, et de la position actuelle de l'église vis-à-vis de son adversaire formidable. Les principes du protestantisme sont bien posés; ils sont proclamés dans ses institutions; le but en est bien précisé; il ne reste qu'à les réaliser et à les développer. Plus exposée

[1] Lettre à J.-P. Bonjour, en date du 9 juillet 1840.

à des attaques extérieures, à des tentations individuelles, l'église vaudoise sera peut-être appelée à des épreuves où elle aura besoin de toute son énergie et de toute sa foi. J'aime à croire qu'elle possède des armes dont elle saura faire usage au jour du combat; que ces jeunes soldats de la foi qu'on prépare de loin affronteront hardiment le danger, et qu'ils ne terniront en rien l'antique réputation de leurs ancêtres qui ont si loyalement versé leur sang pour soutenir les vraies libertés du genre humain. Le chemin est clairement tracé devant vos yeux. La parole éternelle du Dieu vivant est confiée à votre église; celle-ci est religieusement tenue de n'y rien ajouter et de n'en rien retrancher; elle est appelée à porter à travers les siècles le flambeau de l'Evangile, et à manifester la lumière au milieu des ténèbres. Qu'elle s'applique donc à accomplir l'immense tâche que Dieu lui a imposée; elle n'a rien à craindre : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » D'ailleurs, il ne vous manque rien; vous avez vos Bibles, vos ministres, vos temples, votre liturgie, votre confession de foi, vos écoles; vos bibliothéques, votre intelligence, vos amis partout.... Votre arsenal est bien garni de toutes les armes de l'Evangile. Aiguisez donc les épées de vos esprits, et trempez-les dans cet esprit qui vous sera donné libéralement, si vous vous appliquez en hommes à votre devoir. Si vous vous servez de tous les moyens que la Providence a mis entre vos mains avec patience, persévérance et charité, administrant la parole avec douceur et sagesse, en toute intégrité de cœur, et en gardant intact le précieux dépôt qui vous a été confié depuis de longs siècles, comme πρεσβύτεροι de l'ancienne église de Christ en Piémont, alors, « ta lumière éclora comme l'aube du jour et tu seras comme un jardin arrosé et comme une source

dont les eaux ne défaillent pas; et on t'appellera le réparateur des brèches et celui qui redresse les chemins afin qu'on puisse habitera u pays. » Quand Joab vit que le front de bataille était tourné contre lui, devant et derrière, il choisit les gens d'élite d'Israël et les rangea contre les Syriens. « Va et fais de même. » Que l'église vaudoise rallie à son drapeau ses anciens et ses petits enfants. Marchez hardiment tout droit à l'ennemi et le Dieu des armées se mettra à votre tête, et vos adversaires disparaîtront comme la rosée du matin. Encore un dernier effort, et la lutte de dix siècles est terminée. « Ceins-toi donc et attache tes sandales. Soyez fermes, ayant la vérité pour ceinture de vos reins et étant revêtus de la cuirasse de la justice, et ayant pour chaussure les dispositions que donne l'Evangile de paix; prenant, par-dessus tout cela, le bouclier de la foi, le casque du salut, l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu. » Ainsi vous marcherez de force en force. Tout ce qui est bon, vraiment noble et grand sur la terre vous rendra un noble témoignage, et vous aurez votre récompense assurée en Celui qui a dit: « Ils ne travailleront pas en vain. »

Quand vinrent les premières réformes politiques du 29 octobre 1847, qui devaient être suivies de bien près par la publication du *Statuto*[1] et de l'édit d'émancipation des Vaudois, l'imagination de Beckwith fut très fortement impressionnée par ces événements. C'était ce qu'il avait attendu et

[1] C'est par ce nom qu'on désigne, en Italie, ce qui ailleurs porte le nom de charte ou de constitution. Le *Statuto* fut promulgué le 29 janvier 1848.

beaucoup plus encore. Son rêve de tant d'années était donc en voie de se réaliser; et ce que, pendant si longtemps, il avait été seul à entrevoir, formait, dès maintenant, le sujet des transports de joie de tout un peuple[1].

Cependant, à cette joie que Beckwith éprouvait, se mêlaient chez lui des inquiétudes de plus d'une sorte, surtout celles que l'église vaudoise ne fût pas à la hauteur de la tâche qui lui était si subitement dévolue, et que l'épreuve du grand jour, à laquelle elle allait être soumise, ne tournât à sa confusion plutôt qu'à sa gloire.

Nos amis, écrivait-il le 4 janvier 1848 à M. le pasteur Lantaret, fourmillent de tous côtés; nos ennemis s'éclip-

[1] Quoique portant la date du 17 févrrer 1848, cet édit — à la promulgation duquel eut une très grande part le marquis Roberto d'Azeglio, — ne parut dans la *Gazzetta ufficiale* que le le 25. Le soir de ce jour, les palais des ambassades d'Angleterre et de Prusse, à Turin, furent brillamment illuminés, ainsi que les maisons de presque tous les protestants. La nouvelle de cet heureux événement parvint en outre assez tôt aux Vallées pour qu'à la nuit tombante des centaines de feux de joie pussent être allumés sur toute les collines, et jusque sur des sommets encore occupés par la neige, et qu'ainsi, aux démonstrations joyeuses des protestants de la capitale, s'unissent celles de leurs frères de la montagne. L'avocat général, comte Sclopis, appelé par sa charge à donner son préavis sur cette mesure, en appuya fortement l'adoption, se fondant sur cette considération surtout, qu'il était résulté du dépouillement des dossiers criminels, dans le cours de plus d'un siècle : « qu'aucune autre population de l'Etat ne pouvait être comparée à la vaudoise, pour les vertus morales et privées. » Voir I Valdesi, par A Bert, pag. 335 et suiv.

sent partout. C'est frappant. Cependant nous ne sommes qu'au commencement de la fin et tout reste à faire. Quoique votre sort soit loin d'être décidé, vous êtes virtuellement émancipés [1], et vous avez une large part à tout ce qui se passe. Avec de l'énergie, la conscience de votre devoir et une volonté bien prononcée, vous pourriez arriver à de grandes choses; mais cela dépend tout à fait de vous-mêmes. Si chaque Vaudois avait la nation anglaise à ses côtés, il n'en serait pas plus avancé. Il s'agit maintenant de lutter corps à corps avec vos compatriotes du Piémont, de les dominer, ou de vous placer sur le même niveau.

Si vous avez la force intrinsèque, vous réussirez; sinon vous resterez confondus dans la masse, et on n'entendra plus parler de vous. Votre carrière, si l'on peut appeler de ce nom votre existence engourdie depuis la réformation, est fermée; les vieilles choses sont passées; les nouvelles commencent à éclore. DORÉNAVANT, OU VOUS ÊTES DES MISSIONNAIRES, OU VOUS N'ÊTES RIEN. Votre premier devoir est de revendiquer vos droits civils, car c'est de l'existence et de la réalisation de ces droits que votre avenir dépend; et toute votre utilité future repose sur la place que vous prendrez dans la société piémontaise et sur l'attitude morale et religieuse que vous saurez maintenir au milieu d'elle. Ne vous trompez pas : l'étranger ne vous aidera plus. Il ne le peut pas. Ou il vous faut rester cachés dans votre obscurité, ou il vous faut attirer les yeux des hommes sur vous. Si vous voulez que cela soit, il faut vous redresser, ou vous ne pourrez supporter la clarté de votre propre chandelle.... Il n'y a pas de milieu, ou agir efficace-

[1] Ce qui suivit bientôt après montre combien les prévisions de Beckwith étaient fondées.

ment, lutter, persister, arriver au terme, ou être entièrement mis de côté. Votre position passée a créé au sein de votre population de mauvaises habitudes d'agir, de parler et de penser. Il faut couper court à tout cela. Il faut vous mettre en contact avec les hommes et être en état de supporter ce contact et celui des choses.... Il faut avoir la conviction de votre cause et la hardiesse de marcher droit en avant sur le chemin des libertés civiles et religieuses, sans arrière-pensée, avec probité et persévérance; sinon vous serez devancés, éclipsés et rayés du catalogue. Ou vous devenez une réalité ou vous ne serez rien du tout.... J'avoue que je suis très inquiet. Il y a bien çà et là quelques personnes intelligentes, mais elles sont sans influence sur la masse.... Le gros de la population n'est pas à la hauteur des circonstances; il n'y a pas de possibilité apparente de rassembler ni les trois cents de Gédéon, ni la compagnie volante de Janavel [1].... Voilà, Lantaret, la triste vérité; et ce n'est qu'en rayant le passé que vous pourrez vous inscrire sur les fastes de l'avenir.

Et ce que Beckwith disait au commencement de cette lettre: que les Vaudois, n'avaient plus d'ennemis, que tous étaient devenus leurs amis, se montra d'une manière bien frappante et que n'oublieront jamais ceux qui en ont été les témoins, lors de la grande réunion dans la capitale, des dépu·

[1] Un des plus vaillants capitaines vaudois, qui se signala surtout dans la persécution de 1686, et qui, réfugié en Suisse comme les autres, mais ne pouvant plus, à cause de son âge, suivre ses coreligionnaires dans la rentrée de 1689, fut pourtant le vrai stratégiste de cette mémorable expédition.

tations de toutes les provinces, accourues pour remercier le roi de la constitution octroyée [1]. Les Vaudois s'y étaient rendus en grand nombre et formaient — avec les protestants étrangers domiciliés dans cette ville — une colonne de plus de six cents individus groupés autour d'une magnifique bannière aux couleurs de Savoie, sur laquelle se lisaient, — brodées en gros caractères d'argent, — ces simples mais expressives paroles: A RE CARLO ALBERTO, I VALDESI RICONOSCENTI. Au moment où l'immense procession, composée d'au moins cinquante mille personnes, allait se mettre en marche, une délégation du comité central s'avançant jusqu'à l'endroit où la députation vaudoise était réunie: « Vaudois, leur dit-elle, jusqu'ici vous avez été les derniers; aujourd'hui il faut que justice se fasse, et vous marcherez à notre tête ! » Et ainsi fut fait. La colonne vaudoise, précédée de sa bannière, entourée elle-même d'une douzaine d'enfants au costume italien du XVIme siècle, ouvrit la marche. Et alors un spectacle inouï dans les annales du Piémont fut donné à la capitale et par elle au royaume: dans toutes les rues que la procession dut parcourir, partout où apparaissait le drapeau de l'église persécutée, les mains battaient, les mouchoirs s'agitaient, les chapeaux

[1] Cette grande solennité eut lieu le 27 février 1848.

(parfois même celui d'un prêtre) volaient en l'air ; les *evviva ai Valdesi, evviva l'emancipazione*, éclataient de milliers de bouches, et il n'était pas rare que des spectateurs, sortant des rangs, vinssent se suspendre au cou d'un membre de la colonne, accompagnant cet acte déjà assez éloquent par lui-même des paroles les plus émues et les plus fraternelles. L'enthousiasme était indescriptible. Quel contraste entre les acclamations de ce jour et les cris de *mort à l'hérétique* dont, en d'autres temps, ces mêmes rues avaient si souvent retenti, au passage d'un confesseur de l'Evangile que l'on menait au supplice! Quel signe des temps bien propre à donner aux pronostics de Beckwith une éclatante confirmation.

Mais si les fêtes ont leur temps, ce n'est pourtant pas avec des réjouissances uniquement ni avant tout que, soit une nation, soit une église, marchent à l'accomplissement de leurs destinées. Après les réjouissances, l'action, une action intense, énergique, puisant sa force dans la foi aux promesses de Dieu, tel était le devoir trop évidemment imposé, par les circonstances, à l'église vaudoise, pour qu'elle pût songer un seul instant à s'y soustraire.

Une condition pourtant, et bien essentielle, de réussite dans cette entreprise lui faisait presqu'en-

tièrement défaut, la langue. Quoique les Vaudois soient à tous égards italiens ; italiens par leur origine, par leur position géographique, par leur caractère, italiens encore par les formes et les constructions de leur patois, — qui ont beaucoup plus d'affinité avec celles de l'italien qu'avec celles du français, — il n'en est pas moins vrai que, depuis plus de deux siècles, ils ne parlaient guère que cette dernière langue, et avaient presque désappris celle de leur patrie. La terrible peste de 1630 en leur enlevant tous leurs pasteurs, à l'exception de deux, et en les contraignant à recourir à l'étranger pour s'en procurer, la nécessité de se mettre en état de comprendre les nouveaux-venus avaient commencé cette déviation ; la tyrannie monstrueuse à laquelle ils avaient été soumis, pendant tant de siècles, l'avait continuée. En effet, quand aucun Vaudois ne pouvait ni fréquenter les universités, ni aspirer aux carrières libérales ou aux emplois administratifs ; quand l'acquisition d'immeubles, en dehors de leurs étroites limites, leur était formellement défendue, et l'exercice du commerce à peine toléré ; quand, par conséquent, pour acquérir quelque culture, il fallait, de toute nécessité, se transporter à l'étranger, et qu'il n'y avait pour eux de perspective d'avenir terrestre que dans l'expatriation, comment s'étonner de l'abandon de la langue

maternelle ! et le leur imputer à crime, comme on l'a fait quelquefois, n'est-ce pas la plus criante des injustices ?

Quoiqu'il en soit, la langue qu'à côté du patois l'on parlait généralement dans les Vallées, ce n'était pas l'italien, mais le français. Non que l'italien n'y fût compris par les gens d'une certaine culture; mais personne, — même parmi les ministres, — n'eût été en état de le parler librement et sans fautes. Grand obstacle qu'il fallait s'appliquer à écarter au plus tôt, si l'on ne voulait s'exposer à sombrer au moment même de lever l'ancre ! Beckwith s'y appliqua sans retard; et six mois ne s'étaient pas écoulés depuis la promulgation de l'édit d'émancipation, que déjà quatre des professeurs du collége[1] partaient, à ses frais, pour la Toscane, avec la mission expresse d'y passer au moins huit mois, et « d'y dépenser tout l'argent nécessaire pour y apprendre, dans ce laps de temps, le plus d'italien possible. »

L'un d'entr'eux, M. le professeur Malan, revenu aux Vallées quelques semaines avant ses collègues, procura à l'excellent général, par une prédication italienne (la première depuis des siècles !) qu'il fit dans le temple de Saint-Jean, une des

[1] C'étaient MM. les ministres Barth. Malan, Barth. Tron, Fr. Gay et l'auteur de ces lignes.

plus vives et des plus douces jouissances que ce noble cœur eût encore ressenties.

Malan (écrivait-il à ce sujet de La Tour en date du 9 mai 1849) a fait un brillant début, dimanche, à Saint-Jean, dans un service italien de prédication. Jamais je n'ai vu les Saint-Jeannins aussi attentifs; et, à l'exception d'une douzaine de mots, je suis persuadé qu'ils ont saisi le sens tout aussi bien qu'ils l'auraient fait d'un sermon français. Les constructions italiennes leur sont plus naturelles, à l'exception du subjonctif, qui cependant n'offre pas de plus grandes difficultés qu'en français... J'espére sous peu avoir le plaisir d'entendre les foudres du Vatican de vos lèvres et de celles du brave Tron. Dimanche a été pour moi un vrai jour de Pentecôte... Aprés vingt-deux ans d'attente, c'était une douce consolation d'entendre s'élever une voix missionnaire dans un temple vaudois, et d'avoir la perspective de relever de nouveau, en Piémont, l'église de Christ, telle qu'elle existait dans la personne de Claude, ce noble confesseur[1].

Mais l'italien appris par quelques hommes, ce n'était pas assez pour pousser l'église tout entière dans la voie où Beckwith était si désireux de la voir entrer. Ce qu'il fallait, en vue de ce résultat, c'était de familiariser la génération naissante avec l'italien et, pour cela, d'en introduire au plus tôt l'enseignement dans les écoles.

Mais comment y réussir? Le plan de Beckwith

[1] Lettre à l'auteur.

fut bientôt arrêté : A peine les quatre professeurs envoyés en Toscane sont-ils de retour, que, — de concert avec la Table et les administrations paroissiales, — il convoque à La Tour tous les régents des Vallées ; leur alloue à chacun, en sus de leurs honoraires, un subside de trente francs par mois, et durant trois mois, à l'aide des maîtres qu'il s'était préparés d'avance, les sature, du matin au soir, d'autant d'italien qu'ils pouvaient en absorber, et les renvoie, au bout de ce temps, dans leurs écoles respectives assez bien dressés sous ce rapport, pour que, désormais, il n'y ait pas dans toutes les Vallées une seule école où l'italien n'ait sa place assurée dans l'enseignement[1].

Et pendant que l'instrument se préparait et s'aiguisait de la manière que nous venons de dire, d'autres événements s'accomplissaient qui permettraient de l'utiliser sans trop de retard. Les protestants de la ville de Turin, — qui, jusqu'à cette époque, n'avaient joui des bienfaits d'un culte régulier que grâce à la protection dont ils étaient l'objet de la part des puissances protestantes, dont les ambassadeurs résidaient dans cette ville, —

[1] La délibération de la Table, convoquant les régents à La Tour est du 16 juin 1849, et porte qu'ils devraient y rester du 16 juillet au 18 octobre.

avaient demandé et obtenu de la Table de se constituer — à la faveur des libertés proclamées par le statuto — en seizième paroisse de l'église vaudoise [1]. C'était là un point d'appui très précieux et dont l'administration de l'église ne tarda pas trop à profiter en décrétant, au bout d'un an à peine [2], qu'une prédication par mois, en langue italienne, serait faite au sein de cette paroisse. Ce fut le tout premier commencement d'une œuvre destinée à prendre des proportions considérables.

Six ou huit mois plus tard, en juin 1850, d'autres événements particulièrement significatifs venaient dire à l'église vaudoise que le moment était venu pour elle *d'allonger ses cordages, et d'élargir le lieu de son pavillon.*

La semence évangélique que, bien des années auparavant, une femme au cœur noble et généreux, mais surtout chrétien, M[lle] Calandrini, de Genève, avait déposée en Toscane, le lieu d'origine de ses ancêtres, n'avait pas été perdue. Plusieurs personnes appartenant plutôt à la classe aisée, des avocats, des littérateurs, et, entre autres, un descendant de l'illustre historien Guicciardini, le comte Pietro Guicciardini, avaient reçu la bonne semence dans des cœurs honnêtes et bons, où elle

[1] En novembre 1848.

[2] Cette délibération porte la date du 9 novembre 1849.

avait levé et promettait une abondante récolte. Ce mouvement, secondé par l'excellent Drouin, pasteur de la chapelle suisse à Florence, s'était propagé, et le besoin d'hommes spéciaux pour le fortifier et le conduire s'était fait sentir. Ces hommes ne se trouvant pas, pour lors, en Toscane, les regards de ces nouveaux frères s'étaient naturellement tournés vers l'église des Vallées, comme vers l'église primitive et en même temps nationale, et, par l'organe de l'un d'entre eux, l'avocat Chiesi de Pisa, ils étaient venus la prier d'envoyer au milieu d'eux un de ses ministres « pour les instruire, les édifier, les affermir dans la foi, et les organiser ensuite, quand le moment propice serait venu, en congrégation ou paroisse évangélique, suivant les rites et la discipline de l'église vaudoise[1]. »

La Table « bénissant Dieu de ce qu'une porte était ainsi ouverte à la prédication de l'Evangile, et de ce qu'il daignait l'appeler, d'une manière si directe, à concourir à l'accomplissement de ses miséricordieux desseins, » s'était hâtée de se rendre à ce désir, en cédant aux frères toscans le ministère de M. le ministre Barth. Malan, professeur au collége de La Tour, qui s'était immédiatement rendu

[1] Ce sont les termes mêmes de l'un des considérants de la délibération prise par la Table, concernant cette communication, sous la date du 11 juin 1850.

à son poste. C'était le second pas que faisait l'église vaudoise dans la voie qui lui avait été miséricordieusement ouverte.

Un troisième, d'une importance plus grande encore que les précédents, ne devait pas tarder à suivre. Peu de temps après le départ de la députation toscane, deux étrangers, deux négociants anglais, qui étaient en même temps deux chrétiens vivants, et dans le cœur desquels l'avancement du règne de Dieu tenait beaucoup plus de place que leurs affaires commerciales, MM. Ambroise Brewin, de Tiverton, et Milsom, de Lyon, arrivaient aux Vallées, dans le simple but d'y faire une visite. Les préoccupations y étaient plus que jamais à l'évangélisation et en particulier aux moyens de transformer la prédication mensuelle de Turin en une prédication de tous les dimanches, et de fonder dans cette ville une station d'évangélisation proprement dite. Ce qui se passa à cette occasion, l'échange d'idées et de sentiments qui eut lieu entre Beckwith et ses deux compatriotes, pendant les quelques jours qu'ils consacrèrent à visiter les Vallées, ne nous est pas exactement connu. Ce que nous savons, c'est qu'à peine ces deux frères avaient quitté La Tour, Beckwith adressait à l'administration de l'église la lettre suivante :

La Tour, 16 septembre 1850.

Monsieur le Modérateur.

Deux messieurs anglais, dont le premier se nomme M. Ambroise Brewin, Tiverton, Devon, Angleterre, et l'autre M. Milsom, Lyon, m'ont chargé de vous prévenir que, dans le cas où la Table se disposerait à nommer M. Meille missionnaire à Turin, ils se chargeraient de payer une somme de 1500 fr. par an, dans la proportion de 1000 fr. pour M. Brewin et de 500 fr. pour M. Milsom, dès le jour de la nomination de M. Meille et cela pour trois années consécutives.

Votre sincère serviteur,
John-Ch. BECKWITH [1].

L'offre généreuse contenue dans cette lettre répondait trop bien aux préoccupations du moment pour que la Table, alors déjà présidée par le docteur Revel, n'y reconnût un puissant appel à aller en avant courageusement dans l'œuvre qu'elle avait entreprise, et, par sa délibération du 19 sep-

[1] Les deux hommes excellents, dont il est fait mention dans cette lettre, sont entrés l'un et l'autre dans leur repos, M. Brewin depuis seize à dix-sept ans, M. Milsom depuis deux ans, et sont demeurés jusqu'à la fin des amis dévoués de l'église vaudoise. Le même intérêt que portait à cette église M. Brewin lui fut continué par sa respectable veuve, qui, — sans parler de beaucoup d'autres actes de générosité, — abandonna entièrement au profit de l'œuvre de l'évangélisation de l'église vaudoise en Italie un crédit de 80000 francs placés par feu son mari, en première hypothèque, sur la maison paroissiale vaudoise de Turin et qui était remboursable au 4 % par an d'amortissement.

tembre 1850, elle invitait l'auteur de ces lignes, alors professeur au collége de La Tour, à abandonner son poste et à venir occuper à Turin celui d'évangéliste « chargé de la prédication régulière, chaque dimanche, en langue italienne, et de l'évangélisation dans la capitale et aux environs. »

Beckwith, en lui communiquant, de son côté, cette nouvelle, lui avait dit : « Allez toujours, je ne tarderai pas à vous rejoindre. »

En effet la première prédication régulière, en langue italienne, avait lieu à Turin le premier dimanche de novembre 1850, et, dès le commencement de 1851, Beckwith, quittant les Vallées, venait planter lui aussi ses tentes dans la capitale, prêt à seconder, par tous les moyens en son pouvoir, une œuvre à laquelle il avait poussé plus que personne, et qui avait toutes ses sympathies.

Les commencements en furent ce qu'ils pouvaient être, eu égard aux circonstances dans lesquelles elle était entreprise : incertains et difficiles. Le gouvernement laisserait-il faire ou s'opposerait-il ? Voilà la question que l'on s'adressait à chaque pas, et à laquelle le texte quelque peu ambigu du *statuto*, à l'endroit de la liberté de conscience, permettait les réponses les plus contradictoires [1].

[1] Le premier article, en effet, du *statuto* porte ce qui suit : « La religion catholique, apostolique et romaine est la seule

Aussi allait-on lentement, prudemment; mais pourtant on allait. Les prédications, commencées sans bruit et avec un nombre très limité d'auditeurs, étaient plus fréquentées de dimanche en dimanche. Plusieurs des assistants étaient des curieux, peut-être même des adversaires; mais d'autres cherchaient de cœur la vérité. On ne tarda pas à nouer des relations avec eux, et de petites réunions purent être établies dans leurs demeures.

Un genre de renfort, dont à toutes les époques l'église de Jésus-Christ a retiré le plus grand profit, fut apporté, vers le printemps de 1851, à l'œuvre naissante de Turin par l'arrivée en cette ville d'un certain nombre de frères toscans que la persécution avait contraints à s'éloigner de leur patrie. La présence d'un évangéliste vaudois à Florence n'avait point été stérile. Sur plusieurs points de la ville de petites réunions s'étaient bien vite organisées, dans lesquelles l'Evangile était lu

religion de l'état. Les autres cultes sont tolérés *conformément aux lois.* » Mais quelles lois? Les lois *existantes,* ou les lois *à faire?* Le ministère qui aurait répondu, selon les désirs du parti clérical: *les lois existantes,* tout en demeurant fidèle à *la lettre* de la constitution, en aurait complétement dénaturé l'esprit et aurait sapé, par sa base, le grand principe de la liberté de conscience. Heureusement, ce fut l'autre interprétation qu'en donna l'illustre Cavour, ouvrant ainsi une voie dans laquelle tous les ministres qui lui ont succédé n'ont pas cessé de marcher.

et expliqué à des auditeurs de plus en plus nombreux et avides de l'entendre.

Quand, vers les premiers jours de septembre 1850, le consistoire de l'église suisse, à l'instigation de son président, M. le pasteur Drouin, eut décidé que deux prédications par mois, en langue italienne, seraient faites dans sa chapelle, — pour satisfaire, disait la délibération, aux besoins spirituels de ses ressortissants Grisons, — l'œuvre de Florence reçut de cette détermination une impulsion considérable, et bientôt la chapelle se trouva trop petite pour contenir tous ceux qui s'y pressaient, et dont une moitié au moins étaient des nationaux [1].

L'arrivée, dans la première quinzaine de décembre, d'un second évangéliste, M. P. Geymonat, élève de l'école de théologie de Genève, qui venait, envoyé par un comité de cette ville, unir ses efforts à ceux de M. Malan, en permettant de multiplier encore les réunions, n'avait fait qu'accélérer le mouvement qui se trouva avoir acquis assez de consistance pour qu'à Noël de cette même année, un certain nombre de ces nouveaux convertis fus-

[1] « J'ai entendu prêcher Malan hier à Florence, en italien. La chapelle était pleine comme un œuf, et une bonne moitié des auditeurs étaient des nouveaux convertis. » Lettre de M. le professeur Rollier, datée de Pise, le 2 décembrè 1850. Archives de la Table.

sent admis à participer à la sainte cène, dans la chapelle suisse.

Un pas aussi décisif avait naturellement ému le *Paolottisme* [1] et, avec lui et par lui, le gouvernement Grand-Ducal. Ce dernier, après avoir essayé, mais en vain, de tous les moyens d'intimidation qui, sans faire trop crier, auraient abouti au résultat qu'il se proposait, d'étouffer l'Evangile à sa naissance, s'était enfin décidé à sauter le fossé, renvoyant à la frontière les deux évangélistes vaudois — M. Geymonat, en particulier, de la manière la plus brutale, entre deux gendarmes et enchaîné comme un malfaiteur, — condamnant à la relégation et subsidiairement à l'exil pour un an sept d'entre ces chrétiens que ses agents avaient surpris lisant et méditant la Bible, dans la maison de l'un d'entre eux [2].

Cette condamnation, prélude de celle bien autrement sévère qui devait être prononcée contre les époux Madiai, environ un an après, [3] avait non-

[1] On désigne, en Italie, sous le nom de *Paolotti*, les affiliés à la société de Saint-Vincent de Paule, société qui, sous le manteau de la bienfaisance, fait une œuvre toute pareille à celle des Jésuites.

[2] C'étaient Messieurs Guicciardini, Betti, Magrini, Guarducci, Borsieri, Solaini et Guerra. Les six premiers optèrent pour l'exil et se rendirent tout d'abord à Turin.

[3] Le 8 juin 1852. La sentence portait : pour Francesco Madiai, cinquante-six mois de travaux forcés à Volterra ; et pour Rosa

seulement valu à la station de Turin le concours d'un vaillant ouvrier de plus, dans la personne de M. Geymonat, auquel la Table avait assigné ce champ de travail, mais, par la présence dans cette ville de ces exilés pour la foi, qui étaient venus y chercher un asile, avait vivifié et rendu plus efficace l'intérêt que plusieurs manifestaient, depuis quelque temps, pour la prédication de l'Evangile. Les réunions déjà nombreuses qui, avant cette époque, se tenaient de maison en maison, le devinrent beaucoup plus encore, et les prédications à la chapelle furent de plus en plus suivies.

La pose, en octobre 1851, de la première pierre du temple vaudois [1], — en fournissant la preuve la plus convaincante du respect du gouvernement pour la liberté religieuse, et en donnant, en quelque sorte, droit de cité à l'Evangile sur ce même sol d'où, pendant tant de siècles, il avait été si impitoyablement banni, — fut un autre puissant encouragement offert à l'œuvre évangélique dans cette ville, en même temps qu'elle eut encore pour résultat d'attirer sur cette œuvre l'attention de

Madiai, quarante-cinq mois d'*ergastolo*, plus les frais du procès en entier. Le chef d'accusation était : « l'impiété par le moyen de prosélytisme à l'ainsi dite confession évangélique ou du pur Evangile. »

[1] Voir le chapitre : *Beckwith et les constructions ecclésiastiques.*

toutes les classes. Voici, en effet, ce qu'écrivait Beckwith au Modérateur de l'église vaudoise, en novembre 1852, (et ce qu'il disait alors était tout aussi vrai déjà un an auparavant, quand on n'en était encore qu'aux fondements de l'édifice) :

Vous n'avez pas d'idée des immenses services qui sont déjà rendus à notre cause par les simples murailles de la nouvelle église. C'est une foire perpétuelle de gens de toutes les classes, et des discussions et des disputes à n'en pas finir sur la question religieuse, soulevée par la simple apparition des briques de ce temple dans la capitale. Je suis persuadé que ces murailles et la *Buona Novella* ont affiché Jésus-Christ où l'on ne s'attendait pas à le trouver. »

La *Buona Novella*, à laquelle Beckwith fait allusion, était un journal hebdomadaire, de seize pages grand in-8°, fondé à Turin, dès le mois d'octobre 1851, dans le but de seconder, au moyen de la plume, l'œuvre commencée par la prédication. Beckwith lui-même avait publié dans ce journal, sur la question si controversée de l'origine de l'église vaudoise, une série de dix-neuf articles, dans lesquels il développait la thèse que cette église n'était autre chose que les restes de l'ancienne église de Christ en Piémont, abandonnés par leurs évêques, vers le commencement du XIIme siècle, quand la résistance, que pendant des siècles le diocèse du nord de l'Italie avait opposée aux pré-

tentions papales, eut été définitivement vaincue [1].

Le soir du jour où avait été posée la pierre fondamentale du temple matériel, une première réception de dix catéchumènes, — dans le nombre desquels se trouvait l'avocat napolitain, Bonaventura Mazzarella, qui fut plus tard évangéliste plein de zèle, député au Parlement, et juge à la cour d'appel de Gênes, — fut comme la pose de la première pierre de l'édifice spirituel qui allait s'élever, à Turin, à la gloire du Rédempteur et de la pleine suffisance de sa grâce [2].

Une seconde admission de membres, un mois plus tard, et, à Noël, la célébration de la sainte cène en italien, à laquelle participèrent tous ceux qui avaient été auparavant reçus dans l'église, furent deux événements qui remplirent de joie et de consolation tous ceux qui y prirent part.

Ainsi donc l'Evangile se répandait, et des âmes, en nombre toujours croissant, arrachées, les unes à la superstition et les autres à l'incrédulité, étaient transportées des ténèbres à la merveilleuse lu-

[1] Ce journal qui se publia pendant dix ans à Turin et deux ans à Florence a été remplacé par l'*Eco della Verita*, rédigé d'abord par le Dr Revel, puis, pendant des années, par le Dr De-Sanctis, et, après la mort de celui-ci, par M. l'évangéliste Auguste Meille.

[2] Voir à l'appendice, lettre E, la formule d'engagement que signaient, dans la station de Turin, les catéchumènes qui demandaient leur admission dans l'église.

mière de l'Evangile. Et pendant que ces choses s'accomplissaient dans la capitale, le Seigneur préparait les voies pour qu'une œuvre toute pareille pût être entreprise dans la seconde ville du royaume, à Gênes, le foyer par excellence de la mariolâtrie.

En effet, dès le 24 novembre de cette même année 1851, le capitaine et plus tard amiral Pakenham, de la marine royale anglaise, banni lui aussi de Toscane et réfugié à Gênes, écrivait à l'un de ses amis, qu'ayant commencé, dans cette ville, des réunions qui étaient de plus en plus suivies, il avait grand besoin qu'on lui vînt en aide par l'envoi d'un ministre vaudois, sous la direction et avec le concours duquel il pût mener à bonne fin ce qu'il lui avait été donné d'entreprendre [1].

Ce ministre ne s'étant pas trouvé tout d'abord, et la prudence imposant d'ailleurs aux directeurs de l'église la plus grande circonspection dans toutes leurs démarches, on se contenta, pour quelque temps, de missions temporaires, dans le but de se rendre exactement compte de la nature et de la réalité du mouvement signalé et de le seconder, s'il y avait lieu, dans la mesure du possible.

Ces missions confiées successivement à Messieurs Geymonat et Malan, les mêmes qui avaient

[1] Lettre de l'amiral Pakenham à l'auteur.

été renvoyés de la Toscane un an auparavant, aboutirent, en juillet 1852, à la demande adressée à la Table par une soixantaine de personnes, de vouloir interposer ses bons offices pour que les signataires pussent jouir d'un culte évangélique dans la ville de Gênes, avec le ministère d'un pasteur de l'église vaudoise [1].

Une pareille demande entrait trop dans les vues de Beckwith pour qu'il ne fît pas tous ses efforts afin d'obtenir une réponse favorable.

Vous connaissez mieux que moi, écrivait-il à ce sujet au Modérateur en date du 6 août 1852, la position actuelle des affaires à Gênes. J'ai engagé M... d'écrire à Malan de ne pas quitter cette ville avant d'avoir reçu une communication de votre part. Je cherche à vous faire sentir la haute importance de pousser en avant cette mission de toutes vos forces, en écartant, pour le moment, toute autre considération.

Il est évident pour moi que, s'il est question de former des églises en dehors des Vallées, c'est à l'élément exclusivement catholique qu'il faut viser. (Beckwith avait une très petite opinion, dans ce but, de l'élément vaudois et protestant en général.) Or ce n'est qu'à Turin et à Gênes que nous pouvons espérer de poser des commencements qui, par une suite naturelle, pourront vous mener à un résultat positif, en faisant vivre ces commencements de leurs

[1] Cette lettre porte la date du 28 juillet 1852. Voir les archives de la Table.

propres forces. Gênes offre, sous ce rapport, plus de facilité encore que Turin. Une église constituée dans la première de ces villes sera capable de pourvoir à sa propre existence et même de tendre une main secourable aux églises qui se formeront à la campagne [1]. Quoiqu'il soit difficile de s'attendre à trouver de l'appui dans les classes élevées, il est de la plus haute importance que vous ayez une certaine agrégation de fabricants et de chefs-ouvriers à même de fournir du travail à ceux qui (pour motif de religion) seraient renvoyés de leur place, et à renouer de cette manière, pour ainsi dire, les anneaux brisés de la chaîne sociale.

Je regarde comme une affaire de vie et de mort de frapper le fer à Gênes pendant qu'il est chaud.... Renversez donc tous les obstacles à cette œuvre qui se présenteront à votre esprit ou qui vous seront présentés par d'autres. Tirez droit sur ce point capital. Deux citadelles, placées aux deux extrémités du royaume, offriront une place de refuge pour les faibles et un point de ralliement pour les forts. Une fois les remparts armés, nous aurons des munitions et des vivres éternels, qui mettront la garnison à même de résister à tous les assauts du monde, de la chair et du diable [2].

Le résultat de cette lettre fut une délibération de la Table prise dix jours plus tard, le 17 août 1852, et enlevant M. Geymonat au poste de Turin pour le transférer définitivement à Gênes, où, par ses soins bénis d'en haut, et avec le concours du

[1] Nous avons le regret de devoir dire que ni l'une ni l'autre de ces espérances ne s'est jusqu'ici réalisée.

[2] Voir cette lettre dans les archives de la Table.

frère Mazzarella, que la Table ne tarda pas à lui adjoindre, une église prospère fut bientôt fondée.

Mais, chose vraiment remarquable! le même jour où cette délibération était prise, une lettre partait de Genève, adressée à la Table, et dont la conséquence devait être, non-seulement de combler, à la station de plus en plus importante de Turin, le vide considérable que le départ de M. Geymonat allait y faire, mais de conquérir à l'évangélisation de l'Italie un de ses ouvriers les plus capables.

Nous n'avons pas à apprendre à nos lecteurs qui était M. De Sanctis, ni par quelle suite de dispensations tout à fait providentielles, il avait été conduit, de Rome, où il occupait la brillante position de curé de la *Maddalena* et de théologien du saint office, à Malte d'abord, et de là, à Genève, où il se trouvait, depuis près de trois ans, occupé de l'évangélisation de ses compatriotes domiciliés dans cette ville, et de la composition de ces nombreux écrits polémiques qui ont aidé si puissamment aux progrès de l'Evangile en Italie et acquis à leur auteur une si juste célébrité [1].

[1] Ce fut, ainsi qu'il le raconte lui-même, le 10 septembre 1847 qu'il quitta Rome pour se rendre à Malte, où il passa environ deux ans ; où, vers la fin de 1849, il écrivit son traité de la *Confession* ; et d'où il se rendit, en 1850, à Genève, appelé par le

Or, le 17 août, le même jour donc où la Table décidait le transfert de M. Geymonat de Turin à Gênes, M. De Sanctis adressait à cette dernière une lettre que nous croyons, à cause de son importance spéciale, devoir transcrire en entier, la traduisant de l'original.

Genève, le 17 août 1852.

A Messieurs les membres composant la Table de l'église vaudoise.

Respectables Messieurs et frères en Jésus-Christ, notre Seigneur,

Voici bientôt cinq ans que j'ai abandonné l'église romaine; et, à partir de ce moment, mes désirs ont toujours été tournés vers l'église des Vallées, parce qu'en elle je reconnais la vraie église primitive apostolique italienne. Depuis cinq ans que je vis parmi des chrétiens, il m'a été proposé plusieurs fois, même avec la perspective d'avantages temporels, de m'unir à quelque église; mais j'ai toujours refusé, trouvant qu'un Italien qui cherche sincèrement le bien de ses compatriotes ne doit pas appartenir à une autre église qu'à l'ancienne église italienne. De cette manière j'ai passé près de cinq ans, attendant qu'il se présentât à moi une occasion propice pour demander de faire partie de cette église. Après beaucoup de prières pour connaître la volonté de Dieu, il m'a semblé que demeurer

comité italien de cette ville, ayant à sa tête le vénérable colonel Tronchin.

Voir la biographie de De Sanctis, par l'avocat Chiesi, de Pise.

plus longtemps ainsi isolé, sans appartenir à une église visible, était pour le moins un état anormal et je crois ne devoir pas tarder un instant à demander d'être admis dans votre église. Je viens donc, avec la présente, supplier humblement la Table de vouloir m'admettre comme membre de l'ancienne église italienne, connue sous le nom d'église vaudoise. Et comme mon occupation, depuis que j'ai abandonné l'église romaine, a été d'évangéliser les Italiens, soit avec des écrits, soit par la prédication, je crois que, pour la plus grande gloire de Dieu, je devrais continuer à évangéliser. C'est pourquoi, j'ose demander à la Table l'imposition des mains et la consécration au saint ministère : non que je croie que l'imposition des mains me communique quelque vertu, admettant comme je le fais, que la vocation vient de Dieu et non de l'église; mais parce que je crois que la vocation de Dieu doit être reconnue et je dirais presque légalisée par l'église à laquelle on appartient. En outre, afin que la Table puisse juger de ce qui me regarde, je lui présenterai les documents originaux ci-aprés :

1° Diplôme de docteur en théologie, du 11 avril 1834.

2° Diplôme de professeur en philosophie et en théologie, du 23 avril 1834.

3° Nomination pontificale de théologien du saint office, du 9 juin 1837.

4° Diplôme de l'académie de religion catholique, du 9 février 1837.

5° Diplôme de prédicateur dans Rome, du 4 août 1838.

6° Diplôme de curé dans Rome, du 15 février 1840, jusqu'à mon départ de cette ville, le 11 septembre 1847.

7° Nomination d'examinateur prosynodal, pour le diocése de Velletri, du 3 mars 1847.

8° Passeport pontifical régulier, pour démontrer que je ne me suis pas enfui de Rome.

9° Témoignage du cardinal-vicaire pour mon départ, et témoignage de mon supérieur.

10° Deux lettres autographes du cardinal Ferretti, alors secrétaire d'état, qu'il m'écrivit depuis mon départ de Rome, pour m'engager à y revenir.

Je n'envoie pas tous ces documents que je tiens, ainsi que bien d'autres, en original, par devers moi, pour éviter les frais de poste; mais je les apporterai avec moi, s'il vous plaît de m'accorder la grâce que je sollicite.

Comme cependant mes affaires ne me permettent pas de m'arrêter longtemps hors de Genève, je vous prie, pour le cas où vous m'accorderiez la grâce que j'implore, de vouloir fixer le jour de l'examen, et, si possible, fixer pour ce même jour la prédication du sermon.

Je vous prie en outre de vouloir conserver, pour autant que faire se pourra, le silence sur ma demande, désirant ne rendre la chose publique que lorsqu'elle aura eu lieu.

Il ne me reste autre chose que de vous supplier, par les entrailles de la miséricorde divine, de vouloir m'accorder la grâce que je sollicite.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très humble et très dévoué serviteur.

Louis De Sanctis.

L'acquisition, par l'église vaudoise et pour son œuvre d'évangélisation, d'un membre aussi distingué et d'un ouvrier aussi capable, était un événement trop heureux pour que la Table ne se hâtât d'obtempérer à la demande qui lui était faite.

Aussi dès le 1er septembre suivant, informait-elle M. De Sanctis de son adhésion pleine et entière au vœu qu'il avait exprimé. A la suite d'une conférence avec le corps des pasteurs, il exprima son attachement profond aux doctrines évangéliques, son amour pour l'église vaudoise, dont il se déclara prêt à signer la confession de foi et la discipline, et qui, à son tour, lui tendit, dans la personne de ses pasteurs, une main fraternelle et le reconnut comme un de ses membres effectifs. La Table, voyant en M. De Sanctis un nouvel ouvrier que le Seigneur, dans sa fidélité, a accordé aux prières de tous ceux qui comprennent l'importance du salut des âmes, en particulier de l'œuvre qui s'accomplit à Turin par sa délibération du 12 octobre 1852 le plaça comme évangéliste à la station de cette ville, chargé de coopérer, avec le ministre Meille, à tout ce qui concerne l'avancement du règne de Dieu dans cette cité et dans les environs[1].

L'arrivée au sein de cette station d'un homme comme De Sanctis qui, à une réputation sans tache et à un savoir très étendu, associait le zèle d'un néophyte et le prestige d'une position brillante abandonnée pour l'Evangile, imprima à la marche de l'œuvre à laquelle il était venu se consacrer

[1] Voir à l'appendice, lettres F et G, la lettre originale de M. De Sanctis et le texte de la délibération de la Table, concernant sa venue à Turin.

une impulsion des plus puissantes. Les réunions déjà très fréquentées s'accrurent encore, et quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis son arrivée, que pas moins de quatre-vingts personnes, hommes et femmes, étaient inscrites sur la liste des catéchumènes et suivaient, avec la plus exemplaire régularité, les instructions particulières qui leur étaient données, en vue de leur prochaine admission dans l'église.

' Nos affaires, ici, — écrivait Beckwith au Modérateur, le 10 novembre 1852, — ont l'air de prospérer. Les réunions sont fort nombreuses, et la congrégation italienne ne saurait trouver place dans la chapelle. Y compris le dimanche, il y a *douze* services dans le courant de la semaine. Les personnes qui fréquentent ces assemblées sont certainement animées par des intentions sincères, car il ne pourrait y avoir d'arriére-pensée chez la plupart. Il n'y a pas le moindre doute qu'il n'y ait déjà un fort levain d'évangélisation en Piémont, et les Ecritures se répandent journellement. Le progrés déjà fait est certainement au delà de ce qu'on pouvait raisonnablement attendre.

Eût-on pu désirer une perspective plus réjouissante et plus encourageante que celle qu'offrait aux regards émerveillés des amis de l'Evangile la station de Turin à cette époque? Beckwith en jouissait plus que personne; et, tout en surveillant, jour après jour, sans désemparer, les travaux

de construction du temple, dont il s'était réservé la direction, il ne négligeait aucun moyen pour apporter lui aussi sa part de concours au progrès spirituel de l'œuvre : conférences avec les évangélistes sur les meilleures mesures à adopter à cet effet ; conversations, le soir, jusqu'à une heure très avancée sur toute espèce de sujets, dans son salon, avec des hommes de condition et de culture différentes qui aimaient à s'y réunir ; enfin, composition et impression d'écrits divers, dont nous parlerons plus loin, en rapport avec cette œuvre, et auxquels il travaillait avec une ardeur et une persévérance que l'on eût à peine attendues d'un jeune homme.

En attendant, le temple dont la construction devait marquer une ère nouvelle pour l'église au nom de laquelle il était érigé, avançait de jour en jour. Le 26 décembre 1853 il était (ainsi que nous l'avons dit ailleurs [1]) solennellement consacré au Seigneur, au milieu d'un concours immense de peuple ; le plus beau jour de la vie de Beckwith, celui qui commençait, à proprement parler, la réalisation de ses plus chères espérances, avait lui !

Nous avons raconté déjà par quelle mystérieuse dispensation de la Providence ce que l'on aurait

[1] Voir la fin du chapitre X.

eu toutes sortes de raisons de considérer comme le vrai point de départ de son œuvre, en avait été, au contraire, le point d'arrêt. Ce que l'on n'aurait pas imaginé davantage, c'est que, moins d'un an après cet événement si riche en promesses de toutes sortes, un schisme des plus douleureux, — ayant non pas pour auteur (nous ne l'avons jamais cru) mais pour instrument plus ou moins inconscient celui dont l'entrée dans l'église vaudoise, un an auparavant, avait été le sujet de si vives actions de grâces, — viendrait scinder en deux l'église naissante de Turin, et inaugurer cette ère de luttes et de déchirements qui, — de la capitale passant à Gênes où l'œuvre avait pris aussi des proportions très réjouissantes, et de là ailleurs encore et, avec le temps, un peu partout, — sont devenus, pour l'œuvre de l'évangélisation italienne, une cause de si grande faiblesse, une sorte de simoun desséchant, sur cette magnifique moisson que le Seigneur avait fait éclore !

Mais, pour avoir été si brusquement interrompue, l'œuvre de Beckwith, sous ce rapport, n'en est pas moins d'une importance capitale. Sans lui, en effet, sans les efforts de toute espèce par lesquels non-seulement il l'avait préparée et rendue possible, mais en avait assuré les premiers pas, il est presque certain qu'elle ne se serait

jamais accomplie; et si, comme le disait le chancelier Oxenstiern, « entre la sagesse de Dieu et la folie des hommes, l'église avance; » si, malgré toutes les folies par lesquelles d'imprudents amis ont compromis l'œuvre de Dieu dans la péninsule, cette œuvre, cependant, progresse et gagne du terrain, portant avec elle en même temps que l'affranchissement spirituel pour les individus la régénération et la consolidation politique pour la société, c'est à Beckwith, après Dieu, que l'Italie est surtout redevable de ce grand service.



CHAPITRE XII.

Beckwith auteur et éditeur.

L'homme dont nous avons retracé jusqu'ici l'existence si remarquablement remplie était trop de son temps et nous pourrions ajouter de son pays, il connaissait trop bien, à ce double titre, la valeur incomparable de la presse, pour qu'il ne se sentît pressé d'ajouter ce moyen d'action à tous les autres.

Une partie de ses publications, qui furent des réimpressions ou des traductions, remontent aux premières années de son séjour aux Vallées.

Deux choses l'avaient particulièrement frappé, en y arrivant, et après un premier coup d'œil jeté sur les écoles : d'abord, l'absence dans ces dernières d'un livre de lecture que tous les enfants

pussent se procurer; en second lieu, combien peu le français, — que pourtant on parlait et lisait dans les écoles et dans beaucoup de familles, et qui était, en outre, la langue dans laquelle se célébrait le culte, — était intelligible au très grand nombre.

Au premier de ces inconvénients Beckwith chercha à remédier par l'impression, en un seul petit volume à l'usage particulier des écoles, des deux livres de la Bible qui lui parurent résumer de la manière à la fois la plus élémentaire et la plus complète ce qui constitue la substance de la foi chrétienne: la Genèse, pour l'Ancien Testament, et l'Evangile de saint Luc, pour le Nouveau. Les services qu'il rendit par cette publication (n'en déplaise aux théoriciens qui seront probablement, à cet égard, d'un avis très différent du nôtre) furent considérables et le devinrent de plus en plus à mesure que se multiplièrent au milieu de nous les écoles du dimanche, pour lesquelles l'existence de ce petit livre fut un véritable trésor. Les nombreuses éditions qui s'en sont faites, soit en Angleterre d'abord, soit en Italie ensuite, et tout dernièrement encore à Florence, disent mieux que nous ne pourrions le faire par des paroles la grande utilité de ce petit volume, et combien Beckwith avait été heureusement inspiré en le publiant.

Le moyen qu'il employa pour remédier au second des inconvénients signalés, fut la traduction, en patois vaudois, puis en piémontais avec le texte français en regard, des évangiles de saint Jean et de saint Luc et du catéchisme d'Ostervald (alors en usage dans l'église vaudoise); puis la traduction en piémontais[1] de tout le Nouveau Testament et du livre des Psaumes. Mais ces traductions n'eurent pas, dans la pratique, les heureux résultats qu'on aurait pu en attendre.

En effet, le patois variant dans les Vallées de commune à commune, l'effort fait par le traducteur pour fondre ces divers dialectes en un seul eut pour résultat inévitable celui de les dénaturer tous.

[1] La traduction en patois vaudois des évangiles selon saint Luc et selon saint Jean et du catéchisme d'Ostervald est due à M. Pierre Bert, ancien Modérateur et pasteur de La Tour (dit le frontispice) et ces deux publications portent la date de Londres 1832.

La traduction en piémontais de ces mêmes écrits, ainsi que celle du Nouveau Testament en entier et du livre des Psaumes, ne porte aucun nom d'auteur, mais est due à la plume de Monsieur le chevalier Henri Geymet, des Vallées vaudoises, alors domicilié à Luzerne, comme employé du gouvernement, et ami particulier de Beckwith. Ces dernières publications ont toutes été faites à Londres. Le Nouveau Testament, grand in-8° de 480 pages, est de l'année 1834. Les deux évangiles de saint Luc et de saint Jean, grand in-8° de 232 pages, de 1838; le catéchisme, in-12° de 239 pages, de 1839 et les Psaumes, de 1840.

De plus, la lecture des patois étant, en tout pays, beaucoup plus difficile que celle des langues vivantes, il se trouva que les mêmes enfants qui, après un an ou deux d'école, arrivaient à lire passablement le français ou l'italien, échouaient généralement pour le patois: circonstance qui réduisait à fort peu de chose, pour ne pas dire à rien, le service que Beckwith s'était promis de cette traduction, pour une plus complète intelligence de ces deux langues.

Il avait raison quand il écrivait dans une de ses lettres: « Les romanistes ont leur latin; les Vaudois ont leur français; au fond, ils se trouvent les uns et les autres sur le même pied. » Il avait raison encore, mille fois raison, quand, dans cette même lettre, il se plaignait, lui, le fréquentateur le plus assidu des catéchismes, de « n'avoir jamais entendu un catéchisme proprement dit, » et qu'il déclarait que si les pasteurs ne voulaient pas se mettre en mesure de se rendre intelligibles en recourant, s'il le fallait, à l'emploi du patois, leurs ouailles finiraient par abandonner des sermons auxquels elles ne comprenaient rien, pour aller écouter des discours (ceux des missionnaires catholiques qui se faisaient en piémontais) auxquels elles comprendraient quelque chose[1]; mais il se trompait, en se flattant

[1] Lettre à M. J.-P. Bonjour, en 1840.

que l'impression, à grands frais, de livres en patois, serait un remède efficace à opposer à ce mal.

La réforme des écoles, grâces à l'action desquelles, ou bien le français, ou bien l'italien, ou même l'une et l'autre langue à la fois deviendraient de plus en plus familières et intelligibles à la masse de la population — voilà où gisait, sous ce rapport spécial, le vrai progrès à réaliser, celui auquel, fort heureusement, Beckwith s'appliqua avec beaucoup plus d'énergie encore qu'à l'autre et celui dont les bons effets se sont fait sentir déjà et se feront sentir encore tous les jours davantage.

Mais, à côté de publications comme celles dont nous venons de parler et où son rôle se bornait à celui d'éditeur, Beckwith s'était préoccupé de très bonne heure de publications d'une nature bien différente, de publications originales, entreprises en vue des besoins particuliers, soit des Vallées elles-mêmes, soit de l'évangélisation.

Si j'avais prévu, écrivait-il en 1834, que l'hiver serait si doux, j'aurais peut-être passé cet hiver aux Vallées. Mais, à tout prendre, j'ai occupé mon temps, je crois, plus utilement ici. J'ai achevé l'impression des quatre évangiles en piémontais, et j'ai avancé à un livre d'agriculture pour les petits propriétaires des Vallées et même de la plaine; car je ne prétends pas instruire les messieurs et les dames, je me mêle seulement au bas peuple. Je travaille actuellement à l'article sur la vigne, et quand 'irai me

nicher au coin du feu du presbytère de Bobi, j'aurai besoin des lumières du pasteur pour connaître l'état actuel de l'agriculture dans sa commune; les engrais en usage et la manière de les appliquer; la culture de la vigne, des céréales, des légumes, des arbres fruitiers; la nature du sol; l'espèce des roches; la manière de faire le vin; la quantité des produits, ou par arpents, ou en total; les défauts reconnus, causés par les circonstances, par l'ignorance, par le préjugé ou enfin par la paresse..... Les expériences faites par les Français et les Anglais sur ces matières formeront la base de mon livre; mais il faudra mettre en parallèle la pratique piémontaise, pour obtenir un résultat applicable à l'état actuel de l'agriculture dans cette contrée[1].

Nous ne saurions dire pour quelle raison ce livre, qui paraît avoir été assez avancé lorsqu'il écrivait ces lignes, n'a point vu le jour; mais ce seul fait d'en avoir conçu le plan, nous révèle, une fois de plus, en Beckwith, cet esprit ouvert à tout ce qui était bon et utile. Toutefois, les sujets plus particulièrement religieux, ceux qui, de près ou de loin, se rattachaient à l'œuvre de l'évangélisation, furent ceux qui, de préférence à tous les autres, lui firent mettre la main à la plume.

Nous avons parlé en son lieu[2] et assez longuement pour ne pas y revenir de l'une de ces

[1] Lettre à M. le pasteur Muston de Bobi, en date de Londres, 25 mars 1834.

[2] Voir le chap. X: *Beckwith et les questions ecclésiastiques: Liturgie.*

publications, le *Saggio di Liturgia ad uso dei semplici*, compilé et imprimé en 1850 en vue de l'œuvre de l'évangélisation qui allait être entreprise. Nous avons également dit un mot[1] de la série de dix-neuf articles sur l'origine de l'église vaudoise, publiés dans *la Buona Novella* dans le courant de l'année 1851, et qui étaient comme un commentaire anticipé de l'inscription que Beckwith avait déjà choisie pour mettre sur la façade du temple qu'il était en train d'ériger dans la capitale: «Tenez-vous sur les chemins et regardez, et enquérez-vous touchant les sentiers des siècles passés, quel est le bon chemin, et marchez-y, et vous trouverez le repos de vos âmes.» Jér. VI, 16[2].

Quatre autres publications, toutes assez importantes, sur des sujets forts divers, parurent successivement, entre les années 1852 et 1856: la *Regula fidei*, en 1852[3]; les *Horae Apocalypticae*, en 1853[4]; *l'Esistenza di Dio, una vita avvenire, pene e ricompense*, en 1856[5] et le *Messia Redentore*[6], également en 1856.

[1] Voir le chap. XI: *Beckwith et l'œuvre de l'évangélisation italienne.*
[2] Cette inscription se lit, en italien, au-dessus du portail du temple.
[3] Un vol. in-12° de 250 pag.
[4] Un vol. in-16° de 350 pag.
[5] Un vol. in-16° de 249 pag.
[6] Un vol. in-16° de 177 pag.

Le premier de ces traités, nous dit l'auteur, a pour but d'établir la vraie nature d'une foi ecclésiastique ; le second s'adresse à des gens parvenus à la foi ; les deux derniers sont pour ceux qui, sans faire profession de croire, sont cependant bien disposés pour la vérité et désirent la connaître ou tout au moins les arguments dont elle s'étaie.

Je considère comme chose admise, dit-il à l'égard du premier, la *Regula fidei*, que s'il se trouve des documents et des témoignages procédant réellement des apôtres, par voie orale, les chrétiens sont tenus de les accepter comme paroles inspirées, à l'égal des livres écrits du Nouveau Testament. Mais une question se présente, celle de savoir si de tels documents existent ?

— Oui, répond l'église romaine, et elle nous offre comme tels les écrits des Pères de l'église. Mais ces écrits ont-ils, sous ce rapport particulier, la valeur qu'on leur attribue? Ce qu'on appelle la tradition des Pères, est-elle véritablement une tradition apostolique, ayant droit, de notre part, à la même créance et à la même soumission que les Ecritures inspirées, et faisant, par conséquent, à l'égal de ces dernières, partie intégrante de la régle de foi? — Telle est la question que ce livre a pour but d'examiner et de résoudre. Or voici la conclusion à laquelle l'auteur arrive, après une sa-

vante et loyale discussion portant sur les Pères d'abord, et sur l'Ecriture sainte ensuite.

Les Conciles et les Pères ayant souvent statué en sens opposé, et l'authencité de leurs écrits étant non-seulement équivoque en beaucoup de cas, mais encore, dans plusieurs cas, évidemment altérée par des interpolations, on ne pourrait ni leur prêter créance, ni s'en remettre aux interprétations opposées qui ont donné lieu à tant d'avis impossibles à concilier les uns avec les autres. Et comme ces passages ne sont pas inspirés par une intervention directe et miraculeuse du Saint-Esprit, ainsi que c'est le cas pour les apôtres, il est clair que ces écrits ne pourront jamais servir de règle de foi. Quand donc on a la conviction de posséder un témoignage authentique et sans mélange de la volonté de Dieu dans une parole écrite, il faut en faire la règle absolue de sa vie; « car le commandement que je te prescris aujourd'hui n'est point trop élevé au-dessus de toi, et il n'est point éloigné de toi... au contraire, cette parole est fort proche de toi; elle est dans ta bouche et dans ton cœur, afin que tu l'accomplisses. » Deut. XXXI, 14.

Ce volume mis, ainsi que les suivants, en très bonne langue italienne par un littérateur distingué, et écrit avec une grande force de dialectique, fut assez goûté, malgré son caractère essentiellement scientifique, pour qu'on ait dû en faire, en 1867, à Florence, une seconde édition, maintenant complétement épuisée.

Les *Horæ Apocalypticæ, ossia le profezie di Daniele*

e dell'Apocalisse di san Giovanni, sont une explication tentée, après beaucoup d'autres, du seul livre prophétique de la nouvelle Alliance. Les divers systèmes d'interprétation de l'Apocalypse, dit l'auteur dans son introduction, peuvent se réduire à *trois:* 1° Celui des *Prétéristes*, dont le principal représentant est Bossuet, qui applique ce livre presque exclusivement au passé et s'efforce de restreindre le sens de la prophétie aux catastrophes de la nation judaïque et de l'ancien empire romain ; 2° celui des *Futuristes*, proposé vers la fin du XVIe siècle par le jésuite Ribera, et qui, à part la première vision et les épîtres aux sept églises, rapporte toute l'Apocalypse à des événements encore éloignés, c'est-à-dire à la seconde venue de Christ; 3° enfin, celui des *Protestants*, qui regardent l'Apocalypse comme le livre dans lequel sont annoncés d'avance tous les principaux événements se rapportant à l'église et à la chrétienté à partir du temps de saint Jean jusqu'à la fin du monde.

C'est ce troisième système que Beckwith se propose de développer, après avoir réfuté les deux autres et fait précéder l'étude de l'Apocalypse proprement dite d'une étude de la phophétie de Daniel, qui est, avec la Révélation de saint Jean, dans la relation la plus étroite.

Les révélations contenues dans l'Apocalypse

sont, dit l'auteur, divisées par le Seigneur lui-même (Apoc. I, 9.) en deux parties : les choses qui *sont* et celles qui *seront*. Dans la première division sont comprises les épîtres aux sept églises : tableau fidèle de ce qui existait alors.

Dans la seconde, séparée de la précédente par une nouvelle voix, un nouveau son de trompette, une nouvelle mise en scène et de nouveaux accessoires, sont contenus les événements se rapportant à l'avenir de l'église et du monde.

Cette seconde division qui, — à part les cinq premiers chapitres auxquels l'auteur ne consacre que quelques pages, — embrasse le livre entier, et se divise, à son tour, en six parties, dont quatre seulement et une partie de la cinquième sont étudiées, comme se rapportant à des événements accomplis.

La première partie, développement des chap. VI et VII, nous fait assister à la gloire passagère, au déclin et à la décadence de Rome païenne, en présence de la puissance croissante du christianisme.

La seconde, à laquelle se rapportent le chap. VIII et les vingt premiers vers. du IX, nous fait assister à la punition et à la ruine de Rome chrétienne qui, pour peine de son apostasie, est occupée, à l'Occident, par les Goths, et, à l'Orient, par les Sarrasins, puis par les Turcs.

La troisième partie, ayant pour texte les derniers vers. du chap. IX, le chap. X en entier et les douze premiers vers. du chap. XI, fait passer devant nos yeux l'histoire de la réforme, qui éclata vers la moitié du temps où s'accomplit le mystère de la sixième trompette.

Dans la quatrième, développement des chapitres XII, XIII et XIV (moins les versets 6 à 8), est exposée l'histoire de l'origine et du caractère de la papauté et de sa domination temporelle, précédée de l'invasion des barbares dans l'Europe occidentale.

La cinquième partie se rapporte à des événements accomplis seulement en partie : la chute de la papauté et de son pouvoir temporel, sous l'action des *coupes* de la colère de Dieu successivement versées. Les passages qui se rapportent à cette époque sont les cinq derniers versets du chap. XI, les versets 6 à 8 du chap. XIV, les chap. XV et XVI du vers. 1 au vers. 12.

Le reste du livre, du verset 13 du chap. XVI à la fin, n'est, de la part de notre auteur, l'objet d'aucun commentaire, les prédictions qui y sont contenues se rapportant, selon lui, à des événements non encore accomplis et sur lesquels il y aurait, par conséquent, témérité à se prononcer.

Cette publication — pour la composition de

laquelle Beckwith a dû beaucoup s'aider du grand ouvrage, sur cette matière, du Rév. Elliot — écrite sous une forme simple et avec toute la clarté que comportait le sujet qu'elle traite, parut si nouvelle et si captivante, dans le milieu où elle faisait son apparition, qu'en moins de deux ans la première édition en était complétement épuisée et qu'il fallait en faire une seconde, laquelle, à son tour, est devenue introuvable.

Rome, comme on peut aisément le penser, n'est nullement épargnée dans ce livre. C'est elle, l'autorité papale, qui est figurée par la bête de l'Apocalypse, identique à la *petite corne* de la *bête à dix cornes* de Daniel (Dan. VII), à *l'homme de péché* de saint Paul (2 Thes. II) et finalement à l'*Antechrist* du même saint Jean dans ses épîtres (1 Jean II.) Engager par les sollicitations les plus pressantes ceux qui sont dans son giron à en sortir et à ne pas participer plus longtemps à ses iniquités s'ils ne veulent être enveloppés dans sa ruine, tel est, dit l'auteur, le but qui l'a poussé à mettre la main à la plume, le résultat qu'il a constamment eu devant les yeux en écrivant, et dont la réalisation constituerait sa plus douce récompense.

Les deux autres écrits dont nous avons transcrit le titre, celui sur *l'Existence de Dieu, une vie avenir, peines et récompenses* et l'autre sur le *Messie*

Rédempteur, quoique excellents en eux-mêmes, n'ont pas eu le même succès que leurs devanciers, probablement à cause de leur caractère éminemment philosophique, et de la nature de l'argumentation, qui y est beaucoup au-dessus de la portée du commun des lecteurs, et ne peut être suivie que par des esprits habitués à l'abstraction et plus ou moins familiarisés avec ce genre d'études.

Des quinze sections dont se compose le traité : *l'Existence de Dieu*, trois sont consacrées à rechercher les causes de l'athéisme; cinq autres à démontrer la contradiction que ce système présente avec une foule de faits des mieux constatés, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral; les quatre suivantes ont pour but l'énumération et le développement des preuves que fournissent à l'appui de l'existence et de l'action d'un être suprême les différentes sciences successivement et sérieusement interrogées; la quatorzième traite, dans ce même but, des causes finales; la quinzième, enfin, est consacrée au développement de la thèse : que jamais et en aucun cas la compréhension, de notre part, de la nature divine, ne pourra procéder du progrès de nos connaissances, mais qu'il faudra toujours recourir, pour cela, à une révélation [1].

[1] Ce traité est moins une composition originale qu'un recueil

Les traités sur *la Vie à venir* et sur *les Peines et les Récompenses* sont une démonstration, au point de vue purement philosophique et rationnel, de la nécessité et de la réalité aussi bien de la vie à venir, que des récompenses et des punitions qui en sont l'accompagnement inséparable.

Quant au *Messie rédempteur* (il Messia redentore) — que nous définirons : une philosophie de la rédemption, telle qu'elle est enseignée dans l'Evangile — le but de cet écrit est de montrer l'absolue insuffisance de la *religion naturelle* pour rendre raison des vrais rapports de Dieu avec l'homme, et satisfaire aux exigences de la conscience à cet égard ; la parfaite conformité entre une raison vraiment *raisonnable* et la révélation chrétienne dont la vérité fondamentale est : « Dieu se faisant homme en Jésus-Christ, pour opérer, au moyen d'une satisfaction parfaite donnée à sa justice, la réconciliation de l'homme avec lui-même, et le reconquérir à l'obéissance en lui donnant la paix. »

D'autres écrits, une série de discours sur la Genèse, un traité sur *la Justification par la foi* et un *Recueil de passages bibliques* sur les principales doctrines de l'Evangile, ont été trouvés parmi les papiers de Beckwith, prêts pour l'impression. Ce

de fragments extraits des œuvres de plusieurs écrivains éminents, anglais et allemands, sur les matières qui y sont traitées.

que, comme les précédents, ils révèlent chez celui qui les a composés, c'est, en même temps, une foi des mieux assises, une humble et entière soumission à la Parole de Dieu, et une charité du meilleur aloi pour les âmes qui périssent.

Or une activité de cette nature, se déployant avec une constance que rien ne lasse, et par quelqu'un qui, soit à cause de son âge fort avancé déjà, soit en raison de son passé et de la carrière qu'il avait parcourue, — aurait pu se persuader si facilement que cette tâche ne le concernait pas, — une telle activité, disons-nous, n'est-elle pas un spectacle des plus émouvants, et un noble exemple du témoignage que tout croyant doit rendre à la vérité ?

CHAPITRE XIII.

Dernières années de la vie de Beckwith, 1854 à 1862.

Nous nous sommes efforcé dans les pages qui précèdent de donner à nos lecteurs une idée aussi complète que possible de la vie *active* de Beckwith, principalement dans ce qui a trait à ses rapports avec l'église vaudoise. Deux choses nous restent à faire maintenant pour épuiser notre programme: 1º raconter les derniers temps de cette noble existence, du jour où s'éclipsant, pour ainsi dire, elle rentra dans l'ombre, jusqu'à celui où, lasse, fatiguée, elle vint s'éteindre doucement dans ces mêmes vallées toutes parsemées des témoignages de sa bienfaisance; 2º relever les qualités éminentes que Beckwith a fait paraître dans l'accomplissement de sa tâche, et plus particulière-

ment la source de laquelle tout ce bien est procédé et qui seule pouvait le produire.

C'est au lendemain, pour ainsi dire, de la dédicace du temple de Turin (nous en avons expliqué le motif[1]), qu'il faut placer le point d'arrêt de la carrière active et militante du général. Non qu'il se soit éloigné de Turin dès cette époque (il y passa au contraire encore deux années), ni qu'il ait cessé, un seul instant, de s'intéresser à tout ce qui s'accomplissait soit dans cette ville, soit ailleurs en vue de l'avancement du règne de Dieu en Italie ; mais il n'y eut plus de sa part, sous ce rapport particulier, ni initiative, ni coopération directe d'aucune espèce ; et cette abstention fut d'autant plus complète, qu'elle était devenue pour lui une affaire de conscience.

La lettre suivante par laquelle il répondit à une invitation très pressante et très cordiale que le Modérateur lui avait adressée d'assister au synode[2]

[1] Voir le chapitre X : *Beckwith et les questions ecclésiastiques : Liturgie.*

[2] « Vous savez que votre présence sera, pour tous les membres du synode, une joie et une bénédiction. M. le professeur Rollier et son épouse m'ont chargé de vous exprimer le bonheur qu'ils goûteront, si vous leur faites la faveur de disposer des pièces que vous désirez, dans la maison qu'ils occupent, grâces à votre bonté et à votre libéralité inépuisables. Je vous prie instamment, M. le général, au nom de la Table, de ne pas nous ravir une des plus grandes satisfactions que nous obtiendrions de notre prochain synode : celle de vous y voir et de sentir que

de 1854 montrera que nous n'exagérons rien, en parlant comme nous venons de le faire [1].

Turin, le 22 mai 1854.

Mon cher monsieur le Modérateur,

Votre honorée lettre du 16 est conçue dans cet esprit de cordialité qui a toujours caractérisé toutes les relations que j'ai soutenues avec vous personnellement, M. le Modérateur, et avec la Table dont vous êtes le digne président.

Toute chose, dans ce monde, à la longue, tire à sa fin; et ma carrière touche à son terme. Aussi longtemps que votre église n'avait pas une libre action, j'étais heureux de pouvoir l'aider dans la lutte inégale qu'elle était appelée à soutenir; mais étant maintenant émancipée des entraves qui gênaient sa marche, et se trouvant actuellement dans la position de faire valoir ses principes et ses efforts, il n'est plus nécessaire, pour moi, d'intervenir.

Mon but était d'installer l'ancienne église du Piémont dans la métropole de son pays. La Providence a exaucé

vous approuvez par votre présence ce qu'il nous a été donné de faire jusqu'ici pour l'avancement du règne de Dieu dans ce pays; ce qui, du reste, est beaucoup plus votre œuvre que la nôtre. » (Lettre du Modérateur, M. J.-P. Revel, en date du 16 mai 1854.)

[1] Plus qu'à toute autre lettre sortie de la plume de Beckwith nous avons été dans la nécessité de faire à celle-ci des changements, *quant à la forme*, pour la rendre *à peu près* française; mais nous tenons à déclarer (et cette déclaration s'applique à tout ce que nous avons reproduit, dans le cours de ce volume, en fait de lettres ou de fragments de lettres du général) que, pour ce qui est du *fond*, il n'a été ni modifié ni altéré en aucune manière, et que la rédaction que nous donnons exprime toujours le plus fidèlement possible la pensée de Beckwith.

mes prières et a donné bonne réussite à nos efforts. Le sacrifice que cette tâche exigeait de moi était d'imposer silence à mon jugement, à mes opinions, à mes préjugés et à mes habitudes. J'ai accepté cette tâche qui a eu pour récompense la réussite de tous mes efforts matériels. Quant aux résultats moraux, ils étaient entièrement en d'autres mains, sur lesquelles je ne pouvais influer. Les points de vue étaient divers, et l'une des parties ne pouvait accepter les raisonnements et les conclusionsde l'autre. Le point de mire n'était pas ajusté (*sic*) pour arriver au même but. Si l'on écoutait avec patience ou avec déférence, il existait néanmoins une barrière insurmontable, et une défiance inévitable, qui mettait en relief les rôles respectifs, et obligeait l'une des parties à une tâche purement matérielle. Cette tâche inférieure je l'ai fidèlement remplie ; mais mes moyens sont épuisés et je ne puis pas la continuer. Même si j'en avais la faculté, je ne le ferais pas ; et en dehors de cette sphère, il n'y a plus pour moi depossibilité d'action. Toute communication avec les hommes respectables qui exercent le ministère au sein de l'église de Turin, est un non-sens. Guidés par d'autres opinions, d'autres vues, d'autres sentiments et avec d'autres principes et d'autres devoirs qui leur sont imposés par leur église et leur position, ils ne pourraient, dans le cas spécial dont il s'agit, écouter les paroles d'un homme, d'un étranger, sans vocation spéciale. Ils auraient même tort de le faire ; et celui qui vous adresse ces lignes se garderait bien de parcourir à nouveau une carrière qui lui a coûté déjà tant d'heures pénibles. Aucun homme ne saurait faire valoir ses opinions, s'il n'a pas le droit de les mettre en avant ; et si j'ai consenti à supporter cette fausse position, pour vous amener à accepter les moyens que je croyais les plus propres à faciliter la prédication de la Pa-

role de Dieu, ce serait œuvre perdue que de la faire durer plus longtemps, quand elle n'est d'ailleurs plus de saison.

Je n'assisterai donc pas, M. le Modérateur, au synode du 29 mai. J'espère que ses délibérations auront pour effet de consolider les églises de Turin et de Gênes. Je vous prie de présenter mes salutations affectueuses aux autres membres de la Table, de remercier M. Rollier pour son offre hospitalière et de croire que j'ai toujours été reconnaissant pour les égards que vous m'avez témoignés en toute occasion.

CHARLES BECKWITH.

Rien de particulier ne vint signaler le reste de cette année 1854 et la plus grande partie de 1855; mais, vers le milieu de septembre de cette dernière année, un même coup atteignit à la fois une famille honorable, la population vaudoise tout entière et Beckwith lui-même : nous voulons parler de la mort presque inopinée du vénérable docteur Gilly. Cet ami comme il y en a peu; qui avait voué à l'église vaudoise une affection que le temps n'avait fait qu'accroître; qui la portait, on peut dire, sur son cœur, s'était rendu aux Vallées, dans le courant du mois de juin de cette même année, accompagné de sa digne épouse et de l'aîné de ses fils; il y avait passé plusieurs semaines, occupé à se rendre non-seulement utile, mais agréable, et, pour cela, ne dédaignant pas, lui, le prébendaire de la cathédrale de Durham, de faire chaque matin,

près de vingt minutes à pied, pour venir donner une leçon d'anglais aux jeunes filles de l'école supérieure ! Son espoir qu'il avait exprimé à différentes reprises, en quittant les Vallées, était d'y revenir le plus tôt possible. Mais, hélas ! cet espoir ne devait pas se réaliser ! A peine de retour en Angleterre, Gilly se mettait au lit et, au bout de quelques jours de maladie, rendait son âme à Dieu, le 10 septembre 1855.

La nouvelle de ce trépas, que rien n'avait fait pressentir, fut comme un coup de massue sur l'âme forte, mais pourtant sensible du général.

Chers et anciens amis, — écrit-il, à cette occasion, à la Table, — le fils du Dr Gilly m'avait communiqué l'événement qui vous a tous plongés dans le deuil, mais un jour seulement avant la réception de votre lettre, le lendemain de celui où j'avais appris que notre ami était malade. Jugez donc de ma consternation, à l'annonce de ce coup inattendu ! Cet esprit doux et bienveillant repose donc dans le sein de son Sauveur et de son Dieu. Ce n'est pas maintenant l'heure de la consolation, mais celle de la résignation et de la foi; l'heure de la prière en faveur de ceux qui sont le plus affligés et le plus brisés, sa pauvre veuve et ses enfants.

Quand le calme et la religion auront repris le dessus sur la nature souffrante, alors ce sera le temps de ceindre nos reins pour continuer l'œuvre qu'il a portée sur ses épaules pendant de si longues années.

Et, mettant de côté, au sujet de cette œuvre, la réserve à laquelle il s'était condamné depuis bientôt deux années :

— Vous avez, continue-t-il, avec l'accent de jadis, — la conscience et l'intelligence de votre tâche; vous êtes jeunes; le sentier de votre devoir vous est clairement tracé; vos coreligionnaires sont à vos côtés pour vous aider et vous encourager. Mais je vous engage toujours plus à revendiquer votre indépendance; à faire appel à votre énergie ; à agir comme des hommes spécialement chargés des intérêts de l'église du Christ dans ces contrées; à liquider la dette contractée envers notre Sauveur par ces longues années de conservation, de protection, d'encouragement, de bénédiction qui vous ont été départies ; et envers cette cohorte d'amis dévoués qui vous ont aidés et soutenus dans tant de circonstances difficiles, et vous ont finalement amenés dans la métropole de votre pays, après de si longs siècles de persécution et d'exil.

Quelle que soit votre piété individuelle, c'est comme peuple et comme église que vous avez été portés sur les bras éternels et mis en évidence devant le monde; c'est comme peuple et comme église que vous êtes appelés à manifester la vérité.Dans une précédente lettre, vous m'avez exhorté à faire le sacrifice des opinions et des préjugés qui n'étaient pas en harmonie avec la condition actuelle des choses ou avec votre manière d'agir. A mon tour, je vous exhorte à user de toute l'abnégation possible à l'égard de ceux avec lesquels les derniers événements vous ont mis en rapport ; de tenir compte de leurs antécédents, de leur ignorance, de leurs faiblesses, de la puissance de leurs habitudes, ne cherchant pas votre propre satisfaction.

Je crois que c'est là l'instruction à retirer du caractère, de la carrière et de l'exemple de l'ami que vous venez de perdre. Ni la nature, ni même la religion ne m'ont doué de cette douceur qui était le caractère distinctif de l'homme qui vient de descendre dans le tombeau; mais je sens profondément la beauté d'une telle vertu. Tout en reconnaissant la valeur morale de saint Pierre, je crois que saint Jean fut le disciple par excellence de son divin maître. Unis dans le lien de la paix, passons ensemble le reste de notre carrière mortelle, nous rendant les uns aux autres toutes sortes de bons offices.

Votre affectionné, CH. BECKWITH [1].

Malgré le ton ferme et résigné de cette lettre, la blessure faite au cœur de Beckwith, par cet événement inattendu, fut douloureuse et profonde. En Gilly mort, il ne pleurait pas seulement l'ami de trente années qu'il ne devait plus revoir ici-bas, mais encore et surtout le collaborateur intelligent et dévoué qui avait continué de tenir bon quand lui-même s'était senti fléchir, et dont le délogement constituait, pour l'église vaudoise, une perte que rien ne pouvait compenser. La crainte d'avoir fait une œuvre contraire aux vrais intérêts de cette église, en la jetant, elle si faible, dans des entreprises de beaucoup supérieures à ses forces, vint s'emparer de son esprit au point de le troubler, et rendit plus amère encore sa tristesse.

[1] Lettre au Modérateur, datée de Turin, 22 septembre 1856.

Aussi, faut-il s'étonner que sa santé, déjà ébranlée par l'âge et les blessures, n'ait pu résister à de si rudes secousses ?

Vers les premiers jours de décembre de cette année, Beckwith se mettait au lit, et en fort peu de temps, le mal avait fait de tels progrès que les médecins désespéraient tout à fait de sa guérison. Ce furent pour tous ceux qui l'entouraient et pour sa jeune épouse surtout, qui ne s'éloigna plus de son chevet un seul instant, de longues et douloureuses journées.

Le délire était continuel ; mais le caractère même qu'il revêtait ne servait qu'à montrer une fois de plus quel tendre et puissant intérêt il portait à cette église, au relèvement de laquelle il avait consacré sa vie.

Aux Vallées, l'inquiétude et la consternation étaient dans tous les cœurs. Partout, dans les temples et dans les familles, sur l'invitation de la Table, de ferventes prières étaient faites pour implorer du Seigneur sa guérison. Et quand ces prières eurent été entendues et que Beckwith put se dire entré en convalescence, le besoin d'exprimer la joie que chacun ressentait pour cet heureux événement, donna lieu à une manifestation des plus touchantes dans sa simplicité. Un album lui fut offert, richement relié, ayant sur la couverture

ses initiales en broderie d'or d'un travail exquis, et rempli à l'intérieur d'une quantité de feuillets détachés où une seule et même pensée : le bonheur que procurait à l'église vaudoise le retour à la santé de son cher et vénéré bienfaiteur, s'exprimait sous les formes les plus diverses par des centaines de personnes de tout âge et de toute condition. Beckwith fut extrêmement sensible à ces témoignages d'une affection non feinte, mais réelle et profonde.

Les marques d'affection et de considération, — écrit-il au Modérateur, en date du 14 janvier 1856, — dont j'ai été l'objet pendant ma maladie de la part d'une église entière, ont été rarement accordées à un homme dans ma condition, sans position reconnue dans son sein. La valeur de cette manifestation consiste dans la preuve qu'elle offre de la condition religieuse et morale du clergé et du peuple, en même temps qu'elle est une démonstration que les prières et les efforts de trente années ont été exaucés et couronnés de succès par celui qui est l'auteur de toute grâce. Un levain si précieux finira par faire lever toute la pâte, et fait pressentir ces temps heureux où tous connaîtront le Seigneur, ce qui est le but de toutes nos aspirations. Je vous prie, M. le Modérateur, de présenter à la Table, au clergé et aux églises mes remerciements et l'expression de ma reconnaissance pour les prières publiques qui ont été présentées en vue de ma guérison, et de les assurer que je garderai pendant toute ma vie le souvenir d'un acte qui honore également ceux qui l'ont accompli et celui qui en a été l'objet.

La lettre aux dames qui avaient été chargées de lui présenter l'album, écrite quelques semaines plus tard (13 mars 1856), quand déjà sa santé s'était considérablement raffermie, est une des plus belles et des plus émues qui soient sorties de sa plume.

Mesdames,

C'est la prérogative de votre sexe d'être des messagers de paix et d'affection. Dieu vous a créées pour entretenir et propager la paix sur la terre et la bonne volonté envers les hommes.

Je suis persuadé que vous avez entrepris cette mission avec joie, et que vos cœurs ont devancé la locomotive dans son vol rapide.

L'album que vous m'avez apporté est chargé des sacrifices, des soins, des joies et des tristesses de trente années; mais ce poids ne l'attache pas à la terre; il monte vers le ciel, sur les ailes de ces anges qui ont mission de présenter à notre Père céleste l'agréable encens de la sincérité et de la reconnaissance.....

Après ce préambule suivi de quelques considérations générales sur les résultats de son œuvre, passant en revue les différentes catégories de personnes qui avaient concouru à la composition de cet album :

N'oubliez pas, jeunes gens, dit-il, que l'Ecriture nous est donnée pour nous instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli. ***Justum et tenacem,*** est l'ode

d'or du poëte. Recevez la doctrine dans un cœur honnête. Notre foi doit être probe ; la probité est la meilleure politique; ***Honesty is the best policy***, dit le proverbe anglais. Exercez scrupuleusement la vertu cardinale de l'obéissance. Celui qui sera appelé à l'enseigner aux autres, doit par-dessus toute autre chose savoir, par une discipline sévère, s'y soumettre lui-même.

Et vous, aimables jeunes filles, soyez toujours revêtues de la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible, pour gagner des âmes à Christ.

Je n'ai pas besoin de vous exhorter, vieux amis, ô régents, à la patience ; vous êtes les prophètes de cette vertu : « Insiste en temps et hors de temps, reprends, censure et exhorte, sois vigilant, endure les afflictions, et fais l'œuvre d'un ministre de l'Evangile. »

Et vous, jeunes aspirants à cette carrière de patience et d'abnégation, formez-vous avec courage à la tâche la plus utile, la plus honorable, la plus féconde dans ses conséquences immédiates et futures qu'il soit donné aux hommes de remplir ; soyez les imitateurs de ceux qui vous devancent dans la carrière et de ces institutrices qui dirigent leurs filles vers Christ, dans le sentier de la chasteté et de l'amour conjugal; que les priéres des orphelins montent au trône de celui qui écoute leur cri et celui de la veuve.

Finalement, étudiants en théologie, pesez dans vos esprits la haute destinée qui vous attend. Vous posez les fondements de ces connaissances qui vous rendront des princes en Israël. Vous allez recevoir une bouche et une sagesse à laquelle personne ne saura contredire, ni résister; l'avenir de votre nation et de votre église est entre vos mains.

Efforcez-vous de vous rendre approuvés de Dieu, comme des ouvriers sans reproche. Gardez le bon dépôt par le Saint-Esprit.

Je ne ferai aucun appel aux vénérables pasteurs qui ont bien voulu me témoigner leur affection en contribuant par leurs offrandes à remplir cet album ; sans leur concours, il aurait manqué de la bénédiction dont Dieu les a faits le canal.

De longues années dépensées à la prédication de Christ crucifié et à fournir des moyens de sanctification, demandent de la reconnaissance et un silence respectueux. Il n'est pas sage de revêtir de paroles des sentiments qui sont cachés dans les profondeurs du cœur.

A vous encore l'expression de ma gratitude, respectables mères de famille, et à vous aussi jeunes personnes estimables, pour vos soins à formuler cette expression de la pensée de tant de cœurs.

Je prie ardemment pour les jeunes personnes qui ont contribué à cette offrande, et pour tous ceux auxquels, par leur âge plus avancé, je puis donner le titre d'amis.

Je prie pour le bien-être temporel et spirituel de toute la population vaudoise, et j'appose une signature qui ne sera point oubliée par elle, j'en suis sûr, longtemps après que je serai descendu dans la tombe.

JOHN-CH. BECKWITH [1].

Turin, 13 mars 1856.

Le bonheur que Beckwith éprouvait en ce moment était si réel et si profond, tout ce qui l'avait

[1] Cette lettre était adressée à Mesdames: Caroline Vertu, Amélie Muston, Fanny Parise et Mlle Louise Appia.

auparavant fait souffrir était si complétement oublié qu'il voulut, le printemps venu, et avant de quitter le Piémont, comme il en avait formé le projet, aller passer quelque temps aux Vallées pour s'y retremper, au physique et au moral, dans l'atmosphère bienfaisante d'une affection aussi fortement sentie que simplement exprimée. — Après avoir passé quelque temps encore à Turin, il se rendit à Paris, où sa digne compagne ne tarda pas à le rejoindre, et où une lettre adressée à son ami particulier, M. le député Joseph Malan, nous le montre, dès le 25 octobre, installé dans un appartement de la maison nº 4 de l'avenue Matignon, « mieux de corps et d'esprit, écrit-il, qu'il ne l'a été depuis de longues années. »

Mon absence du Piémont, — écrivait-il, à quelque temps de là, à l'auteur de ces lignes, — a été pour moi une nécessité absolue : est-ce le climat ou une tension d'esprit excessive ? Je l'ignore ; mais mon physique et mon moral étaient complétement dérangés. Je crois aussi que quelque racine d'amertume s'était développée en moi, qui méritait un sévère châtiment. Dieu avait retiré son esprit de dessus moi, et j'avais le sentiment d'être comme paralysé et neutralisé dans mon corps et dans mon âme, tellement que j'étais comme anéanti et réduit à une condition toute opposée à mon état normal. La souffrance, la prière, la prédication de deux ministres anglicans ont bien cautérisé mes plaies ; les offices de mon église et la main de notre Père

céleste, m'ont mis dans un état de convalescence ; je reprends mes forces quoique brisé et j'ai de nouveau le sentiment de la vie intérieure et de la force du corps.

Vers la fin de cette lettre, à propos de la nouvelle que lui avait donnée M. De Sanctis des progrès que faisait, à Turin, à Gênes et ailleurs encore, l'église libre, à laquelle il s'était rattaché, en se séparant de l'église vaudoise, Beckwith ajoute :

Raison de plus pour organiser fortement l'église vaudoise à Turin, car enfin, dés les jours de saint Paul, l'église a toujours été dans un état ecclésiastique. Mais ceci, insinue-t-il, nous mènerait sur un terrain fertile en débats qui trouveront leur solution dans la suite, mais auxquels l'expérience m'a démontré l'inutilité de prendre part.

Or, ce terrain fertile en débats, dont Beckwith ne dit ici qu'un mot en passant, occupe cependant encore une très grande place dans ses pensées, preuve en soit les fragments de lettres qui suivent et qu'il adressait, de Paris, à différentes personnes.

Je suis allé voir hier, — écrivait-il à M. Joseph Malan dans la lettre déjà citée auparavant, — un colonel français qui était venu me rendre visite. Il m'a montré une chapelle protestante avec une congrégation de six à sept cents membres, la plupart sortis du catholicisme.

Le faubourg voisin aurait pu aussi, paraît-il, avoir sa congrégation, n'était l'opposition faite par le ministre des cultes influencé par le curé. Cependant je vois bien que si

les protestants avaient une organisation capable d'affronter les difficultés; s'ils avaient le bon sens, le savoir-faire, la persévérance le désintéressement nécessaires, s'ils savaient sacrifier leurs opinions aux intérêts de Jésus-Christ, et condescendre aux faiblesses des catholiques, les obstacles ne seraient qu'autant de directions données à leurs efforts et des moyens de stimuler leur énergie. Mais tout cela fait complétement défaut. Nous sommes de misérables prêcheurs. Chacun cherche en secret à faire dominer sa personne, son intérêt et sa manière de voir, et n'a d'autre préoccupation que la prédominance des opinions qui lui sont propres. Avec un pareil état de choses, toute société devient impossible..... et en effet, il n'y a pas une seule église protestante; ce sont des multitudes, des cohues, au sein desquelles le grand dissolvant est le clergé lui-même[1].

Ma tâche, écrivait-il plus tard sur ce même sujet au Modérateur élu en remplacement du Dr Revel, M. le pasteur Malan de La Tour, était de fonder une église visible en Piémont, propre à abriter des catholiques et non des protestants-calvinistes étrangers; de mettre en évidence l'ancienne église qui avait, pour témoigner en sa faveur, son histoire, ses traditions, ses droits, sa fidélité, son martyre; de résumer dans une liturgie en langue vulgaire sa régle de foi scrupturaire, sa lettre, son esprit et son caractère; de placer entre les mains de toutes les classes de la société sa confession de foi, en même temps qu'un manuel de ses dogmes, de ses doctrines, de son culte; de fournir à ses ecclésiastiques un moyen d'indiquer avec précision, jour après jour, entre quatre murailles, quelles sont les vérités

[1] Lettre à M. Joseph Malan, du 25 octobre 1856.

évangéliques ; d'exercer une direction et comme une coercition morale sur les esprits obstinés, pervers, mal informés, présomptueux, vains, indifférents, irrévérencieux ; de combler cette lacune qui existe dans toutes les églises protestantes, savoir l'absence d'action directe sur les membres du troupeau en dehors des temples, absence plus sensible à l'égard des néophytes catholiques ;.... enfin de poser les bases d'une obéissance raisonnable aux hommes, dans l'institution du Christ, afin d'éprouver de cette manière l'obéissance qu'ils professent avoir envers Dieu, et mettre ainsi une digue à ce torrent de prétentions personnelles, de raisonnements à perte de vue, aboutissant tous à un même résultat : faire ce qui plaît à chacun, et ne jamais céder à l'autorité en rien qui froisse ses propres idées[1].

La question de la liturgie, cette question qui l'avait tant préoccupé et tant fait souffrir, et dont il ne dit ici qu'un mot en passant, est reprise plus à fond dans une lettre qu'il adressait deux ans plus tard à l'un de ses amis d'Angleterre.

Ce que vous dites au sujet de la liturgie est parfaitement vrai ; mais pas un maintenant ne prêtera l'oreille à ces vues. Une église n'a point d'action directe sur ses membres, si ce n'est entre ses quatre murs ; et certainement le but pour lequel une église est instituée, c'est-à-dire la sanctification de l'homme, est plus sûrement atteint par une église qui, comme l'église anglicane, oblige ses membres à prendre une part active à son culte, et fixe leur attention sur

[1] Lettre à M. le pasteur B. Malan, Modérateur, datée de Paris, 14 juillet 1857.

les dogmes et les doctrines de l'Evangile, par une continuelle répétition, depuis le jeune âge jusqu'à la vieillesse.

Un étranger peut fréquenter le culte vaudois pendant un an, sans avoir obtenu, durant cette période, la moindre connaissance du caractère distinctif de l'église vaudoise, et sans avoir trouvé la moindre raison pour s'attacher à cette communion particulière.

J'ai insisté en vain sur la nécessité de donner aux catholiques romains de Turin quelque moyen par lequel ils puissent connaître ce qu'est réellement une église protestante, et en même temps, de placer dans leurs mains un sommaire raisonné de la profession de foi extérieure qu'ils sont appelés à adopter : ce qui aurait servi tout à la fois de catéchisme, de règle pour eux-mêmes et de moyen de communiquer aux autres les raisons pour lesquelles ils se sont séparés de leur église. Ceci ne pourrait se faire que par la publicité, par une liturgie avec réponses en italien : car la liturgie vaudoise n'est pas entre les mains de la congrégation, aussi ne sert-elle à rien ; car la congrégation demeure debout, regardant en face le ministre officiant, et n'a ni le temps, ni n'est obligée de regarder un livre. Mais selon les idées modernes, toute adjonction aux opérations de l'Esprit étant dangereuse ou coupable, mes vues ne pourraient être acceptées [1].

Ces préoccupations, toutefois, ne sont pas les seules qui se révèlent dans sa correspondance de cette époque ; d'autres encore s'y manifestent, d'un caractère plus personnel, plus intime, et nous serions presque tenté d'ajouter, plus pacifique.

[1] Lettre à M. E.-H. Lacke, datée de Calais, 27 janvier 1860.

A propos, par exemple, des prédications auxquelles il assiste, à Paris, dans la chapelle de sa confession, il écrit :

J'ai remarqué, dans mon église, une certaine modification dans le genre de prédications, même de ceux qui penchent vers la basse église, et qui posent comme principe fondamental : la grâce. Les prédicateurs s'attachent principalement à la condition spirituelle présente de leurs auditeurs, à l'ensemble de la conduite passée, à la possibilité de se fourvoyer et de prendre le change par une participation active aux œuvres religieuses les plus à la mode, par une activité intellectuelle dans la discussion des doctrines et des divergences de toute espéce qui divisent le monde chrétien, par la fréquentation des offices de l'église, et même par la prière qui n'aurait pas pour base un soin anxieux de la vie spirituelle et une abnégation personnelle dans les moments d'épreuve et de tentation : substituant ainsi des choses extérieures..... à la vie même. Ils citent bien dans leur sens absolu, les doctrines de la grâce. Mais de quelle manière, ont-ils soin d'ajouter, en profitez-vous ? Etes-vous intègres d'esprit ? Ils cherchent à éclairer et à alarmer votre conscience ; à mettre en présence votre conduite, vos paroles, vos actions et leurs conséquences générales dès ce monde, avec les suites inévitables d'un jugement à venir. Ils traitent leurs sujets un à la fois ; leur manière est condensée, plutôt rapide ; la matière est épuisée en vingt-cinq minutes, et ils laissent la congrégation mal à son aise, silencieuse et mécontente d'elle-même, dirigeant l'attention exclusivement sur le salut personnel, et n'offrant presque pas de prise aux raisonnements et à tous les échappatoires que l'on saisit avec

avidité, pour échapper aux reproches de sa conscience; déroutant ainsi cette improbité d'esprit qui est le grand fléau du monde chrétien aussi bien que païen[1].

La généreuse initiative prise par un de ses compatriotes, M. E.-H. Lacke, en vue de procurer un appoint de traitement aux pasteurs les plus pauvres des Vallées vaudoises, est un autre sujet qui revient plus d'une fois dans sa correspondance de cette époque.

Je pense, écrit-il là-dessus de Paris, le 30 avril 1857, que votre capital et votre souscription annuelle justifieront votre projet de porter la pension pour cinq ministres à douze livres sterlings par an;... et c'est une grande affaire que de pouvoir assister cinq ministres, avec de nombreuses familles et le manque de fortune.

Et un mois seulement après, le 2 mai 1857, répondant à une lettre par laquelle M. Lacke lui avait demandé l'appui de son nom pour mener à bien cette entreprise:

Mon cher monsieur, lui disait-il, en Angleterre les gens pensent généralement qu'un militaire doit commander un régiment et ne pas se mêler des affaires d'église. Cependant, si vous pensez que mon nom puisse amener plus de poissons à votre filet, inscrivez-moi sur votre liste pour dix livres. J'ai tellement donné pour les Vaudois que, maintenant, le temps est venu de donner pour ma propre

[1] Lettre à l'auteur, en date du 5 janvier 1857.

église, pendant le court espace de temps qui me reste. Quant à ma lettre, je n'ai pas d'objection à ce qu'elle soit imprimée de la même manière que votre circulaire. Seulement je ne voudrais pas qu'elle fût mise dans les journaux. Le monde est ennuyé des Vaudois; et il ne serait pas prudent de courir le risque d'un paragraphe hostile, pour nous qui n'avons jamais été très admirés, ni par la haute, ni par la basse église.

Après quelques conseils encore sur le placement des sommes collectées ou à collecter, Beckwith ajoute :

Vous êtes du reste parfaitement compétent pour régler cette matière, et les avis d'un vieillard ne doivent être pris que pour ce qu'ils valent. Les affaires de la vie sont l'œuvre des jeunes.

Les trois lettres suivantes, adressées, à un an de distance l'une de l'autre, à l'auteur de ces lignes, renferment, sur cette période de son existence et sur l'aspect sous lequel lui apparaît la situation religieuse et politique de l'Europe, des détails et des aperçus assez intéressants, pour que nous ne croyions pas devoir en priver nos lecteurs. La première, écrite de Paris sous la date du 15 janvier 1858, est ainsi conçue :

Mon cher M.....

Votre obligeante lettre du 30 décembre m'a fait un sensible plaisir. Il est vrai que la citadelle protestante a bien

coûté, mais le produit n'est pas à mépriser, et je doute que vos entreprises eussent pu marcher, si elles n'avaient pas été abritées comme elles le sont. Quant à moi, j'ai filé l'année passée à mon ordinaire, mais votre lettre m'a trouvé écloppé, et je continue à être tel à l'heure qu'il est. Le fait est que l'hiver et soixante-dix ans commencent à se faire sentir, et le pauvre corps souffre en conséquence. L'esprit cependant ne souffre pas, et je suis si bien soigné par ma bénédiction de femme, que je tire gaiement en avant, au prix de quelques *Oh!* et de quelques *Ah!*

La nuit dernière nous avons été sur le point de perdre notre empereur. Je ne sais comment cela s'est passé, mais on me dit ce matin que personne n'a été arrêté. Si l'empereur nous avait manqué, je crois qu'il aurait été tout aussi bon pour nous d'être à Lucknow. Ce Paris est le plus mauvais domicile en Europe, et j'ai le projet de déménager dans un temps raisonnable, car les possibilités sont trop sérieuses à contempler, et l'on aurait à subir des conséquences auxquelles on ne pourrait parer ni par le courage, ni par le savoir-faire, ni par la prévoyance.

J'espère que la Providence vous tirera de vos épreuves cléricales, comme elle l'a fait à l'égard de la Belgique. Il est vrai que la trempe de vos électeurs est inférieure à celle de votre sœur constitutionnelle ; cependant, il y a chez vous aussi de l'étoffe dont on saura peut-être tirer un meilleur parti à l'avenir.

Quant à votre administration, il n'y a rien de plus théorique sur la terre, et le besoin actuel doit toujours être satisfait par un projet qui reste régulièrement sans exécution.

J'ai la ferme conviction que mon ami N. N. sortira de ses épreuves dans le courant de cette année, et que sa vie

sera comme un miroir, qu'un souffle peut bien ternir pour un instant, mais qui reprend bientôt toute sa transparence. *Integer vitae ;* c'est le vrai sol dans lequel l'Esprit prend racine.

Je mène vie anglicane à présent ; cependant je vais le matin avec ma femme à son église presbytérienne, et je m'accommode fort bien de la religion de Grandpierre. Nous ne voyons le soleil ici guère plus qu'en Angleterre, mais il ne fait pas froid; nous n'avons pas de neige, et surtout nous n'avons pas à souffrir de ces extrêmes de froid et de chaud auxquels on est exposé en Piémont.

L'été venu, je me propose d'emmener ma femme avec moi en Angleterre, pour achever son éducation en matière de brouillard et d'humidité. Elle n'a du reste pas l'air de faire grande attention à la vie brumeuse que nous menons ici. Il est vrai que nous ne sommes pas aussi bien montés en amis et en connaissances qu'à Turin, mais il y en a, et nous avons de temps en temps quelques-uns de nos parents à la maison, de sorte que la vie va son petit train. Nos amitiés à Madame et à Paul, à Bert et à sa femme, aux membres de l'ancienne Table et de votre consistoire. Une bonne année à tout le monde. Grâce, santé et tranquillité d'esprit. Nous autres Anglais sommes travaillés de mille manières et avec raison, car nous avons à supporter le fardeau de la civilisation et de l'Evangile au profit des autres. Si nos épaules fléchissaient sous le poids, je ne sais trop qui pourrait le prendre et marcher tout droit. Je crois cependant que nous ne céderons pas. L'Angleterre, la Belgique, et (qui aurait pu le penser?) le Piémont, marcheront ensemble à l'avant garde. Adieu M...

Ch. Beckwith.

La deuxième lettre, du 4 janvier 1859, est de Calais où Beckwith avait, quelques mois auparavant, transporté ses pénates:

Mon cher M....

Les vœux et les bénédictions d'un ministre de l'Evangile sont d'une haute importance pour celui qui en est l'objet. Je vous en remercie de tout mon cœur, et ma femme se joint à moi pour le faire. Mon idée est réalisée par ce que vous me dites des progrès probables de l'Evangile en Piémont. Mon opinion est que ni le protestantisme, ni ses formes ecclésiastiques ne prendront racine en Italie, et que le mouvement ira toujours en grossissant sourdement, jusqu'à ce qu'il éclate politiquement et religieusement, sous la pression des circonstances. Je crois aussi que si vous aviez eu la perspicacité d'adopter les vues plus larges, et plus en rapport avec les nécessités de votre position, qu'on a cherché à vous inculquer, votre église se serait mise à la tête de ce mouvement; mais l'occasion a été manquée, et ce seront les catholiques qui seront chargés de cette besogne. Le défaut et la faiblesse capitale du protestantisme, c'est d'avoir complètement méconnu et perdu de vue le principe de l'obéissance. Sa piété même en fait une obligation de conscience. Il faudra de terribles châtiments pour le remettre dans le vrai, sous ce rapport.

Je ne suppose pas qu'on ait le bon sens et la bonne foi nécessaires pour reconstituer une Table qui ait l'intelligence et la conscience de son autorité, et en même temps la ferme volonté de la faire valoir. Dans la Table Revel vous aviez tout cela, et c'est précisément pour cela qu'on l'a mise de côté.

Je suis rentré dans le giron de mon église, et je m'occupe de mon métier des armes. Ma position est plus naturelle et par conséquent plus tranquille.... Ma femme vit ici dans les ténèbres, car nous voyons très rarement le soleil. A part cela, Calais n'est pas un mauvais séjour; et je ne suis qu'à quatre heures et demie de Londres, où j'ai une maison toujours ouverte pour me recevoir, et des ressources intellectuelles à ma disposition. Je trouve en outre ici mon église anglicane fort bien desservie; j'ai de la santé, rien ne me manque....

Que la bénédiction de Dieu soit sur vous et sur l'église de Turin ! telle est l'ardente prière de

CHARLES BECKWITH.

La troisième lettre, écrite comme la précédente de Calàis, sous la date du 9 janvier 1860, est ainsi conçue :

Mon cher M...

Votre lettre m'a beaucoup plu, parce qu'elle est remplie de bon compérage humanitaire; car tout ce qui tient aux petits enfants, aux femmes et aux filles est infiniment préférable aux grands mots sur les matières transcendantales dont nous ignorons la vraie portée, le pourquoi et le comment. « Quelle est la plus nécessaire de toutes les connaissances ? » demande le vieux catéchisme. Qui a jamais compris cette demande, et surtout qui y a jamais répondu ? Ce qui n'a pas empêché beaucoup de braves gens de passer leur vie sous l'influence de l'Esprit de Dieu, pour s'endormir doucement dans son sein. Quant à moi, ma femme m'a enseigné la religion, du matin au soir, depuis le jour heureux de notre union, et cela sans me prêcher un

seul sermon, et s'endormant régulièrement quand je lui en faisais un dans le goût du jour. Aussi ai-je bien discerné, grâces à elle, la différence qui existe entre les petites choses faites, dans le courant de la journée, avec patience et affection et les périodes théologiques: différence dont la théorie m'était déjà acquise, mais dont la mise en évidence manquait encore à mon système. Elle a comblé la lacune.

Que ferons-nous avec le pape? Les bons catholiques, chez nous, disent à ce sujet beaucoup de choses qui sont vraies, mais ils ne font pas attention que toutes ces choses auraient dû être dites et mises en pratique, il y a dix siècles. Sagesse ou folie, les jours de la papauté sont comptés. Bonaparte lui a donné son coup de grâce, et elle ne sait plus maintenant à quel saint se recommander. L'Angleterre et les protestants n'entrent pour rien dans tout cela. L'empereur d'Autriche, son concordat et le pape iront tous *de baraque* ensemble. Un peu plus tôt, un peu plus tard, mon apocalypse se réalisera à la satisfaction de tout le monde, moins l'archevêque de Gênes[1].

Ma femme est allée écouter un méthodiste français, faute de mieux, quoiqu'il soit lundi. Elle ne se laisse détourner ni par l'anglicanisme de son mari, ni par la dissidence; mais elle va par le froid, par pur esprit de docilité. Elle me charge de vous présenter ses vœux empressés ainsi qu'à Madame. Vous n'avez pas fait mention de Paul, était-il sous la table? Que le bon Dieu bénisse votre ministère, soutienne et éclaire le brave major piémontais et sa femme, ce qu'il fera immanquablement. Nous autres

[1] Monseigneur Charvaz, auparavant évêque de Pignerol, et grand adversaire des Vaudois, contre lesquels il a beaucoup écrit.

avons la tête remplie de vaisseaux de ligne, de fortifications et de carabines : toutes choses indispensables dans la situation actuelle des affaires, si embrouillées, qu'une demi-douzaine de congrès ne sauraient nous en tirer. Si ce mal arrive aussi chez nous, vous ne me verrez pas de sitôt dans la rue *Principe Tommaso*. Votre affectionné,

CHARLES BECKWITH.

Heureusement pour ceux qui, regrettant son éloignement du Piémont, soupiraient après son retour, Beckwith se trompait dans ses calculs sur la prolongation de son absence, car, un peu plus d'un an après, au printemps de 1861, quittant Calais, il reprenait avec sa femme et ses domestiques le chemin des Vallées vaudoises. Quand il y arriva, le synode de l'église se trouvait assemblé et tenait ses séances dans le temple de Saint-Jean, à peu de distance de la campagne de M. le major Peyrot, où il avait mis pied à terre. Une députation de l'assemblée, le président en tête, fût aussitôt chargée d'aller le complimenter et lui souhaiter la bienvenue au milieu de ses amis reconnaissants. L'accueil que fit Beckwith à la députation fut le plus cordial possible. Tout en exprimant son bonheur de se retrouver parmi les *siens*, il s'excusa d'y revenir « en homme qui n'est plus bon à grand chose. » Que s'il en était autrement, ajouta-t-il, « je n'hésiterais pas un instant à reprendre mon œuvre

au point où je l'ai laissée, et à m'y appliquer avec la même ardeur qu'auparavant; mais je ne le puis réellement plus. » Le lendemain, quand il se rendit au synode, l'assemblée toute entière, par un mouvement spontané, se leva à son entrée, et les délibérations furent pour un moment suspendues.

La joie que chacun éprouvait à le revoir n'était cependant pas sans un mélange de tristesse, occasionnée par les symptômes d'affaissement qu'il n'était pas difficile de saisir sur ses traits et dans l'ensemble de son attitude. Ce qui pourtant n'avait subi chez lui aucune espèce d'altération, c'était le cœur, toujours aimant, toujours sensible, sous une apparente austérité, et toujours ouvert à toute bonne œuvre. Ses habitudes aussi étaient restées les mêmes. Chaque jour, il faisait, comme autrefois, sa longue promenade, seul, à pied, s'arrêtant de temps à autre, ou bien pour admirer, ou bien pour échanger quelques mots avec ceux qu'il rencontrait sur sa route. Chaque soir aussi, il recevait dans son salon les personnes de tout âge et de tout rang, « assez obligeantes, disait-il, pour venir abréger ses veillées. » Le dimanche, par quelque temps qu'il fît, il se rendait invariablement au temple, non-seulement pour le culte principal, mais encore pour l'école du dimanche qu'il fréquenta assidû-

ment jusqu'à la fin. L'Evangile annoncé aux petits lui était particulièrement sympathique ; et pour se donner le plaisir de l'entendre annoncer sous cette forme, — comme il n'aurait pu franchir quatre fois par jour la distance qui le séparait du lieu de culte, pendant qu'il demeurait chez M. le major Peyrot, — tout le temps qui s'écoulait entre les deux services, il le passait dans le temple, lisant sa Bible ou méditant, et n'en sortant un instant que pour se restaurer, avec un verre d'eau et une bouchée de pain, dans une maison voisine.

L'hiver approchant, il quitta la campagne et vint se fixer à La Tour même, dans l'une de ces maisons qu'il avait bâties, quelques années auparavant, à l'usage des professeurs, et que la Table s'était empressée de mettre à sa disposition.

Les symptômes d'affaissement déjà très sensibles quand il arriva aux Vallées, le devinrent, de jour en jour, davantage. Bientôt les longues promenades durent être remplaçées par de plus courtes ; mais ce à quoi il ne cessa de tenir, ce fut de les faire seul et sans personne qu'il pût supposer avoir la charge de l'accompagner.

Jamais sa sympathie pour les êtres souffrants ne s'était montrée plus touchante que depuis qu'il souffrait lui-même, surtout quand c'était envers des enfants qu'elle avait l'occasion de se déployer. Du

reste, malades ou bien portants, les enfants restèrent jusqu'au bout l'intérêt dominant de son existence, et rien ne le récréait autant que d'en réunir un certain nombre autour de sa table et d'être témoin de leurs transports à la vue des bonnes choses qui leur étaient présentées. Un jour qu'on leur servait un gâteau des plus croquants :

— « Quel morceau veux tu? » demanda-t-il à une petite fille qui dévorait de ses yeux grands ouverts le disque fascinateur.

— « Le plus gros, » répondit-elle sans hésiter.

Et le bon général de rire de grand cœur de cette naïveté charmante.

En fait de surprises destinées à le récréer, il en était peu qui y réussissent aussi bien que celle d'un chœur chanté sous ses fenêtres, à la nuit tombante, par les étudiants du collége; ou celle d'une troupe de jeunes filles, anciennes élèves de son pensionnat, envahissant tout à coup son salon, pour passer avec leur vieil ami une partie de la soirée. Comme, malgré ses soixante-treize ans, il savait se mettre à leur portée, et entrer en plein dans leurs préoccupations! Quel charme alors encore dans sa conversation, où les propos les plus enjoués n'excluaient aucunement les paroles graves et austères!

Mais le moment vint, vers le commencement de l'été, où même ces jouissances ne lui furent plus

permises, où, au lieu de sa promenade ordinaire, il ne put plus que passer une partie de la journée, assis dans son fauteuil, à l'angle de son parterre, et où l'engourdissement des facultés se traduisit par une somnolence rarement interrompue. Mais même alors ce qui survivait en lui, c'était son tendre intérêt pour ces écoles, objet de ses préoccupations les plus constantes. « Vous devez donner une attention particulière à deux choses, disait-il à une jeune maîtresse d'école qui, en passant, lui demandait de ses nouvelles : à la lecture et à l'arithmétique. Avec la lecture, vos jeunes filles liront le plus important des livres : la Bible ; et l'arithmétique, en développant leur intelligence et en leur donnant des habitudes d'exactitude, en fera plus tard de bonnes mères de famille. » « Ne perdez pas de vue, dit-il une autre fois à la même, que le but pour lequel vous travaillez, est d'amener des âmes à Christ. »

Vers le 15 juillet, la faiblesse avait tellement pris le dessus qu'il ne put plus songer à quitter le lit. Evidemment la fin approchait à grands pas, mais douce, tranquille et sans accompagnement de grandes souffrances. Quelques rares paroles échangées sur les choses de l'éternité avec les amis qui venaient le visiter, témoignèrent jusqu'au bout de la réalité et de la fermeté de son espérance. Enfin le 22, qui

était un samedi, à 5 heures et $^3/_4$ du soir, le noble vieillard, comme un ouvrier fatigué d'une longue journée, s'endormit doucement dans les bras de son Sauveur, ne se doutant pas; et son épouse non plus, qu'il laissait après lui une chère enfant, dont la naissance — si elle avait eu lieu de son vivant — l'eût comblé de joie, mais qui ne vint au monde que cinq mois après que l'auteur de ses jours était descendu dans la tombe.

La nouvelle de cette mort parcourut comme une étincelle électrique toutes les paroisses des Vallées vaudoises, et quoique depuis longtemps prévue, elle y éveilla partout la plus profonde tristesse. De toutes parts des foules accoururent pour contempler une dernière fois les traits vénérés de celui dont le passage sur le sol des Vallées avait été, sous l'influence de l'Esprit de Dieu, comme une résurrection d'entre les morts. Le lundi, jour fixé pour l'ensevelissement, des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants suivaient le cercueil, silencieux, tristes, comme on devait s'y attendre de la part de gens qui venaient de faire une si grande perte. De bonnes et chrétiennes paroles prononcées sur la tombe par M. le professeur Jean Revel, en rappelant une fois de plus ce dont l'église et la population Vaudoise étaient redevables à celui dont on venait de confier à la terre

la dépouille mortelle, tournèrent avec force les pensées et les cœurs vers ces demeures éternelles où tous ceux qui, comme Beckwith, ont mis leur espérance en Jésus, et se sont appliqués à *en amener plusieurs à la justice, luiront comme des étoiles pour toujours et à perpétuité*[1]. Un simple, mais gracieux monument, érigé, en très grande partie, aux frais de la population vaudoise, indique l'endroit où il repose, dans le cimetière de Torre-Pellice — Les quatre inscriptions suivantes s'y lisent aux quatre côtés.

Sur celui de devant :

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DE SON ILLUSTRE ET CONSTANT BIENFAITEUR

LE MAJOR-GÉNÉRAL CH. BECKWITH

L'ÉGLISE VAUDOISE RECONNAISSANTE

Sur le côté opposé :

Né à Halifax, en Amérique, le 2 octobre 1789;
Venu pour la première fois aux Vallées, en septembre 1827;
Décédé à La Tour, le 19 juillet 1862.

Sur le côté ouest :

J'ai travaillé dans ma génération; c'est à ceux qui viendront aprés de poursuivre l'œuvre commencée et de la

[1] Dan, XII. v. 3.

remettre encore plus avancée aux mains de leurs successeurs.

(Paroles de Beckwith lui-même, extraites, ainsi que les suivantes, de sa correspondance.)

Sur le côté est :

Si je rencontre dans le monde à venir une pauvre vieille femme et deux petits enfants, parmi ceux qui auront profité de mes semailles, je m'estimerai récompensé pour tous les sacrifices que j'ai faits pour ces écoles, où le peu qu'on enseigne est absolument vrai et absolument bon, étant fondé sur la repentance envers Dieu, et la foi en Jésus-Christ.



CHAPITRE XIV.

Les qualités que Beckwith a déployées dans son œuvre, et la source de laquelle celle-ci est procédée.

Et maintenant, du bord de cette tombe qui vient de se fermer, reportant pour quelques instants nos regards en arrière, essayons de nous rendre compte des qualités que Beckwith a particulièrement déployées dans son œuvre, et de la source d'où est procédé tout le bien qu'il lui a été donné de faire : ce sera le meilleur moyen de retirer de ce récit les précieux enseignements qui en découlent.

Une première qualité qui ressort de cette œuvre attentivement considérée, c'est la sagesse, la prudence avec laquelle Beckwith s'est constamment comporté dans ses rapports, soit avec l'autorité de

l'église, au relèvement de laquelle son intention était de travailler, soit avec l'autorité politique du pays.

Si Beckwith n'avait pas toujours travaillé dans le plus parfait accord avec l'autorité de l'église vaudoise, s'il ne l'avait, en toute occasion, entourée d'égards, et ne lui avait constamment réservé la première place, quel que fût d'ailleurs le plus ou moins de valeur morale des personnes qui la représentaient, qui peut dire à combien de soupçons il eût été en butte, les susceptibilités sans nombre qu'il eût réveillées, susceptibilités et soupçons qui auraient été de grandes entraves à son œuvre?

Et pour ce qui est de l'autorité politique, avec un gouvernement tel qu'il existait en Piémont, pendant la plus grande partie de la carrière active de Beckwith, ombrageux au delà de toute expression, redoutant par-dessus tout la pensée, et en quiconque osait sentir et agir d'une manière un peu différente de l'ordinaire, suspectant aussitôt un conspirateur contre lequel il fallait se mettre en garde; bien plus, avec un gouvernement si complétement soumis à l'influence des prêtres que rien ne se faisait que par eux et avec leur permission, si Beckwith n'avait procédé avec la circonspection la plus extrême, comment aurait-il

pu, étranger qu'il était, sans mandat officiel, seul, sans appui, tenter la quatrième partie seulement des choses qu'il a accomplies, sans être renvoyé vingt fois pour une à la frontière?

Mais, s'agissait-il d'un projet quelconque à réaliser ? Beckwith était là derrière, chacun le savait; c'était lui qui concevait, lui qui suggérait, lui qui faisait les calculs et préparait les plans, lui surtout qui poussait à la roue ; mais, sur le devant de la scène et en face de l'autorité politique, les seuls qui parussent, comme si tout procédait d'eux, c'étaient, ou bien les conseils communaux, ou bien la Table, ou bien les consistoires, c'est-à-dire des gens auxquels, — même avec tout le mauvais vouloir possible, — on ne pouvait refuser le droit de s'immiscer dans les affaires qui étaient les leurs, et par là de travailler au bien de leurs ressortissants.

Et cette même sagesse, comme elle apparaît encore dans la manière dont il sut s'y prendre pour s'assurer, peu à peu, le concours de la population vaudoise dans l'accomplissement successif des réformes qu'il avait conçues!

Demander, de prime abord, à cette population, en fait de sacrifices pécuniaires, tout ce qu'il en espérait, tout ce qu'il réussit à en obtenir par la suite, c'eût été se faire tout refuser. D'un autre

côté, ne rien lui demander, faire tout pour elle et sans elle, c'eût été non-seulement favoriser une disposition qui n'est malheureusement que trop innée chez les Vaudois, de laisser aux autres le soin de ce qui les concerne, mais c'eût été faire une œuvre sans fondement durable et qui se serait écroulée avec la disparution de l'homme qui y avait consacré sa vie.

Beckwith procéda tout différemment. Aussi longtemps que les besoins ne sont pas sentis, il fait tout par lui-même ; et il le faut bien, puisque, dans ces conditions, invoquer le secours des autres, eût été faire une œuvre parfaitement inutile. Mais du moment où, grâce à quelques besoins satisfaits, d'autres commencent à se faire sentir et à demander pareillement satisfaction, Beckwith n'intervient plus qu'à la condition de n'être pas laissé seul, et qu'aux sacrifices qu'il est disposé à faire, s'ajoutent, dans une proportion plus ou moins considérable suivant les circonstances, les sacrifices de ceux qui font appel à sa bienfaisance. Telle fut la ligne de conduite dont il ne se départit jamais, et grâce à laquelle non-seulement il obtint, en fait de coopération, bien au delà de ce qu'il aurait pu se promettre, mais fonda son œuvre sur une base durable.

Ah! si les Vaudois avaient soupçonné, quand je suis

arrivé parmi eux, — lui avons-nous entendu dire un jour en riant, — tout l'argent qu'avec le temps je réussirais à leur soutirer, au lieu de m'accueillir comme ils l'ont fait, ils m'auraient chassé à coups de pierres !

Une autre qualité qui n'apparaît pas avec moins d'évidence que la précédente dans l'œuvre que Beckwith a accomplie, c'est la promptitude et la sûreté de coup d'œil pour concevoir, ainsi que la fermeté inébranlable pour exécuter.

A part un ou deux cas, dans tout le cours de sa longue carrière, où son jugement semble avoir été en défaut (non pas quant au fond, toutefois, ni quant à la réalité et à la nature du mal auquel il s'agissait de porter remède, mais quant au choix des moyens auxquels il recourut à cet effet), Beckwith a conçu tous ses projets avec une étonnante justesse, adaptant toujours parfaitement les moyens au but qu'il avait en vue, et, généralement, réussissant au delà de toute espérance. Et si chez lui la netteté de conception était des plus remarquables, la fermeté à vouloir, et à vouloir à tout prix ce qu'il s'était une fois proposé, était une autre qualité qui ne le cédait en rien à la précédente. Ni l'apathie des uns, ni le mauvais vouloir des autres, ni les sacrifices de toutes sortes qu'une œuvre était de nature à lui imposer ne l'empêchèrent jamais de la mener à bonne fin quand il n'avait pas à lutter,

cela va de soi, avec des difficultés décidément insurmontables.

Mais ce qui, chez Beckwith et dans l'œuvre qu'il a poursuivie pendant tant d'années, frappe beaucoup plus encore que les différentes qualités que nous venons d'énumérer, c'est l'esprit d'abnégation et de sacrifice qui s'y révèle partout et qui en est, en quelque sorte, la substance. En effet, tandis que, pour beaucoup d'hommes, les difficultés et les désagréments d'une œuvre à faire constituent un motif suffisant pour s'en dispenser, pour Beckwith c'en était un, au contraire, pour l'entreprendre.

Il n'y a rien, nous souvenons-nous de lui avoir entendu dire, que je déteste autant que la grammaire, et surtout que la grammaire allemande; aussi me suis-je prescrit de commencer chacune de mes journées en en faisant pendant une heure. Rien ne nous prépare mieux, ajoutait-il encore, à toutes les contrariétés de la journée, que de la commencer par quelque chose qui vous répugne.

Aussi sa vie tout entière, depuis le jour où, pour la première fois, il mit le pied sur le sol des Vallées vaudoises, jusqu'à celui où, rassasié de jours, il s'y endormit dans le sein de son Dieu, n'a-t-elle été autre chose qu'un continuel sacrifice, s'accomplissant sous les formes les plus diverses.

Quel sacrifice, en effet, pour un homme qui

aurait pu, par sa position sociale, sa culture, la distinction de ses manières et l'exquise amabilité de son caractère, être un des ornements des salons de Londres, que de venir, pendant les six mois les plus tristes de l'année, souvent pendant l'année tout entière, s'ensevelir, en quelque sorte, dans un presbytère des Vallées vaudoises, n'ayant d'autre société que celle que pouvaient lui offrir les gens de l'endroit: pasteurs, professeurs, maîtres d'école, simples cultivateurs, avec leurs femmes et leurs filles; d'autre distraction que celle de leurs causeries, qui ne pouvaient être bien variées, au coin de son feu, pendant les longues veillées.

Quel sacrifice, dont ne pourront bien juger que ceux qui ont vu de près le confort d'une maison anglaise, que ce grand nombre d'années passées dans une modeste demeure, où ne se voyaient ni tapis, ni divan, pas même une chaise rembourrée, et dont une vieille cuisinière et une femme de chambre constituaient tout le personnel domestique!

Quel sacrifice encore, pour une intelligence comme la sienne, se jouant avec les spéculations les plus ardues, trouvant son plaisir dans les hautes et fortes études, que d'y renoncer à peu près entièrement pour ne s'occuper, du matin au soir, et souvent pendant une partie de la nuit, que de plans et devis de toute espèce, de murailles,

de bancs, de tables, de bois de lit, de lingerie, de vaisselle, et de cent autres choses, toutes aussi peu intellectuelles que celles que nous venons de nommer!

Mais quel sacrifice surtout, — ceux d'argent nous ne les mentionnons même pas, quelque considérables qu'il aient été, tant ils sont peu de chose en comparaison des autres, — quel sacrifice, dont personne probablement, parmi ceux qui en étaient l'objet, n'a mesuré l'étendue, que ce sacrifice journalier et se continuant pendant trente années consécutives, de ses habitudes, de ses goûts, de ses préférences, de ses convictions les plus enracinées et les plus chères, pour travailler, lui Anglais, lui fortement attaché à la forme particulière de son église, dans un pays à tous égards si différent du sien, au sein d'une église dont l'organisation lui était peu sympathique, et avec des instruments qui étaient loin d'être toujours ce qu'il aurait désiré; obligé bien souvent de donner son assentiment à des mesures qu'il jugeait défectueuses, tandis que d'autres, desquelles il se promettait les meilleurs résultats, étaient neutralisées et rendues impuissantes par l'effet, quelquefois, il est vrai, de convictions opposées, mais le plus souvent, de cette force d'inertie qui de toutes les résistances au progrès est la plus insurmontable!

Quelle abnégation, pour un esprit aussi convaincu, et, par nature, aussi absolu que le sien, que de fléchir tous les jours et pendant si longtemps devant des volontés bien moins éclairées et intelligentes que la sienne, et, quand il ne pouvait les plier à ses vues, se pliant, lui, aux leurs, pour sauvegarder, au moins en partie, le bien qu'il s'était proposé et qu'une rupture aurait eu pour résultat de rendre à tout jamais impossible !

Quelle abnégation d'autant plus digne d'être admirée dans des temps comme les nôtres où, sous le nom de *fidélité au principe*, il n'y a sorte d'égoïsme et de présomption qui ne se donnent libre carrière : où l'on ne se croit obligé à aucune concession, à aucune déférence à l'avis des autres ; où les divisions et les ruptures ne coûtent rien ; où les choses les plus importantes, les plus vitales, comme la paix et l'unité de l'église, sont impitoyablement sacrifiées à une opinion que l'on a embrassée, se rapportât-elle à ce qu'il y a de plus secondaire en fait de vérité.

Mais, ces qualités reconnues, quel est, avons-nous encore à nous demander, le principe qui les a produites, et à quelle source Beckwith a-t-il puisé, d'abord pour concevoir et ensuite pour exécuter une œuvre comme celle que nous avons racontée ?

Le secret de cette activité si éminemment bienfaisante, est-ce à la simple vertu humaine qu'il

faut le demander, ou y a-t-il dans le mobile sous l'empire duquel Beckwith a accepté et poursuivi sa tâche, quelque chose qui procède de plus haut que l'homme et qui ne trouve qu'en Dieu sa vraie et complète explication ? En d'autres termes l'œuvre de Beckwith fut-elle simplement celle d'un philanthrope, ou faut-il y voir avant tout celle d'un chrétien ?

Pour ce qui nous regarde, il y a longtemps que cette question n'en est plus une. Quand on a eu le rare privilége de vivre et de travailler pendant des années pour ainsi dire côte à côte avec cet homme remarquable, on sait, à ne pas en douter un seul instant, de quels sommets divins jaillissait cette source féconde qui, s'épanchant en efforts de toute espèce, a produit les fruits bénis que nous venons de retracer.

Oui, Beckwith était plus et mieux qu'un simple philanthrope, il était un chrétien, et c'est parce qu'il l'était sincèrement et foncièrement qu'il a fait ce qu'il a fait, comme il l'a fait, et avec une plénitude de succès, déjà de son vivant, qui a été la part de bien peu d'hommes engagés dans une œuvre du genre de la sienne.

Beckwith appartenait à l'église anglicane par des convictions très mûries et très profondément enracinées, non moins que par la naissance. (Les

chapitres qui précèdent nous en ont fourni assez de preuves.)

Mais auquel des trois grands partis dans lesquels se subdivise cette église, se serait-il rattaché de préférence ?

Nous croyons pouvoir répondre : A aucun.

Pas d'abord à la *Broad Church* ou *Eglise latitudinaire*, de laquelle l'éloignaient absolument ses croyances, conformes, en tous points, à la vieille et saine orthodoxie évangélique.

Pas davantage à la *High Church* ou *Haute Eglise* dont l'attachement au rituel aurait bien pu avoir pour lui un certain attrait, mais dont les exagérations sur divers points lui inspiraient de la défiance, et qui avait à ses yeux le double tort : 1° de donner à la tradition, sur la détermination de la foi, une importance que Beckwith ne reconnaissait qu'à la Bible ; 2° de pousser presque inévitablement au romanisme, par la valeur exagérée qu'elle attribuait à l'ordination épiscopale,

Mais il ne se rattachait pas davantage à la *Low Church* ou *Basse Eglise*, quoique les doctrines de celle-ci fussent les siennes, et qu'il comptât dans son sein bon nombre de ses plus excellents et plus fidèles collaborateurs. Certaines habitudes propres aux partisans de cette tendance, d'ailleurs si respectable, leur facilité à se répandre en de fréquents

meetings, dans lesquels les discours les plus applaudis ne sont pas toujours les plus sages, et où la stricte vérité est plus d'une fois (très involontairement, cela va sans dire) sacrifiée au besoin de rendre intéressante la cause que l'on patronne; ces habitudes, disons-nous, et d'autres encore répugnaient à son caractère généralement sobre d'expansion, mais qui le devenait surtout quand il s'agissait d'expansion religieuse. Esclave de la vérité jusque dans les plus petits détails, il craignait tellement de paraître meilleur qu'il n'était réellement, que le même soin jaloux que d'autres mettent à dissimuler leurs défauts, il le mettait, lui, à les produire et à les rendre aussi frappants que possible.

Aucune donc des trois tendances que nous venons de rappeler ne pouvait revendiquer Beckwith comme lui appartenant en propre. Purement et franchement anglican, tel était, en fait d'église visible et d'organisation ecclésiastique, son unique drapeau. Mais surtout Beckwith était chrétien, purement et franchement chrétien; chrétien, non pas à la façon des novateurs modernes, qui prétendent encore retenir le nom, quand depuis longtemps ils ont abandonné la chose, mais chrétien à la manière des apôtres et des réformateurs; chrétien par le caractère de ses croyances, non

moins que par la stricte conformité qu'en toute chose il s'efforçait d'établir entre ses convictions et les détails même les plus secondaires de sa vie.

Veut-on, au point de vue de ses *croyances* tout d'abord, la preuve qu'en parlant comme nous venons de le faire, nous n'avons rien exagéré et n'avons point prêté à notre héros des opinions et des doctrines qui ne fussent pas les siennes ? Qu'on lise le fragment suivant, tiré de cette espèce de manifeste que nous avons vu qu'il avait rédigé, en 1837, dans le but de plaider auprès du corps des pasteurs la cause du *Modérateur à vie.* Parlant de la « vérité même » que les pasteurs vaudois avaient mission, de par Dieu, d'annoncer à leurs compatriotes, voici l'idée qu'il se fait de cette *vérité* et les éléments qui, selon lui, la constituent :

Il vous a appelés, — leur disait-il, — à proclamer à haute voix le péché originel, la vie et l'immortalité ; à annoncer à tous les hommes le libre pardon de leurs péchés ; à publier la venue de Jésus-Christ, Homme-Dieu, seul médiateur entre Dieu et les hommes ; à faire revivre dans le cœur de l'homme l'image perdue de Dieu ; à prêcher Christ crucifié, la justification par la foi en Jésus-Christ qui se montre par les œuvres : cette justification qui fera sentir aux hommes jusqu'à l'évidence combien ils sont injustes et combien il est impossible de se justifier devant le Juge de tout l'univers ; la sanctification par son Saint-Esprit, qui révèlera à

chacun son impureté, et lui montrera son impuissance à se purifier autrement que par le sang précieux qui a été répandu pour lui. Dieu vous a choisis pour répandre la Parole; pour enseigner aux hommes à vivre justement et sobrement dans ce monde; à sanctifier le sabbat; à obéir aux autorités qui sont établies de Dieu; à honorer leurs pères et leurs mères; à aimer leur voisin comme eux-mêmes, et à produire les fruits de l'Esprit, qui sont la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité, la bénignité, la tempérance.

Veut-on savoir, sur le sujet spécial de la Parole de Dieu, ce que cette Parole était pour lui, et la place qu'il lui faisait dans son système de doctrine? Qu'on lise les deux fragments qui suivent, extraits de sa correspondance, et l'on n'aura plus, à ce sujet, le moindre doute :

La Parole de Dieu, — écrit-il, — nous donnera une pleine victoire. C'est dans la *règle de foi* que notre force réside. Une fois les esprits éclairés sur sa vraie nature et sur l'église visible, c'en est fait de Rome.... Dieu a-t-il parlé et qu'a-t-il dit? Voilà la question. Il nous faut Jésus-Christ en personne ou en parole. Les rapports des Pères ou d'autres, sur les traditions orales des apôtres, ne signifient rien : nous n'avons pas la tradition *verbale;* nous n'avons pas *leurs* paroles; et quand même nous les aurions, encore faudrait-il les mettre en regard de la Parole de Dieu. Il est inutile de dire que nous ne pouvons comprendre cette dernière. Et pourquoi serait-il plus difficile de comprendre la parole de Dieu que de comprendre la parole de l'homme? Aristote et Laplace savent très bien enseigner leur science,

et pourquoi le bon Dieu ne le saurait-il pas? Les premiers sont obligés de s'adresser aux esprits tels qu'ils les trouvent; mais Dieu fournit à la fois la science et les moyens de la recevoir. Attachons-nous donc avec toujours plus de ténacité à cette parole qui est le caractère distinctif des serviteurs de Jésus-Christ. Gardons avec fidélité le précieux dépôt qui a été confié à vos ancêtres et à vous depuis de longs siècles. Inscrivez sur votre drapeau le *Logos*, et déployez cet oriflamme sacré au plus haut des tours de votre Sion [1].

Tout ce qui, en matière de religion, n'est pas écrit dans la Bible, écrivait-il à une demoiselle, est plus ou moins incertain, et vous ne pouvez vous fier à autre chose comme *règle de foi.* Là vous avez la vérité absolue. C'est Dieu qui y parle et Dieu qui l'a dictée. On vous dira que vous ne pouvez la comprendre par vous même, mais l'Evangile est puissance de Dieu, et il est prêché par le Saint-Esprit envoyé du ciel, dans le cœur de chacun. On vous dira que vous ne pouvez arriver au vrai sens des Ecritures; et il est certain que vous ne pourrez pas tout comprendre en elles; mais nous ne sommes pas sauvés par la connaissance, mais par la foi en Jésus-Christ. Vous pourrez très bien croire dans votre cœur et confesser avec votre bouche que Jésus-Christ est le fils de Dieu, et vous serez sauvée [2].

Cette idée de l'interprétation de la Bible par le Saint-Esprit, qui s'exprime dans les lignes que nous venons de transcrire, revient fréquemment dans

[1] Lettre à M. le pasteur Lantaret, en date de La Tour, 23 janvier 1845.

[2] Lettre à Mlle Emilie Bottino, datée de La Tour, mai 1844.

sa correspondance ; et la belle parole par laquelle l'apôtre saint Jean encourageait les fidèles de son temps, en leur rappelant qu'ils avaient « reçu *l'onction du Saint,* » était une de celles sur lesquelles il aimait le plus à arrêter sa pensée.

Et, passant des croyances proprement dites à leur application à la vie de tous les jours, quand la réalité du christianisme de Beckwith, sous ce rapport, ne serait pas plus qu'abondamment démontrée par les choses mêmes qu'il a accomplies, les citations qui vont suivre, toutes empruntées à sa correspondance, ne suffiraient-elles pas pour la mettre à l'abri de toute atteinte ? Quel suave parfum de l'Evangile ne respirent pas, en effet, ces conseils qu'il donnait à de jeunes époux qui venaient d'entrer en ménage ?

Attachez-vous, leur disait-il, toujours de plus en plus à Celui qui seul peut servir de base solide à votre amour conjugal ! Marchez droit devant Lui, en toute intégrité de cœur. Pensez aux autres ; et si vous n'avez ni or, ni argent à donner, n'épargnez pas les paroles de vie. Exhortez surtout par la vie et par la sainteté. Rassemblez autour de vous les petits enfants ; enseignez les Ecritures ; prêchez Christ crucifié ; reprenez les méchants ; supportez-vous ; persistez sans vous décourager, et vous verrez que l'aspect de votre vallon deviendra toujours plus riant ; votre cœur s'élargira ; votre intelligence se conformera de plus en plus à la vérité, et la joie et la sagesse y feront leur demeure,

Faites-vous petits enfants, et vous deviendrez plus sages que les anciens [1].

Quels vigoureux accents ce noble blessé de Waterloo, devenu soldat de Christ, ne trouve-t-il pas pour exciter ceux qui l'entourent à combattre vaillamment les batailles de son Maître !

Nous sommes des témoins, B..., — écrivait-il en 1844 au vénérable pasteur de Saint-Jean, — postés sur les flancs du mont Viso, pour rendre témoignage à la vérité. *Lux lucet in tenebris.* Portons le flambeau que Dieu nous a confié; et s'Il juge à propos de nous imposer aussi sa croix, portons-la pareillement, avec joie et reconnaissance. Les événements marchent à grands pas, et parleront bien haut dans peu. Ceignons nos reins; Christ est à la porte; préparons-nous à ouvrir, car il viendra à l'heure où on ne l'attend point [2].

Votre force est immense, — écrivait-il, environ un an plus tard, à un autre ministre de l'Evangile. — Le Dieu de Jacob marche devant vous. Point de lenteur; point d'indifférence; point de découragements. Sûrs de votre fait, vous irez de force en force. En vain vos formidables adversaires essayeront de vous barrer le chemin; en vain les ténèbres vous envelopperont; l'étoile de l'Evangile, avec sa douce splendeur, marchera devant vous, éclairera vos pas chancelants, et ne s'arrêtera point jusqu'à ce qu'elle plane sur la maison où Jésus habite [3].

[1] Lettre à M. le pasteur Lantaret, datée de La Tour, 3 janvier 1844.

[2] Lettre à M. le pasteur Bonjour, de Saint-Jean, en date de Londres, 24 octobre 1844.

[3] Lettre à M. le pasteur Lantaret, du 23 janvier 1845, déjà citée.

Quels trésors de tendresse en même temps que d'expérience chrétienne dans ces lignes qu'il adressait de Londres, en 1839, à celui qui avait été, d'une façon particulière, son collaborateur dans les grandes choses qu'il avait entreprises et accomplies jusqu'à ce moment, et qui relevait alors d'une grave maladie que l'on avait crue mortelle!

Mon cher B...., j'ai rendu grâces de tout mon cœur à Dieu qui a eu la bonté de nous conserver votre vie, qui nous est nécessaire à tous égards. C'est toujours mon idée, qu'une longue maladie est une noble chose pour nous faire connaître au juste ce que nous sommes et de quelle étoffe nous sommes faits. Elle est d'ailleurs une crise, une époque et un nouveau point de départ. Elle nous rapproche de la porte du sanctuaire, et lève le voile qui en cache l'intérieur. Elle nous fait toiser notre stature, et met bien des choses dans leur véritable jour. Remercions donc de nouveau notre bon Pére, qui nous a accordé tant de bienfaits, et prions-le qu'Il nous donne la force de faire tourner toutes ces choses à notre profit et à sa gloire [1].

Quelle élévation de sentiments et quelle sagesse puisée à la vraie source ne se révèlent pas dans les conseils ci-après qu'il donnait à une mère, qui l'avait consulté au sujet d'un mariage dont il était question pour sa fille :

L'expérience vous aura déjà enseigné, madame, la complète nullité de tout ce qui ne contribue pas à notre salut,

[1] Lettre à M. le pasteur Bonjour, de Saint-Jean, datée de *Windham Club Saint-James Square, Londres*, le 29 juin 1839.

et le peu de satisfaction que nous apportent les pauvres avantages de ce monde qui nous échoient en partage. Nous ne saurions être plus que roi et reine. Votre roi tourmente son corps et agite son esprit, et je crois que la reine n'est pas très heureuse. Quelques bals, quelques soirées, quelques promenades, quelques parures..... et puis, c'est fini. Si mademoiselle votre fille, en refusant des partis plus brillants, pour des motifs religieux et de conscience, choisit de propos délibéré un sort qu'elle croit être la voie la plus sûre pour garantir sa persévérance dans l'Evangile de Jésus-Christ, elle aura infailliblement sa récompense, et jamais, dans les épreuves les plus difficiles, elle ne sera abandonnée de Celui à qui elle aura donné cette preuve d'obéissance.

Quel christianisme de bon aloi que celui dont il recommandait la pratique à une jeune personne, ci-devant élève de son pensionnat, et placée, par ses circonstances de famille, dans un milieu presque exclusivement catholique.

Vivons en toute franchise et liberté de cœur, ma chère E... et dirigeons constamment notre attention sur tout ce qui est noble et généreux. Soyons noblement religieux, sans orgueil, pensons des choses nobles et agissons noblement envers tout le monde, en toute humilité. Sacrifions noblement nos intérêts, nos penchants et surtout nos caprices au bien d'autrui ; oublions-nous noblement nous-mêmes, et dirigeons noblement nos efforts au profit de tous ceux avec lesquels la Providence nous a mis en contact. On n'a pas besoin de monter à cheval pour faire

tout cela, la vie ordinaire nous offre un champ bien plus vaste à cet effet[1].

Quelle est touchante, — surtout de la part d'un homme qui a autant fait que lui, et doué d'un esprit aussi supérieur et aussi cultivé que le sien, la modestie qui s'exprime dans les paroles suivantes, extraites d'une lettre qu'il adressait à l'auteur de l'*Israël des Alpes :*

J'ai fait mes études, — y disait-il, — sous deux savants professeurs, l'adjudant et le sergent-major, et je ne prétends pas instruire les hommes. Mais si l'on reconnaît, dans une vingtaine d'années d'ici, que je suis entré pour quelque chose dans l'instruction religieuse des enfants, mon ambition est entièrement satisfaite[2].

Enfin quelle humble mais ferme confiance dans la prière ne se manifeste pas dans les paroles si courtes, mais si éloquentes dans leur brièveté, qu'il adressait à un ami dans l'épreuve :

Vous avez bien fait de prier ; si l'on se mettait plus souvent à genoux, nous n'aurions pas à souffrir tout ce dont nous souffrons[3].

Mais le document qui exprime, selon nous, de la manière à la fois la plus individuelle et la plus

[1] Lettre à M[lle] Emilie Bottino, déjà citée à la page 110.

[2] Lettre à M. le pasteur Alexis Muston, datée de Saint-Jean, 10 janvier 1835.

[3] Lettre à M. le pasteur Bonjour, de Saint-Jean, du 1[er] octobre 1839.

complète la foi de Beckwith, tant au point de vue doctrinal, qu'au point de vue pratique, et par lequel, à cause de cela, nous désirons clore ces citations, c'est la lettre qu'il adressait de Londres, en 1840, à quelqu'un qu'il savait étranger à sa foi, à son ancien compagnon d'armes dans la guerre de la Péninsule, le colonel sir W. Napier, à l'occasion de la publication par ce dernier de sa belle histoire de cette campagne.

Londres, 20 avril 1840.

Mon cher Napier,

Bien des remercîments pour votre bonne lettre qui m'a fait un sensible plaisir. J'aurai recours à Boon, et dès que je serai en possession d'un chez moi, je donnerai à la « Guerre de la Péninsule » reliée en veau et dorée sur tranche, une place éminente parmi mes Dieux pénates. Je ne puis dire quels sillons, pour parler avec Malebranche, mes propres idées ou celles d'autrui peuvent avoir tracé sur mon cerveau; mais la vieillesse poursuit son œuvre sur l'homme extérieur, et tantôt un ressort, tantôt une dent de roue qui manquent, semblent indiquer que tout n'est pas exactement comme ce devrait être, et, qu'un jour ou l'autre, ma locomotive se refusera à monter le plan incliné. Mon esprit toutefois semble s'accommoder de ces changements extérieurs que la machine doit nécessairement subir; et je poursuis ma route, d'une marche uniforme, sous l'empire de circonstances qui, aux yeux de plusieurs, peuvent paraître des moins propres à procurer les jouissances que même cette vie est en mesure de fournir. J'at-

tribue ceci à des vues claires et distinctes sur le but et les objets de l'existence et à une tranquille persévérance dans un ordre inférieur de devoirs qui sont plus à la portée de notre capacité que ceux d'un ordre plus brillant. Aimer la vérité pour elle-même et la mettre en pratique, me semble tout le devoir de l'homme. Je n'ai aucun moyen de m'assurer de la vérité, si ce n'est par une révélation directe de Dieu; et le fait de cette révélation une fois avéré, j'en accepte les manifestations, et j'en use d'aprés les directions qui me sont données. J'ai trouvé mon profit à étudier cette science et, par un raisonnement patient, du connu à l'inconnu, j'ai atteint ce sentiment du sujet qui constitue réellement la connaissance, et que la perception pure est à jamais incapable de donner. Ce n'est point pourtant une opération compliquée, car personne ne la saisit aussi bien que les femmes et les petits enfants. Le mal c'est la désobéissance; le bien c'est l'obéissance; tout bon soldat est désireux d'obéir à son général. Une obéissance volontaire, joyeuse, inspirée par l'affection, c'est le devoir et l'intérêt de quiconque aime sa patrie et ses compagnons d'armes; c'est le noble sentiment qui pousse le 43me à se jeter dans un ordre parfait, au plus épais de la mêlée, et à fixer les sacs de poudre aux portes de Ghuznée! Mais combien plus n'est-elle pas due l'obéissance à cet Être glorieux, auteur de tout ce qui peut ennoblir et orner la nature humaine; à celui qui tout en lançant dans l'espace ses globes puissants, prend soin aussi des petits enfants! Ce grand être.... est descendu parmi nous sous forme humaine, pour mettre le fait de son existence à l'abri de tout doute; pour nous faire connaître l'état exact de nos rapports avec lui; pour nous montrer notre réelle condition, et pour nous indiquer le moyen d'obtenir cette heureuse immortalité qui est le

désir naturel de tous; et tout en nous démontrant avec clarté que le repentir des fautes passées est impuissant à en éloigner de nous les conséquences, il a pris ces conséquences sur lui-même et il a fait pour ses enfants, comme leur Père céleste, ce qui dépasse le pouvoir d'un parent terrestre. Les lois et les systèmes de philosophie ne font que multiplier nos difficultés, et ne servent qu'à montrer avec toujours plus de clarté l'impossibilité de se conformer à leurs prescriptions. C'est ce qu'il dit en termes intelligibles; et il promet de faire pour nous ce que nous sommes à jamais incapables de faire pour nous-mêmes; croyez seulement ce que je vous dis, et cette foi vous rétablira dans votre ancienne condition, et vous placera une fois de plus en étroit rapport avec moi, car vous ne pouvez avoir aucune existence indépendamment de ma puissance. Personne ne peut désirer davantage que d'être le serviteur, et même l'ami du Tout-Puissant. Personne ne peut demander à la compassion humaine cette même miséricorde qu'il trouvera chez Celui qui sait de quoi nous sommes faits, et qui nous est uni par un profond sentiment de solidarité. Personne ne sacrifiera sa vie pour nous; mais Lui l'a fait. La morale nous prescrit de pourvoir à notre propre salut; la religion nous sauve par sa puissance propre; l'une nous enjoint de faire ce que personne d'entre nous ne fait; l'autre opère ce dont personne n'est capable par lui-même. Il n'y a point de fin à faire plusieurs livres, et tant d'étude n'est que « fatigue de la chair; » et il y a un talent plus réel et une sagesse plus profonde dans une seule ligne du catéchisme d'un enfant, qu'il n'y en a dans tous les tomes réunis de tous les Spinoza. Les hommes peuvent embrouiller et bouleverser des vérités qui répondent également aux besoins et aux vœux de tous, mais

ce n'est point à la folie humaine que peuvent se mesurer la miséricorde et la sagesse de Dieu; et d'une seule de ces vérités, prenant racine dans l'esprit, peut jaillir la source d'une véritable vie intellectuelle, la crainte et l'amour de l'Auteur de toute vérité. N'écrivez plus de livres; laissez les hommes politiques deviser leurs propres plans, et évitez à la fois les hommes et les choses qui ne peuvent servir qu'à irriter les esprits élevés et qui ne produisent aucun bon effet pratique sur les dernières années de notre existence. Les femmes et les enfants sentiront plus de vraie religion dans l'espace d'une minute, que les hommes n'en pourront, dans toute une année, extraire de leurs controverses irritées. Un jour ou l'autre nous devrons tous déposer les armes, c'est de notre part vraie sagesse que de le faire à temps. Assis sur la plage, aux rayons du soleil couchant, contemplons-le avec tranquillité et avec calme, alors qu'il descend au-dessous de l'horizon, dans ces ombres de la nuit qui doivent finir par nous envelopper Mais alors que le crépuscule tombe, n'oublions pas que notre astre du jour peut se lever de nouveau sur des régions plus brillantes, et sa splendeur éternelle rayonner pour toujours sur nos têtes. Je suis fâché de n'avoir pas eu connaissance de votre domicile alors que vous étiez ici. Sans cela, j'aurais pu aisément me mettre en communication avec vous. J'ai entendu avec plaisir des nouvelles de votre aimable fils, et j'espère que vos filles, selon toute vraisemblance, récompenseront votre affection. Je suis sûr qu'il en sera ainsi. Veuillez présenter mes compliments et mes respects à Mrs Napier, et la remercier de ma part pour le plaisir que m'a procuré sa société, lors de ma visite à Freshford. Dieu vous bénisse! Votre toujours affectionné,

Ch. Beckwith.

Tel fut Beckwith quant à la meilleure partie de lui-même. La foi en Jésus-Christ, Dieu manifesté en chair, immolé pour les péchés du monde, et nous ramenant à Dieu par le sacrifice de soi-même ; la Parole de Dieu règle suprême et absolue de notre croyance; le Saint-Esprit appliquant à l'âme du fidèle les promesses qui y sont contenues, telle fut sa foi; et cette foi qui fut le fondement de son espérance et la source de sa paix, fut aussi le secret de sa force et de sa réussite dans l'œuvre qu'il avait entreprise.

Que tous ceux qui, comme lui, veulent faire ici-bas une œuvre qui ne passe point, que ceux en particulier pour lesquels il a tant travaillé, y réfléchissent et prennent exemple !



APPENDICE

A

Halifax, 23 décembre 1803.

Mon cher Charles,

Ci-inclus, vous trouverez un billet à ordre de trois guinées sur messieurs Coutts et Cie. Vous en mettrez deux dans votre poche, et la troisiéme, vous la partagerez entre mes chers fils, vos cousins, à votre premiére visite à Hampstead.

Charles ! vous êtes sur le point de perdre la société de vos chers parents pour un pays lointain et qui sera pour vous un pays d'étrangers. Vous êtes jeune, mon cher garçon, mais non pas au point de rendre inutile, à quelqu'un qui vous aime sincèrement, de vous faire entendre quelques paroles de bon conseil à l'occasion de votre départ.

J'écris à la hâte et, par conséquent, je ne vous ennuierai pas par une longue épître.

Souvenez-vous, Charles, des années que vous avez pas-

sées sous le toit de votre père, et réfléchissez au prix de quelles peines et de quelles anxiétés cet excellent homme s'est efforcé de graver dans votre tendre cœur les inestimables principes de religion et de moralité.

Souvenez-vous des soins et des attentions de la plus aimable et de la meilleure des mères, et faites en sorte de ne pas oublier une seule syllabe de ses avis; car il y a peu de personnes qui possèdent l'excellence de son jugement unie à son intégrité de cœur.

Souvenez-vous, Charles, que vous avez ici un grand-père et une grand'mère auxquels vous devez beaucoup plus que votre jeune esprit ne peut maintenant le concevoir. Que d'excellents préceptes ne vous ont-ils pas donnés et auxquels, quoique enfant, vous faisiez attention (car les impressions demeurent!) et combien leur conduite ne vous a-t-elle pas offert d'exemples d'honnêteté, d'honneur, de religion, de tout ce qui, en un mot, constitue la respectabilité du caractère humain?

Vous avez encore ici d'autres bons amis et parents; ne les oubliez pas, Charles. Que leurs vertus soient toujours présentes à votre esprit, et, je n'ai pas besoin de le dire, à votre cœur affectueux; que leurs fautes soient oubliées, car il n'y a personne de parfait ici-bas.

A votre arrivée dans le grand et heureux pays où vous allez, prenez garde aux nombreuses tentations qui, selon toute probabilité, vous entoureront; car si grand et si heureux que soit ce pays par-dessus tout autre, vous trouverez que le vice et la perversité y sont très répandus, et que le bâton et le bouclier de la religion sont peut-être plus nécessaires à votre protection là qu'ici, dans cette colonie primitive où les tentations ne sont pas en aussi grand nombre.

Vous avez l'intention d'embrasser la carrière des armes Soyez soumis aussi bien que brave, et évitez, dans vos manières, tout ce qui ressemblerait le moins du monde à de la forfanterie. Soyez attaché à votre roi (que Dieu le bénisse!), et dans les jours heureux de la prospérité, comme dans les jours sombres de l'adversité, saisissez le bon Livre qui accompagne cette lettre, comme l'objet le plus digne de votre attention et la source première de votre consolation.

Que la santé et le bonheur vous accompagnent, mon cher garçon! Puisse ce bon Dieu que, j'espère, vous continuerez à servir fidèlement, être votre guide dans le difficile sentier de la vie; et qu'Il donne à ceux qui s'intéressent à votre bien-être, et à vos chers parents en particulier, la joie inexprimable de contempler en vous quelqu'un qui nous honore tous.

Croyez-moi, mon cher Charles, votre très affectionné,

JAMES STEWART.

B

CARLO ALBERTO,

PER GRAZIA DI DIO,

RE DI SARDEGNA, DI CIPRO E DI GERUSALEMME, DUCA DI SAVOIA, DI MONFERRATO E DI GENOVA, PRINCIPE DI PIEMONTE, E DELLA SACRA RELIGIONE ED ORDINE MILITARE DEI SANTI MAURIZIO E LAZZARO, DI BETLEMME E NAZARET, ORDINE GEROSOLOMITANO SOTTO LA REGOLA DI SANTO AGOSTINO, TANTO DI QUA' QUE DI LA' DEI MARI, PER TUTTO IL MONDO,

GENERALE GRAN MASTRO.

Da più di vent'anni, avendo fermata la sua dimora a Torre di Luserna, al solo scopo di beneficare le popolazioni di quelle valli, il maggior generale Beckwith vi consacra la sua persona e le sue sostanze a sollievo dei miseri, a conforto degl'infermi, a promovimento dell'istruzione elementare, con tanto nobile zelo e con tanta altezza di sentimenti, che nello spandere le sue beneficenze, non risguarda alla differenza dei culti, ma solo al bisogno ch'ei prova di recare aiuto alla languente umanità.

Compreso Noi da giusta ammirazione verso un personaggio di animo cotanto generoso, ci piace la propensione e benevolenza nostra manifestargli, decorandolo della croce di cavaliere dell'ordine dei Santi Maurizio e Lazzaro. Egli è a quest'effetto che pel presente, di nostra mano firmato, di certa scienza, regia e magistrale autorità, abbiamo nominato et nominiamo esso maggior generale Beckwith a cavaliere di detto sacro militare ordine, a norma delle regie magistrali patenti del 9 dicembre 1831, con tutte le onorificenze a tale qualità spettanti, mandando a tutti li cavalieri di Gran Croce, commendatori, cavalieri ed a chiunque fia spediente, di riconoscerlo e farlo riconoscere per cavaliere da Noi come sovra instituito, chè tale è la mente nostra.

Dato a Torino, il quindici del mese di dicembre, l'anno del Signore mille ottocento quarantotto, e del regno nostro il decimo ottavo.

C. ALBERTO.

C

PREGHIERA

PRONUNCIATA NELL'ATTO DELLA CONSECRAZIONE DEL TEMPIO EVANGELICO-VALDESE DI TORINO, ADDI 15 DICEMBRE 1853.

Signore Iddio nostro, a cui i cieli e la terra appartengono; Tu che sei stato, sei e sarai, fino alla fine dei secoli, la rocca di salvezza, la sola speranza del tuo popolo; noi ti benediciamo, perciocchè ti è piaciuto conservare nel tuo santuario la luce di tua Parola, e di averla lasciata sussistere in mezzo di noi nei tempi piu calamitosi, allorchè la fede vacillava in molti. Ti benediciamo, imperciocchè dopo di avere istruiti, benedetti, consolati e salvati i padri nostri per la tua Parola di verità, permetti a noi, loro discendenti e peccatori miserabili, di dedicarti una casa, consacrarti un nuovo santuario, e porvi su, per la edificazione del tuo popolo, la face di tua santa Parola. Oh! Dio delle misericordie! non vi ha alcun altro che ti somigli o nei cieli o sulla terra; Tu hai conservata l'alleanza di misericordia ai tuoi servi che camminano alla tua presenza, con tutto il loro cuore. Tu sei stato coi padri nostri, ed ora ci ricolmi di grazie facendo che noi loro figli possiam porre pubblicamente in trionfo la tua Parola in mezzo alla cara patria nostra, e mettere a parte per Te un tempio, nel quale sarai adorato in ispirito e verità.

Sarà egli vero, o Signore, che ti degnerai di abitare in mezzo di noi? I cieli e la terra non sono capaci a contenerti, quanto meno questa casa che ti ha fabbricata la

mano degli uomini! Peró Tu hai detto per la bocca del Divin tuo Figliuolo, che dove due o tre saranno raunati nel tuo nome, quivi sarai tu ancora in mezzo di loro; oh! Tu sarai dunque in mezzo al tuo popolo che si radunerà in questo tempio per pregarti, per adorarti! È nella fede in questa tua santa Parola, che noi invochiamo in quest'oggi la tua presenza nel mezzo di noi e ti supplichiamo a voler eleggere questo luogo, affinché sia il luogo di tua dimora, e lo sgabello del tuo trono di grazia nella cara Italia nostra. I tuoi occhi sieno giorno e notte aperti su questo tempio; metti su di esso il tuo nome, ed esaudisci le preghiere che in esso a Te faranno i tuoi servi. Esaudisci, o Signore, le suppliche di questo popolo e de' suoi pastori, allorchè ti pregheranno; esaudiscile dal luogo della tua eterna dimora, e di là fa scendere su di noi grazia e perdono.

Allorchè qualcuno di noi avrà peccato (e chi potrà presentarsi netto davanti a Te?), e con cuore contrito ed umiliato si getterà a' tuoi piedi, fondando tutta la sua speranza in Gesù Cristo unico Salvatore che tu ci hai dato, oh! allora, o Signore, esaudisci e perdona.

Allorchè una famiglia afflitta si leverà, nel suo dolore, per venire in questo luogo a cercare consolazione, nella preghiera, al suo cuore desolato, allora Tu, o Signore, la esaudisci e la consola. Allorchè un qualche flagello getterà la desolazione in questa città; allorchè la penuria farà spargere lacrime di affanno, e che il tuo popolo verrà umiliato in questo luogo per riconoscere il suo peccato, e per invocarti, oh! allora, Signore, lo esaudici, ed apri le tue mani per donare. Allorchè la patria è in pericolo e che i suoi e i tuoi nemici tramano la sua ruina; allorchè il tuo popolo sarà qui raunato a pregare per il bene, la prosperità, la pace della patria, per il benessere del re, per la con-

cordia nei poteri dello Stato, per la conservazione e l'aumento delle nostre libertà, oh! allora, Signore, rispondi alla nostra preghiera e la esaudisci dal trono di tua misericordia. E quando ti preghiamo pe' nostri benefattori, pei nostri fratelli in Gesù Cristo perseguitati a cagione del Vangelo, pe' nostri infermi ed afflitti, spargi su di loro, dal tempio di tua gloria, tutte le tue consolazioni.

Benedici, o Signore, questo tempio, e sia la città posta sopra il monte, e che non puo' essere nascosta; sia il faro luminoso che indichi ai nostri compatriotti la verità del tuo Vangelo; sia il granello di senapa che cresca in albero grande; sia la sorgente di tutte le tue benedizioni per la cara patria nostra. Qualunque preghiera che in esso ti faccia o un individuo qualunque, o il tuo popolo raunato, la esaudisci, e fa scendere sui supplicanti la risposta delle tue benedizioni.

Esaudisci altresi lo straniero che non sarà del tuo popolo; ed allorchè verrà in questo tempio ad invocarti, fa secondo la sua preghiera, acciocchè lo straniero ancora sappia che Tu sei il solo vero Dio, e che il tuo nome è invocato in questo tempio.

Che in esso sia sempre annunziata pura la tua Parola, non altro che la tua Parola, e percio' benedici i pastori che l'annunziano, accio' faccian sentire alla generazione presente quelle stesse sante dottrine che Paolo, l'apostolo del divin tuo Figliuolo predicava nella nostra Italia, sicchè la fede de' tuoi figli italiani sia di nuovo annunziata come in esempio all'intero universo. Non permettere mai che questo tempio consacrato a Te, per annunziarvi soltanto la tua Parola, abbia ad essere giammai profanato o con dottrine umane, o con superstiziose pratiche che non sieno da essa insegnate.

Manda il tuo santo e divino Spirito che risieda in esso, secondo la promessa del tuo Figliuolo, allorché sarà annunziato il tuo vangelo; quello Spirito animi i tuoi ministri, ed insegni loro ogni verità: ed intanto apri Tu i cuori di coloro che ascoltano, affinché la santa semenza della tua Parola metta profonde radici in essi, vi fruttifichi, ed il nostro Redentore viva e regni in noi.

Ed ora, o nostro Dio, ti supplichiamo acciò' i tuoi occhi sieno aperti su di noi, le tue orecchie sieno intente alla nostra preghiera, e che Tu la esaudisca secondo la tua promessa. Sorgi, o Signore, e vieni nel luogo di tua dimora, che noi ti abbiam preparato, ti abbiamo offerto, ti abbiam consacrato; che i tuoi ministri sien rivestiti di giustizia, ed i tuoi santi esultino per l'allegrezza. Esaudisci la nostra preghiera, in nome del tuo diletto Figlio e Salvatore nostro Gesù Cristo, al quale, siccome a Te Padre celeste ed allo Spirito Santo, sia gloria, lode e benedizione, da ora ed in eterno. *Amen.*

D

Le temple de Turin, — situé sur une des promenades les plus fréquentées de la ville, dite: il *Corso del Re*, et dans l'architecture duquel le style byzantin et le style gothique se trouvent fondus de manière à former un tout des plus harmoniques, — s'étend, dans la direction du nord au sud, sur une superficie (l'épaisseur des murs non comprise) de mètres 38, 10 de long, sur 17, 00 de large. De ces 38, 10 de long, 5, 60 sont occupés, du côté du nord et sur toute la largeur, par un magnifique vestibule, d'où, par trois por-

tes, une très grande au centre et deux plus petites sur les côtés, on entre dans le temple proprement dit. Celui-ci est formé de trois nefs, deux latérales, larges, chacune de 2, 60, hautes de 8, 00, et d'une nef centrale. Cette dernière, large de 12, 00 et haute de 14, 00, est supportée par une double série de beaux arcs romains (sept de chacun des côtés) soutenus, à leur tour, par seize colonnes en stuc luisant, surmontées d'élégants chapitaux à ornements gothiques, et se termine, au midi, par une abside de la forme la plus gracieuse.

Trente-cinq fenêtres éclairent l'intérieur du temple : quatorze plus grandes (sept de chacun des côtés), en face des arcs, sous les petites nefs ; quatorze plus petites, vers les lunettes de la voûte de la nef principale, et sept dans l'abside qu'elles percent presque complétement à jour, n'étant séparées les unes des autres que par une légére colonnette. Ces derniéres, ainsi que les quatorze placées sous les petites nefs, sont en vitraux colorès, de style gothique et du dessin le plus exquis.

Deux tourelles, de toute légéreté, s'èlancent aux deux extrémités de la façade, fort belle, ayant vue sur la promenade. Sur les deux côtés et vers le fond de l'édifice, une trentaine et plus d'aiguilles, supportées par de puissants contre-forts extérieurs, flanquées d'arcs-boutants et reliées les unes aux autres par une balustrade en pierre de taille, percée à jour — tandis qu'elles en rendent plus imposante la masse, en font ressortir davantage encore l'admirable légéreté.

Au-dessus de la porte principale, digne à tous égards de l'édifice auquel elle sert d'entrèe, le passage suivant du prophète Jérémie est gravé en lettres d'or sur un fond de marbre blanc :

Fermatevi sulla strada
e considerate
ed interrogate intorno alle antiche strade
quale sia la strada buona e camminate per essa
et troverete ristoro alle anime vostre.
GEREM. VI, 16.

Une grille en fer fondu, unissant la solidité à l'élégance et fixée dans un socle en pierre de taille de 0,50 de hauteur sur 0,40 de largeur, enferme l'édifice des deux côtés où il ouvre sur la voie publique, savoir, au nord, sur le *Corso del Re*, et à l'ouest sur la rue *Principe Tommaso*, jusqu'à l'angle de la maison paroissiale, située au midi du temple lui-même.

E

Noi sottoscritti, avendo acquistata la convinzione che la chiesa nella quale siamo nati e siamo stati educati — per essersi allontanata dagli insegnamenti di Dio, quali li troviamo consegnati nelle sacre scritture — non puo' più essere da noi ritenuta quale vera chiesa et legittima sposa di Gesù Cristo;

Avendo, da un altro lato, riconosciuto nella chiesa evangelica-valdese, che, da tempi immemorabile, si é conservata in questo Piemonte; nelle dottrine e pratiche di essa una stretta conformità cogl'insegnamenti di Gesù Cristo e degli apostoli;

Convinti che l'abbandonare l'errore che si è riconosciuto, per abbracciare e professare la verità cui ci fece pervenire Iddio, è obbligo sacrosanto di chiunque porta in se una coscienza; e che il trascurare un tal obbligo, non solo sa-

rebbe grave colpa, ma diventerebbe cagione certissima d'infallibile disgrazia;

Per queste ragioni, di propria e spontanea volontà, mossi dal solo desiderio di dare pace alle anime nostre, e di rendere al Signore nostro Gesù Cristo che ci ha riscattati col suo prezioso sangue, quella testimonianza alla quale siamo tenuti verso di lui — dichiariamo di abbandonare fin da oggi esteriormente, come già l'avevamo abbandonata spiritualmente, la chiesa di cui ci aveva fatti membri la nascita, per tornare alla chiesa di Gesù Cristo e degli apostoli, alla chiesa dell'Evangelo, et diventare membri della frazione di quella chiesa che è chiamata valdese, alle dottrine ed alla disciplina della quale noi aderiamo pienamente; pregando tutti coloro che professano quella medesima fede, ad averci come fratelli, membri con essi di un medesimo corpo, al quale è capo Gesù Cristo, assicurandoli del nostro fermo intento, nel Signore, di adoprarci insieme con loro, si per le nostre parole che per la vita nostra, all'accrescimento della chiesa ed alla gloria di Dio, fine supremo questo di ogni nostro proponimento.

Tutto questo in nome ed alla presenza del Padre, del Figlio e dello Spirito Santo, un solo Iddio benedetto in sempiterno. *Amen.*

F

Ginevra, 17 agosto 1852.

Ai signori membri componenti la Tavola della chiesa valdese.

Rispettabili signori e fratelli in G. C. N. S.,

Sono oramai cinque anni dacchè ho abbandonata la

chiesa romana; e fino da quel momento i miei desiderii sono stati sempre rivolti verso la chiesa delle Valli; perchè in essa riconosco la vera chiesa primitiva apostolica italiana. In cinque anni che vivo fra cristiani, mi è stato più volte proposto, anche con mio vantaggio temporale, di appartenere a qualche chiesa; ma mi sono sempre ricusato, parendomi che un italiano il quale cerca sinceramente il bene dei suoi compatriotti, non debba appartenere ad altra chiesa che alla antica chiesa italiana. In questa guisa ho passati quasi cinque anni aspettando mi si dasse occasione opportuna per domandare di essere ammesso a far parte della vostra chiesa. Dopo molte preghiere per conoscere la volontà di Dio, mi è sembrato che il restare più lungo tempo così isolato, senza appartenere ad una chiesa visibile, sia per lo meno uno stato anormale, e credo di non dover tardare un istante a domandare di essere ammesso nella vostra chiesa. Sono percio' con questa mia a supplicare umilmente la Tavola a volermi ammettere come membro dell'antica chiesa italiana conosciuta sotto il nome di chiesa valdese. E siccome la mia occupazione, dacchè ho abbandonato la chiesa romana, è stata quella di evangelizzare gl'Italiani sia con scritti, sia con predicazione, così crederei che per la maggior gloria di Dio dovrei seguitare ad evangelizzare. Per la qual cosa mi faccio ardito di domandare alla Tavola l'imposizione delle mani e la consecrazione al S. Ministero; non perchè creda che la imposizione delle mani mi infonda qualche virtù, ritenendo che la vocazione viene da Dio e non dalla chiesa; ma perchè credo che la vocazione di Dio debba essere riconosciuta e direi quasi legalizzata dalla chiesa alla quale si appartiene.

Affinchè poi la Tavola possa giudicare della mia persona, esibiro' i seguenti documenti originali:

1. Diploma di dottore in teologia, 11 aprile 1834;

2. Diploma di professore in filosofia e teologia, 23 aprile 1834;

3. Nomina pontificia di teologo del S. Ufficio, 9 giugno 1837;

4. Diploma dell'accademia di religione cattolica, 9 febbraio 1837;

5. Diploma di predicatore in Roma, 4 agosto 1838;

6. Diploma di parroco in Roma, 15 febbraio 1840 fino al giorno della mia partenza, 11 settembre 1847;

7. Nomina di esaminatore pro-sinodale nella diocesi di Velletri, 3 marzo 1847;

8. Passaporto pontificio regolare per dimostrare che non sono fuggito da Roma;

9. Testimoniale del cardinal vicario per la mia partenza e testimoniale del mio superiore.

10. Due lettere autografe del cardinal Ferretti, allora segretario di Stato, scrittemi dopo la mia partenza da Roma per richiamarmi.

Questi documenti, che insieme a tanti altri conservo originali, non li mando per non far spese di posta, ma li portero' meco, se piacerà a lor signori di accordarmi la grazia che domando.

Siccome pero' i miei affari non mi permettono di trattenermi molto tempo fuori di Ginevra, prego le signorie loro a volere, nel caso che mi accordino, come spero, la grazia che domando, stabilire il giorno dell'esame, e nello stesso giorno fissare, se fosse possibile, il sermone.

Prego altresì di conservare, per quanto sarà possibile, il silenzio su questa mia domanda, non amando pubblicare la cosa se non che dopo che sarà accaduta.

Altro non mi resta se non che pregarli per le viscere

della misericordia del Signore a volermi accordare la grazia che domando.

Mi protesto delle signorie loro,

Umiliss. e devotiss. servitore
LUIGI DE SANCTIS.

G

Aujourd'hui, 12 octobre 1852, la Table, réunie dans la salle ordinaire de ses séances et au nombre des soussignés, a pris la délibération suivante :

Vu la lettre du docteur Louis De Sanctis, en date de Genéve, 17 août 1852, par laquelle ce chrétien distingué par son profond savoir et sa piété vivante et active, manifeste le désir et adresse à la Table la demande formelle d'être reçu membre de l'église vaudoise, et d'obtenir d'elle l'imposition des mains, afin d'être réguliérement appelé à continuer l'œuvre déjà poursuivie par lui depuis environ cinq années, savoir l'évangélisation des Italiens ;

Vu la lettre de la Table du 1er septembre suivant, par laquelle adhérant avec bonheur au premier de ces vœux, et en lui indiquant les formalités à remplir à cet effet, elle proposait à M. De Sanctis de venir occuper à Turin le poste laissé vacant par M. Geymonat qui venait d'être envoyé à Gênes ;

Vu la lettre du 15 septembre annonçant à la Table que M. De Sanctis part pour les Vallées, ayant résolu, en présence du Seigneur, de se laisser guider par lui, prêt à travailler où il pourra le faire, pour la plus grande gloire de Dieu et de son évangile ;

Vu enfin une dernière lettre du même M. De Sanctis, datée de Turin, 9 octobre courant, par laquelle il accepte sans réserves la proposition qui lui fut faite par la Table, en sa lettre précédente, de travailler avec le frére Meille à l'œuvre de l'évangélisation qui se fait avec bénédiction depuis un an, dans la capitale;

Considérant qu'une réunion nombreuse d'ecclésiastiques vaudois — au sein de laquelle M. De Sanctis a manifesté son attachement profond aux doctrines évangéliques, son amour pour l'église vaudoise, dont il s'est déclaré prêt à signer la confession de foi et la discipline ecclésiastique, — lui a tendu une main fraternelle et l'a reconnu comme un membre réel et vivant de cette église;

Gardant un bien doux souvenir des paroles suivantes que ce nouveau frére prononça dans cette circonstance: « Alors même que les représentants de l'église ne voudraient pas m'admettre dans son sein, je sens que je n'en serais pas moins un de ses membres, car mes sentiments et la voix du Seigneur en moi m'assurent que je le suis ; »

Voyant dans M. De Sanctis un nouvel ouvrier que le Seigneur, dans sa fidélité, a accordé aux priéres de tous ceux qui comprennent l'importance du salut des âmes, en particulier de l'œuvre qui s'accomplit à Turin;

La Table arrête:

1° M. le docteur Louis De Sanctis est placé à Turin en qualité d'évangéliste au service de l'église vaudoise, et chargé de coopérer avec le ministre Meille à tout ce qui concerne l'avancement du régne de Dieu, dans cette ville comme dans les environs;

2° Il lui est alloué un honoraire annuel de fr. 3500 à dater du 1er octobre courant, outre une indemnité pour les frais de déménagement et de voyage que la Table se ré-

serve de déterminer, quand M. De Sanctis lui aura transmis la note de ses dépenses;

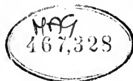
3° Communication de la présente sera donnée à M. De Sanctis et à son collaborateur, M. Meille.

Les membres de la Table:
J. P. Revel, *modérateur*,
P. Lantaret, *modérateur-adjoint*,
Durand-Canton, *secrétaire*.



TABLE DES MATIÈRES.

Pages


HAG
467,328



EN VENTE A LA MÊME ADRESSE

Histoire de l'église vaudoise, depuis son origine, et des *Vaudois du Piémont* jusqu'à nos jours, avec un appendice contenant les principaux écrits originaux de cette église, une description et une carte des Vallées vaudoises actuelles et le portrait d'Henri Arnaud, par Antoine Monastier. — 2 vol. in-8, avec *supplément* contenant le récit de l'émancipation civile et politique des Vaudois en 1848................ 6 fr.

La vie chrétienne dans les premiers siècles de l'église, par Aug. Néander; traduit par *A. Diacon* et revu par *J.-J. L. Vallette.* — 1 fort vol. in-12............................. 5 fr.

Les petits commencements ou fondation de la Société des missions de Bâle, par A. Ostertag, traduit de l'allem[illegible] *Ed. Barde.* — 1 vol. in-12...................... [illegible]

Histoire du mouvement religieux et ecclésiastique dans le canton de Vaud pendant la première moitié du XIXe siècle, par J. Cart. *Première partie* : 1798-1830. — 2 vol. in-8... 8 fr.

William Burns, sa vie et ses travaux en Europe, en Amérique et en Chine, par A. Glardon. — 1 vol. in-18......... 1 fr. 50

L'apôtre des Cannibales; vie de John Hunt, missionnaire aux îles Fidji: mœurs indigènes, travaux d'évangélisation; par Matth. Lelièvre. — 1 vol. in-12.................... 3 fr. 50

Un apôtre des temps modernes, vie du rév. Mac-Cheyne, par A. Bonar; trad. de l'anglais par *Ed. Tallichet.* — 1 vol. in-12. 3 fr.

Lettres de F. Bertholet-Bridel, publiées pour ses amis. — 1 vol. in-12.. 3 fr.

Récits américains, ou conversions, réveils, expériences chrétiennes et entretiens sur la recherche du salut; publiés par L. Bridel. — 1 vol. in-12............................ 3 fr.

Echos de la Parole de Dieu; discours évangéliques, par J. Desplands. — 1 vol. in-12.............................. 3 fr. 50

Paraphrase de l'épître aux Romains, avec notes et texte en regard, par J. Walter. — 1 vol. grand in-8..... .... 2 fr. 25

Armure, combat, victoire; recueil journalier de textes de la Bible accompagnés de poésies. — 1 vol. in-48 cartonné. 1 fr.

Bienfait de Jésus-Christ crucifié envers les chrétiens, traduit de l'italien et précédé d'une introduction historique par L. Bonnet. — 1 vol. in-12............................. 80 c.

Lausanne — Imp. Georges Bridel



